

RENÉ R. KHAWAM

CONTES ET LÉGENDES DU LIBAN



FERNAND NATHAN

**CONTES ET LÉGENDES
DU LIBAN**

**PAR
RENÉ R. KHAWAM**

**ILLUSTRATIONS DE
RENÉ PÉRON**

Veillées libanaises



DEPUIS dix jours, le vent glacial du Nord souffle sans répit, et là-haut, à trois mille mètres d'altitude, les sommets du Liban ont agrémenté leur robe de cèdres d'un turban de neiges, éclatant de blancheur...

La rade de Tripoli, la Tripoli du Liban, est déserte. Personne dans les ruelles du port. Ça et là, un café borgne ouvre une fenêtre au regard laiteux. La houle des voix, que scandent les coups assénés sur les trictracs par les joueurs en déveine, répond à la houle de la mer, montant à l'assaut de la jetée

branlante, vieille comme le monde, mais jamais réparée.

Les vieux pêcheurs, les débardeurs loqueteux, les commerçants à bedon se grisent d'histoires et de hachisch.

Derrière les murs élevés des palais arabes, les veillées se prolongent tard dans la nuit, et les conteurs font merveille.

... « *Nane ya ma kane, ya samihina'l kiram...* »

... « *Il y avait une fois, ô illustres auditeurs...* »

Assis à terre sur un coussin, ses yeux brillants fixés sur son grand-père, le jeune Marwan écoute de toutes ses oreilles. Grand-maman, courbée presque en deux, appuie par habitude ses mains parcheminées sur le « mankal » ^[1] qui ne contient plus que des cendres. Toute la famille est là, groupée sur les divans arabes. Une lampe à pétrole, juchée sur un long pied en cuivre, fait un trou de lumière dans la chambre obscure. De temps à autre, la lumière de la mèche se ravive, la sphère lumineuse se dilate, et sort de l'ombre le visage énergique de l'aïeul : grande barbe blanche, sourcils touffus, regards étincelants, bonnet de fourrure noire, gestes larges, voix chaude et vibrante. À son côté, le compagnon nécessaire des longues veillées d'hiver, le narguilé effilé, approuve chaque phrase d'un gloussement joyeux.



Le Sultan et le Philosophe



Le Sultan victorieux était rentré dans sa capitale après une campagne longue et dure, où ses armées avaient soutenu des combats acharnés contre les rebelles des provinces insoumises, et porté la renommée des armes de l'Empire jusqu'aux confins de l'Inde et de la Chine. Les soldats s'étaient couverts de gloire, mais aussi de blessures. Le butin était mince, car les ennemis avaient tout brûlé avant de se rendre. Les prisonniers fort peu nombreux ne pouvaient donner aucune rançon. La lassitude avait émoussé le courage des escadrons infatigables ; il était temps de renvoyer les hommes dans leur tribu et dans leurs familles, avec la paye promise et les récompenses à ceux qui s'étaient distingués par leurs prouesses sur les champs de bataille.

La ville était en liesse, les beaux tapis pendaient sous les moucharabiehs ^[2] fleuris, les draperies décoraient les murs, des guirlandes multicolores couraient d'une maison à une autre en un dessin fantaisiste et vivant. Les fleurs se mêlaient aux palmes pour encadrer les portails des maisons. Chaque famille de notables tenait table ouverte pour tous ses clients, et les valeureux guerriers paraient dans les rues, le sabre recourbé battant les cuisses, et la moustache fière.

Une seule personne restait à l'écart de ces manifestations de joie. Elle n'avait ni pavoisé, ni mis ses tapis aux fenêtres, ni chanté les louanges du Maître de l'Empire, ni revêtu ses beaux habits de fête. Une seule personne faisait exception dans la foule des sujets, et cette attitude ne pouvait signifier que le dédain pour les victoires de l'armée ou la connivence avec les ennemis du sultan. Le personnage en question était une sorte de philosophe hirsute, qui logeait dans une mesure en ruines, sans parents connus ni protecteurs. Du matin au soir, couvert de haillons, il déambulait le long des boutiques, dans sa main un quignon de pain agrémenté d'un oignon cru, buvait aux fontaines publiques dans le creux de sa main comme les vagabonds, regardait les gens en face comme un malappris, et couchait sur les pavés sans souci des passants et des passantes, donnant généreusement ses puces à qui voulait les prendre. Il avait la langue bien pendue, fustigeait les moqueurs avec le fouet du sarcasme et de l'ironie cinglante. Il était jovial et gai quand il avait pinsons en tête, pensif et muet quand cela lui plaisait. C'était presque un fou, car il ne se conduisait pas comme tout le monde ; c'était presque un philosophe, car, à l'encontre de beaucoup de gens de cette espèce, il ne cherchait ni les faveurs de l'autorité, ni la gloire, ni la popularité, ni la fortune. C'était peut-être pour cette raison qu'on le haïssait en secret, et que les femmes, tout en se rabattant sur sa personne chaque fois qu'elles étaient à court de babillages et de médisances, lui jetaient à la dérobée un regard d'admiration. Il n'avait pas d'amis, bien sûr, mais il n'avait pas d'ennemis déclarés. On le méprisait ostensiblement. Personne n'avait jamais pu dire son nom. On l'appelait « Simplet ».

Son indifférence au milieu de l'allégresse générale provoqua l'indignation publique. On

eut vite fait de la transformer : elle devint malveillance, hostilité contre le pouvoir établi, félonie, trahison. On exigeait un châtement exemplaire ; on ne parlait rien moins que de pendre haut et court ce loqueteux, ce misérable qui osait défier en face l'autorité incontestable du sultan, plus victorieux que jamais. Les intimes du palais s'en émurent et pensèrent qu'à tout prendre, puisque leur Maître s'ennuyait, ce bouc émissaire était bon pour essayer de monter en faveur.

On en parla au sultan. Celui-ci s'étonna, à part lui, que le plus humble de ses sujets eût la malencontreuse idée de régler à sa guise le cours de ses sentiments, de se réjouir ou de ne pas se réjouir quand cela lui semblait bon. De quel droit prenait-il une liberté dont lui-même, Maître absolu de la terre et des mers, pouvait à peine user ? Il donna l'ordre aussitôt de lui amener le coupable.

Simplet sommeillait sur les bords du trottoir quand des gardes mirent la main sur lui et l'emmenèrent au sérail, où il fut gardé à vue dans une cellule en attendant le bon plaisir du roi de le faire comparaître devant lui. Comme l'hiver avait déjà aiguisé ses premières rigueurs, Simplet trouva bien bon celui qui lui avait procuré un abri en somme meilleur que la mesure où il passait ses nuits. La soupe de la prison fit ses délices, car le menu avait été amélioré en l'honneur des festivités patriotiques. Quel bon sommeil sur la paille, où ses puces trouvèrent de quoi gîter dans de meilleures conditions. Le reste de la colonie prospère fut inventorié le lendemain au soleil, lorsque les « chawish » ^[3] débonnaires lui permirent de sortir quelque temps dans la cour.

Cette façon de prendre les choses ne fit qu'irriter le souverain qui se promit de donner au nouveau pensionnaire de la prison des mœurs plus policées.

Deux jours passèrent. Simplet commençait à trouver que sa vie devenait bien agréable. Il s'empara d'un roseau qui traînait dans la cour, fabriqua une petite flûte et fit danser les gardiens devant ses compagnons de cellule chantant en chœur et battant la mesure. Pendant ce temps, le Maître, au milieu des danseuses, des musiciens, des courtisans qui bêlaient leurs louanges, s'ennuyait à mourir et ne faisait que bâiller tout le long du jour. Un de ses conseillers les plus fins lui murmura à l'oreille qu'il y avait tout près de là un spectacle mille fois plus divertissant. Le sultan se couvrit d'un manteau discret et suivit son homme avec quelques-uns de ses intimes. Arrivé sur le rebord d'une terrasse, il jeta les yeux sur la cour de la prison : il vit alors la joyeuse fête des gardiens dansant au chant de leurs prisonniers, sous la direction du philosophe à la flûte. Il eut le bon goût de rire, et, remerciant du regard son conseiller, il donna l'ordre, pour se divertir un peu, de faire comparaître aussitôt le prévenu devant lui.

En un tour de main, les gardiens alertés coururent prendre leurs bâtons, afin de mettre un ordre plus traditionnel dans la foule de leurs administrés. Mais, chose curieuse, les courts bâtons, signes de leur autorité, avaient disparu. Toutes les recherches pour les retrouver furent vaines et les « chawish » furieux durent, la mine confuse, prier par gestes les prisonniers de réintégrer leurs cellules. Et tous d'obéir joyeusement au son de la flûte. Et le sultan de s'esclaffer de rire, et son entourage de lui faire écho avec tout le respect convenable. Il faut ajouter que les augustes attributs de l'autorité des gardiens ne

reparurent que le lendemain, au fond de la marmite géante où était servie la soupe commune. À la vue de ces poissons d'un nouveau genre, tous les inculpés se levèrent respectueusement et, devant leurs cerbères ébahis, repêchèrent les bâtons qu'ils leur remirent avec toute l'expression de leur gratitude.

Il n'y avait pas de doute, quelque chose avait changé dans la prison du grand sérail. Le philosophe, qui était l'auteur de la transmigration des bâtons, se forgeait une réputation. C'est pourquoi tous les prisonniers s'émurent et protestèrent, lorsque le « chawish » en chef vint le cueillir au milieu de la chambrée :

— Où l'emmenez-vous ? Il est innocent ! Nous voulons tous aller à la mort avec lui ! À bas la tyrannie !

— Nous l'emmenons au bain, dit le chef du corps de garde. C'est l'ordre du sultan. Rassurez-vous. Il ne lui arrivera aucun mal.

En effet, Simplet fut emmené au bain privé du sérail. Il fut douché, lavé, savonné, essuyé, rasé, et quand il en sortit, il sentait la fleur d'oranger à cent lieues à la ronde.

— Par Allah ! ^[4], se disait le philosophe, mon grand-père a dû laisser un héritage et a oublié de m'en aviser.

La toilette terminée, il fut introduit par le vizir auprès du sultan, qui l'attendait impatiemment, assis sur son divan, en fumant son narguilé. Ce n'était plus une Cour de Justice, c'était une séance de joutes intellectuelles. Le philosophe fit la grimace, il n'aimait pas beaucoup cela :

— Mon arrière-grand-mère sera contente dans son tombeau, se dit-il à mi-voix, nous allons couper de l'eau avec des couteaux en musc...

Le Maître du lieu fronça les sourcils et dit :

— Tu comparais en accusé, misérable ver de terre ! On n'a pas le droit dans mon royaume de se conduire autrement que les autres hommes. Si tu as la prétention de pouvoir le faire, il faut que ton esprit soit solide et ne fasse pas faillite à ton insolente originalité. Je n'aime pas les sots.

»Je vais donc, devant l'élite de ma cour, te mettre à l'épreuve. Si tu ne donnes pas satisfaction dans tes réponses aux questions qui te seront posées, tu seras pendu demain à l'aube, et ton corps servira de pâture aux corbeaux. Entends-tu ? »

Un murmure flatteur courut dans l'auditoire. Mais Simplet, sans façons, s'assit à terre, croisa les jambes à la manière des tailleurs, et dit :

— Donnant, donnant, mon Seigneur et Maître. Si je ne réussis pas à vous contenter, je serai bon pour la pendaison. Mais si vous êtes satisfait, que me donnerez-vous ?

L'audace plut au juge qui répondit en souriant :

— Une bourse d'or pour chaque question.

— Peuh ! fit Simplet, cela ne vous coûte rien, et cela ne m'enrichit guère !

— Que veux-tu alors ?

— La grâce de dix prisonniers à chaque fois.

— Je suis généreux. Accordé !

L'accusé fit une pause et continua :

— Comme il y a quarante condamnés, cela vous fait quatre questions à poser. Il est entendu que chacun aura une petite gratification pour l'aider à refaire sa vie.

— Accordé aussi, dit le sultan... C'est dommage qu'un homme de cette envergure soit pendu, ajouta-t-il à voix basse à son conseiller. Mais, par l'âme de mon père, les hommes de cette espèce sont trop dangereux dans mon royaume. Je le ferai pendre.

— Commencez, Seigneur, je vous écoute, dit Simplet, qui n'avait rien entendu.

Le sultan éclata de rire devant cette familiarité outrée. Toute l'assemblée l'imita. Il parla au vizir à l'oreille et celui-ci donna un ordre à un serviteur du palais. Une minute après, le domestique revenait, portant triomphalement sur un plat d'or un pigeon rôti, dont le fumet exquis fit presque défaillir le philosophe.

— Voici la première question, dit le sultan. Ce pigeon est destiné à ma table privée. Comment le partageras-tu entre les membres de ma famille et mon premier vizir ?

Un silence suivit ces paroles. Tous les regards amusés se tournèrent vers le philosophe qui, lui, louchait avec obstination vers le délicieux volatile, en se pouléchant les lèvres.

— Permettez-moi, ô Roi, de partager moi-même cette précieuse victuaille pour les besoins de votre noble famille.

Le serviteur approcha le plat d'or et présenta à l'accusé un couteau orné de pierres précieuses. Simplet coupa d'abord la tête au pigeon si appétissant.

— La tête, dit-il, revient à celui qui est la tête de l'Empire. Comme la tête pour le corps, vous commandez à tous et de tous, sans exception, vous exigez l'obéissance.

Puis il trancha l'aile droite qu'il mit dans un second plat à côté de la tête.

— Pour le fils aîné de notre sultan.

L'aile gauche eut ensuite le même sort.

— Pour le cadet de votre illustre famille, car vos deux enfants, comme les ailes de l'oiseau qui le soutiennent dans les airs, sont destinés après vous à soutenir votre gloire. Sans postérité un roi est remplacé par un autre, et sa renommée ne vole plus aussi haut, quand l'autorité de ses successeurs ne peut la soutenir.

Il enleva le cœur du pigeon, qu'il plaça à côté des deux autres parts :

— Pour la mère de vos enfants, celle qui est le cœur de votre noble famille.

Le sultan approuvait de la tête devant des comparaisons si justes, bien que les quatre morceaux fussent en réalité des portions un peu trop maigres pour assouvir son appétit, et celui des membres de sa famille.

— Quant à notre respectable vizir...

Simplet parut hésiter. Il leva les yeux vers l'intéressé qui se trémoussait d'aise déjà, et les fit courir sur l'assemblée suspendue à ses lèvres. Puis, d'un geste décidé, il trancha le

croupion et le reporta dans la seconde assiette.

— Ce morceau plein de graisse est réservé à votre vizir, qui accumule pour lui et les siens une fortune tirée de votre propre substance et des biens qui vous sont destinés.

Le sultan applaudit joyeusement, à la grande confusion du personnage visé par cette attaque indirecte. La voix du philosophe s'éleva de nouveau, au milieu des murmures d'approbation :

— Quant au reste, il est pour moi, car ce matin, l'on m'a nettoyé mais on a oublié de me donner à manger.

Et l'orateur s'empara sans vergogne du plat d'or où baignait dans la savoureuse sauce le plus gros du volatile, se rassit à terre et se mit en devoir de satisfaire son appétit, pendant que le sultan, ses conseillers et l'assemblée commentaient gaiement cette réponse qui satisfaisait à la fois l'honneur du roi et la gourmandise du prévenu. Seul le vizir avait un sourire un peu jaune. Tout le monde était satisfait.

Le sultan frappa des mains, les gens se turent pour entendre la seconde question.

— Nous avons commencé par la plus facile, dit-il. Tes solutions au sujet de l'étiquette royale peuvent se soutenir.

« Venons-en maintenant à la morale. Donne-moi, en une seule phrase, des raisons probantes pour convaincre un soldat faible et lâche de la gloire qu'il acquiert en combattant l'ennemi et en mourant s'il le faut pour gagner la victoire. Et surtout, n'emploie dans cette phrase aucun verbe et aucun substantif. »

— Rien de plus simple, dit Simplet, en se purléchant les doigts. Seulement, noble souverain, donnez-moi une demi-heure de repos afin que mon repas soit bien digéré.

Le prince acquiesça avec magnanimité et on laissa le philosophe sortir de la salle. La question semblait difficile. Plusieurs la déclaraient insoluble, étant donné qu'on ne peut parler sans employer ou un verbe ou un substantif. L'homme les laissa discuter et s'éloigna avec indifférence.

Avant de descendre l'escalier, comme le burnous qu'on lui avait passé sur sa tunique après le bain l'embarrassait, il l'ôta, le posa sur la rampe et s'en alla tranquillement dans la cour, sous l'œil amusé ou pitoyable des courtisans. Il s'étendit à terre dans un coin et ne tarda pas à tomber dans un profond sommeil.



« Il y avait près de là un spectacle mille fois plus divertissant... »

La demi-heure s'écoula. Le sultan, impatient de connaître la solution du problème qu'il avait proposé, ordonna d'introduire de nouveau le philosophe. On réveilla Simplet. Il se leva, s'avança vers l'escalier qui menait à la salle de l'audience. Mais soudain, il s'arrêta, demandant où était son manteau qu'il avait posé sur la rampe de pierre. On chercha. Le vent avait soulevé le vêtement posé sur le bord et l'avait fait glisser par delà la rampe dans le fossé qui entourait le palais.

Une frayeur subite altéra le visage de notre homme. Il se laissa tomber à terre en poussant des hurlements si terribles que toute l'assemblée accourut en haut des marches, y compris le sultan et ses conseillers, pour voir ce qui s'y passait.

— C'est Simplet, lui dit-on, qui se lamente, en voyant que son manteau est tombé au fond du fossé.

On fit monter le malheureux qui pleurait, gémissait à faire croire qu'il avait perdu la raison.

— Voyons, fit le vizir, qu'est-ce qui t'afflige ainsi ?

— Mon manteau... est tombé. Si j'avais été dedans... je me serais tué...

— Mais tu n'es pas dedans, dit le sultan, irrité par cet incident ridicule. Un sage comme toi ne raisonne pas ainsi !

Notre philosophe s'essuya les yeux et s'assit de nouveau à terre devant son maître.

— Allons ! Trêve de plaisanteries !... Et la réponse à ma question ? Tu as imaginé cela pour ne pas être pendu.

— C'est vrai, Seigneur ! reprit Simplet avec beaucoup de calme. La réponse, vous l'avez exprimée vous-même en me disant que je n'avais pas à me tourmenter puisque je ne me trouvais pas dans mon manteau. En effet, cette réponse a été comprise sans que j'aie eu besoin de dire un seul mot : Le guerrier ne succombe pas quand son corps périssable (comme mon manteau) gît sans vie sur le champ de bataille, du moment que son âme est sauve.

Quelques secondes de stupéfaction, le temps de réaliser les paroles du sage et le triomphe fut complet.

— Je ne m'attendais guère à cela, prononça le roi, tu sors encore indemne du second tournoi, avec mon admiration et celle de toute ma Cour.

Le jeu avait été finement joué. Le soir était venu. Des serviteurs apportèrent des plateaux de friandises et de gâteaux, pendant que le sultan se retirait un moment dans une pièce privée pour deviser joyeusement avec ses familiers. Dans la prison du sérail, les nouvelles de la journée s'étaient répandues parmi les détenus. Inquiets sur le sort de leur gai compagnon, ils formaient des vœux pour sa réussite avec d'autant plus de ferveur qu'on les avait mis au courant de l'enjeu de la partie qui se jouait là-haut au palais entre le sultan et le rusé philosophe. Ils allaient être libres, ils allaient revoir, qui son père ou sa mère, qui ses enfants ; ils allaient se refaire une vie nouvelle, ou bien le philosophe paierait de sa tête son audace et sa bonté. À mesure que l'obscurité se faisait plus dense, leur anxiété augmentait. Ils avaient tous la gorge serrée et se demandaient si la lugubre pièce de théâtre qui se jouait tout près n'avait pas eu déjà son épilogue sinistre.

Là-haut, dans la grand'salle, la troisième question était posée.

— Philosophe, disait le prince, la troisième épreuve que je t'impose touche aux lois de la vie physique. Comme la nuit est là, et nous oblige à suspendre l'audience, tu nous montreras par la pratique si le froid est plus fort que le chaud. Tu as toute la nuit pour nous donner ta réponse, et tu la passeras sur l'une des terrasses, n'ayant pour tout vêtement que ton pagne.

La séance se termina avec ce discours et l'on emmena le pauvre Simplet sur une terrasse où il devait passer toute la nuit sans aucun vêtement protecteur, dans un froid intense et un vent glacial. Les gens en s'en allant murmuraient que ce coup perfide venait du vizir et que, malgré tout, la mort par le froid était plus honorable que celle par la

pendaison.

Ce furent les pauvres prisonniers qui grelottèrent le plus, par cette nuit d'un froid mortel, non pas tant parce qu'ils avaient froid car leur paille était abondante, mais parce qu'ils songeaient à leur camarade d'infortune et à leurs espérances qui risquaient d'être anéanties par quelque rafale plus cruelle que les autres. Peut-être que la chaleur de leur sympathie y fut pour quelque chose, mais toujours est-il que lorsque les gardes vinrent chercher au lever du soleil le joueur, ils le trouvèrent frais et dispos, la plaisanterie à la bouche. On le fit descendre dans les dépendances du château pour lui permettre de prendre quelques aliments, mais il ne voulut pas y entrer, malgré l'invitation, pour se réchauffer près du feu ardent des foyers. Il prit du pain et un morceau de fromage, les enveloppa dans un linge propre et, après avoir revêtu sa tunique, partit les manger tranquillement au soleil.

Quand il comparut de nouveau devant le sultan, affligé d'un rhume qu'il avait attrapé durant la nuit, on ne put retenir les cris d'admiration.

— Il a fallu que je m'enrhume à ta place, dit le sultan d'un ton bonhomme. Tu as encore gagné. Comment donc as-tu fait ?

— Maître, dit avec un sourire respectueux le philosophe, la chaleur de notre corps et le froid de l'air vivent en bons termes, à condition que, comme le marchand et son client, ou le peuple et son roi, l'un ne gagne pas trop en occasionnant à l'autre une perte trop sensible.

« C'est en battant mon corps que j'y ai ramené la chaleur, et le froid n'a pas réussi à tout prendre. »

L'explication parut bonne, mais le vizir, qui toussait à fendre l'âme, – il avait, lui aussi, attrapé cela durant la nuit – fit signe qu'il avait quelque chose à dire. Avec la permission de son maître, il articula, non sans peine :

— N'as-tu aperçu aucune lumière, durant ta veille ?

— Aucune, sauf celle des étoiles du ciel.

— Cela suffit ! Tu t'es réchauffé donc à cette lumière, malgré le pacte, et tu as perdu.

Le sultan, visiblement ennuyé de cette intervention, ne put désapprouver son ministre.

— C'est cela, mon ami. Les conditions n'étaient pas remplies. Il est vrai que je ne puis commander aux étoiles de disparaître quand je le veux. Il faudra renouveler l'essai par une nuit couverte.

Un silence gêné suivit ces paroles.

— Noble Seigneur, reprit Simplet sans se troubler, me permettrez-vous de guérir notre respectable vizir de sa toux ? J'ai une recette merveilleuse et instantanée.

— Je te le permets, répondit le sultan, qui avait bien envie, lui aussi, de guérir de son rhume.

Au sourire narquois de notre docteur improvisé, on devinait une nouvelle farce et les assistants, qui se réjouissaient d'avance de la déconvenue probable du ministre,

assistèrent d'un œil amusé aux préparatifs. Les objets demandés furent apportés : une marmite, du sel, des oignons et une chandelle. Imperturbable, le philosophe suspendit la marmite remplie d'eau salée à un des supports d'une fenêtre, la fit glisser le long du mur extérieur où elle resta accrochée à trente pieds au-dessus de la cour. Puis, prenant la chandelle, il l'alluma sous la marmite, à même le sol, tout en bas, et cria au souverain :

— Puissant Seigneur, le feu est moins éloigné que les étoiles. Mais l'eau de la marmite ne tardera pas à chauffer, j'y mettrai les légumes et quand ils seront cuits, le bouillon sera le remède indiqué pour guérir la toux de Son Excellence le vizir.

Le succès fut complet. Au milieu de l'hilarité générale, le sultan donna raison à l'accusé et la troisième épreuve fut jugée satisfaisante.

Restait la quatrième, qu'avait suggérée un des savants lettrés qui vivait au palais du Roi.

— Venons-en aux connaissances relatives à l'histoire et à la tradition.

— On m'a lu dans un vieux parchemin un adage dont le sens s'est perdu. Un sage a dit : Une excuse est plus grave qu'une faute. Quelle interprétation en donnes-tu ?

— Cela mérite réflexion, noble et puissant Maître. Voudriez-vous m'accorder jusqu'à midi pour chercher la solution de ce problème, tout en ayant la bonté de me permettre le libre passage jusqu'à vos écuries ?

— Accordé ! dit le sultan.

Simplet sortit de la salle après avoir salué assez convenablement son Maître et Juge, puis se dirigea vers les écuries royales où cinquante chevaux de race étaient gardés pour l'usage personnel du Souverain. Il s'informa pour savoir quel cheval monterait celui-ci, quand il irait un peu avant midi faire sa promenade quotidienne.

Ceci fait, il s'assit tout auprès, en face d'un couloir voûté assez sombre par lequel arrivait d'habitude le cortège royal. Les gens du palais avaient suivi avec curiosité ses allées et venues, car ses exploits étaient sur toutes les bouches.

— Il cherche dans la paille la solution qui lui évitera la corde, disait l'un.

— Je parie qu'il sera pendu avant ce soir. On n'échappe pas ainsi à la rancune d'un vizir, même si l'on est philosophe, disait un autre.

Le temps passa. Assis tranquillement au pied d'un pilier, Simplet regardait les garçons d'écurie faire leur besogne, admirait les chevaux et semblait ne se soucier de rien. Tout à coup, on annonça l'arrivée imminente du sultan. Quand le corps des gardes d'honneur fut à l'entrée de la cour, le philosophe se leva et s'approcha comme pour regarder le cortège. Le roi s'était à peine engagé sous la voûte, qu'une espèce de bolide se précipita sur lui à toute allure en bousculant les soldats. C'était un homme qui le serra soudain dans ses bras et l'embrassa à pleine joue. Stupeur ! Colère ! Malgré la pénombre, on reconnut dans l'énergumène le malheureux Simplet. Avait-il perdu la raison ?

— Qu'as-tu à dire, misérable, pour expliquer ta conduite ? fit le sultan irrité de cet incident ridicule, avant que le sabre ne tranche sur-le-champ le cou de l'insolent.

— Seigneur... pardon !... je vous supplie de me faire grâce..., dit le philosophe, jouant la

confusion et l'embarras, j'ai... euh... j'ai cru embrasser la sultane !...

Un court moment de stupeur paralysa tous les assistants avant l'explosion foudroyante d'une fureur vengeresse. Simplet en profita pour dire, calmement cette fois :

— Maître, je viens de vous expliquer l'adage dont vous m'avez ordonné d'éclaircir le sens. C'est une excuse qui est plus grave que la faute.

Le sultan se mit alors à rire de tout son soûl, imité par tous ceux de son cortège, et promit de remplir les engagements qu'il avait pris, à l'ouverture du procès sensationnel. Au retour de sa promenade, il fit venir Simplet et, devant tout son Conseil, lui offrit de rester auprès de lui en assumant les fonctions de vizir. Il fut bien étonné et tous les gens de sa Cour avec lui, d'entendre la réponse que lui fit le brave philosophe :

— Maître, je ne suis pas fait pour être vizir. Celui que vous avez porte un bon cœur, mais ses richesses risquent de le perdre. Un jour, dans une ruelle déserte, je le vis donner une bourse à une veuve malheureuse, sans aucun témoin de sa générosité ; gardez votre vizir, Seigneur, rendez à vos prisonniers la liberté ainsi que vous l'avez promis, et laissez-moi mes puces.

C'est ainsi que vécut, au bord des fontaines publiques, Simplet le philosophe, qui refusa d'échanger pour un palais, la fraîcheur de l'eau vive et les grands chemins.



Maître Lézard et son apprenti Cruche

I. Les métiers de Cruche



A Shahhari !^[5] Unique au monde est ma misère ! soupirait la belle Ammoun, en s'asseyant sur le pas de sa porte, pour prendre le frais un moment, comme elle avait l'habitude de le faire chaque soir.

Aussitôt accoururent ses voisines : Zahra, Hammoura, Kalmouné, Zeytouné, Ourjouwane, Asmahane, et toutes les autres, car la belle Ammoun n'oubliait jamais d'apporter, dans le creux de son tablier, sa provision de cacahuètes.

C'est si bon de grignoter des cacahuètes, au vent frais du soir ! De plus, autre avantage appréciable, sa langue était remarquablement déliée et répandait à la ronde, en un rien de temps, les nouvelles les plus intimes du vieux quartier. À ce point de vue, Ammoun valait à elle seule une dizaine des limiers infatigables, qui rapportaient autrefois au calife Haroun-el-Rachid les faits et gestes de son peuple, aux mille portes de la somptueuse Bagdad. Rien ne lui échappait. Elle savait tout.

Sitt' Ammoun^[6] se mit à décortiquer, d'une main experte, les exquis cacahuètes, dont elle faisait ses délices à la fin de la journée. Il faut bien quelques consolations dans la vie, surtout dans une infortune aussi complète que la sienne. Car le sort jaloux l'a condamnée, hélas ! aux tribulations, malgré ses beaux yeux de gazelle, soigneusement frangés de khôl ; malgré sa bouche menue, aussi fraîche que des melons fondants, mis au frais dans la citerne ; malgré son cou gracile, malgré ses doigts effilés, ses ongles roses teints au henné ; malgré ses nombreux bracelets en argent, fruit de son travail et de ses économies ; malgré tout le charme de sa gracieuse personne, malgré sa conversation si attachante. Hélas ! Pourquoi les roses poussent-elles sur des épines, et les melons juteux au creux d'un sillon de terre aride ? Heureusement qu'il y a des cacahuètes à croquer pour diminuer l'amertume de la vie.

— Pourquoi soupirez-vous si profondément ? dit une des commères, en glissant un regard dans le tablier où s'abritaient les cacahuètes. Vous nous affligez, Sitt' Ammoun.

— Ya Shahhari ! reprit celle-ci, que faut-il dire ? que faut-il faire ? Unique au monde est ma misère ! Que n'ai-je épousé un escabeau ! Il m'aurait rendu plus de services que mon tourteau de mari ! Il est, comme dit la chanson,... « frère du bouchon de liège, ne sait que manger, boire et dormir !... »

Ya Shahhari !

— Mais faites-le travailler, intervint Zahara sa voisine, donnez-lui quelque occupation. Il y a toujours moyen de lui faire laver la cuisine par exemple, ou la courette de la maison. Que sais-je ! Il peut arroser les pots de fleurs, nettoyer la vaisselle !

— Vous ne savez pas ce que vous dites, ma fille, gémit l'épouse malheureuse. Le

remède serait pire que le mal. Il ne saurait que rompre la corde du puits, gaspiller l'eau si rare ici, froisser mes pauvres fleurs, briser mes assiettes.

« Tenez ! L'autre jour, j'avais pris une résolution héroïque : sacrifiant quinze deniers de mon pécule personnel, je lui avais acheté tout ce qu'il faut à un rémouleur pour travailler convenablement... Hélas ! Je me suis vue obligée une semaine plus tard de revendre tout l'attirail à perte. »

— Pauvre, pauvre Ammoun ! murmura Zeytouné en piquant quelques délicieuses cacahuètes, que lui est-il donc arrivé, à votre homme ?

— Il partit de grand matin, la roue accrochée à l'épaule par une belle lanière de cuir. Dix minutes après, j'entends quelqu'un hurler par le trou de la serrure : « Ciseaux à aiguiser ! Couteaux à redresser ! » J'étais à la cuisine. Le cri, poussé d'une voix stridente, me fit sursauter. Je répondis aussitôt à cet ouvrier si bruyant : « Va-t'en à tous les diables ! Je n'ai rien à te donner. » Mais lui n'était pas de cet avis. Aussi têtu qu'une mule, il se pendit au battant de ma porte, et me rompit la tête par un tintamarre d'enfer. Enfin, il consentit à s'en aller..., pour revenir une demi-heure plus tard m'offrir de nouveau ses services.

— Curieux ! Curieux ! Et alors, qu'avez-vous fait ?

— Je l'ai renvoyé avec fermeté, toujours sans ouvrir la porte, puisque mon mari n'était pas à la maison. Le rémouleur revint quinze fois, sans vous mentir, mes amies, quinze fois dans la même matinée, en faisant à chaque coup plus de bruit que la fois précédente. J'étais folle !

— Pauvre Ammoun ! Voilà ce que c'est que d'être belle, murmura Kalmouné l'effrontée, en puisant sans contrôle dans la provision de cacahuètes.

— N'est-ce pas qu'elles sont bonnes, mes cacahuètes ? fit Ammoun à qui le geste n'avait pas échappé. C'est en les mangeant à petits coups qu'on évite une indigestion.

— Et après... après..., insistèrent les commères.

— Eh bien ! la quinzième fois, à bout de patience, j'envoyai tout simplement, du haut de la terrasse, un bon seau d'eau de vaisselle sur la tête de mon rémouleur...

— Ah ça ! Il l'a bien mérité, approuvèrent d'une seule voix, Zahra, Hammoura, Kalmouné, Zeytouné, Ourjouwane, Asmahane, et toutes les autres.

— Oui, oui, d'accord, il l'avait bien mérité, reprit Sitt' Ammoun, mais attendez la fin. Le seau lui-même, mon joli seau tout neuf, de cuivre bien doré, épais et solide, mon seau fabriqué pour durer quatre siècles, échappa de mes mains et tomba sur l'homme et sa roue.

— Holà ! Holà ! Il mourut sur le coup !

— Il ne mourut pas, et c'est moi qui faillis mourir. Ya Shahhari ! Je descendis de ma terrasse le plus vite que je pus, afin d'ouvrir la porte et de récupérer mon seau. Et je vis mon malheur...

— Que dites-vous, dame Ammoun ?

— C'était mon homme, c'était mon mari qui, dans l'exercice de ses nouvelles fonctions,

n'avait rien trouvé de mieux que de venir offrir ses services quinze fois de suite, dans sa propre maison, en tournant quinze fois autour de son propre quartier, sans reconnaître bien entendu ni la maison, ni le quartier.

« Dites-moi, mes bonnes amies, dites-moi. Aurais-je pu tomber si mal, même avec un pauvre balayeur de rues, si dénué de savoir-vivre qu'il se mouche avec ses doigts ?

« J'ai dû soigner mon homme, le laver, essuyer ses reproches, renouveler sa garde-robe, remplacer mon seau, et vendre à l'encan les instruments et la roue.

« Et croyez-vous que mon « Cruche » – c'est ainsi qu'on a surnommé mon mari – ait retiré quelque profit de cette expérience ? Vous ne le connaissez pas !...

« Aussitôt guéri, je lui cherche un travail. Il me fait part d'un projet cher à son cœur : il rêve de se faire marchand de raisins. Qu'à cela ne tienne, me dis-je. Je m'en allai aux Halles de la ville et lui achetai deux gros couffins, pleins de beau muscat. Et il partit le lendemain, de grand matin... »

Le soir tombait et, du haut du minaret, la voix du muezzin appelait à la prière. Une brise courait le long des ruelles roses, fermait les boutiques, rassemblait à chaque carrefour les journaliers harassés, autour du jet d'eau de la fontaine. L'odeur des orangers en fleurs versait avec le calme la nostalgie des pays lointains. Les palmiers secouaient lentement leurs longues branches et semaient, à chaque balancement, dans le ciel d'un bleu sombre, un nouvel essaim d'étoiles.

La provision commune de cacahuètes était finie. Ammoun secoua les restes au bord du trottoir, et se rassit, consciente de la grande paix qui berce tout chagrin à la tombée de la nuit.

D'une voix calme, elle raconta la nouvelle odyssée des raisins du pauvre Cruche, et ce qui s'ensuivit, un long cortège de déboires et de misères. L'homme était donc parti, aux premières lueurs du jour. Il ne revint qu'à la nuit tombante, courbé en deux, les mains sur l'estomac, se tordant de douleurs. Ni raisins, ni couffins, et surtout pas de recette. La malheureuse femme dut se boucher les oreilles une fois de plus, imitée d'ailleurs par tous les voisins du quartier, à trois cents mètres à la ronde. Cruche, s'il n'était pas riche en jugement, avait du moins une voix stridente. Cela arrive chez des personnes très convenables. Ce soir-là, il emprunta à l'enfer tous les hurlements des damnés, pour crier son insupportable douleur et apitoyer le monde entier sur son sort. On dut appeler le toubib le plus proche, qui se fit payer très cher pour se déplacer. Puis, par bribes, le malade se résolut à conter sa nouvelle mésaventure.

Comme Cruche était arrivé un des premiers sur la place du marché, il eut la chance d'occuper un des meilleurs coins pour attirer la clientèle. Les derniers venus le regardaient d'un œil rouge et leurs intentions étaient franchement mauvaises, quand Jouneyde le bossu s'approcha de lui, le sourire aux lèvres. Il le plaignit d'avoir... un si mauvais emplacement pour écouler sa marchandise.

— Pourquoi donc ? demanda Cruche.

— C'est que tout à l'heure, le vizir du sultan – qu'Allah bénisse – doit passer par là pour visiter la ville. Et ouste ! Tous ces marchands seront balayés par les gardes d'honneur en un rien de temps, et toi avec eux.

— Où faut-il se mettre, dis-moi ? demanda anxieusement le mari de la belle Ammoun.

— Tu ne devines pas ? fit le bossu avec un sourire de commisération. Tu es en vérité aussi simple d'esprit que tu en as l'air. Dis-moi donc, où vont-ils se tenir, ceux qui auront envie de voir à leur aise le beau cortège ?

En même temps, la main du rusé indiquait vaguement les terrasses des maisons. Cruche comprit aussitôt.

— Sur les terrasses !... oui, sur les terrasses !... Tu as cent fois raison, Jouneyde, mon ami. Allons, dépêchons-nous, courons, fit-il, en chargeant ses deux couffins sur son épaule.

— Tout doux, mon ami, reprit Jouneyde. N'éveillons pas l'attention de nos confrères. Va devant moi, je te suis. Mais surtout, réserve-moi une bonne place tout près de toi.

Cruche s'esquiva le plus discrètement qu'il put, et son compère bossu s'installa à sa place. Dix minutes plus tard, Cruche, assis sur le rebord de la terrasse du Khan-el-Mouchmouche ^[7], les jambes ballantes sur la rue, tenait sagement compagnie à ses deux couffins, sous un soleil de plomb. Il criait à qui voulait l'entendre : « la Inab ! la Inab ! Raisins frais, raisin muscat ! », et les badauds dans la rue, à vingt mètres au-dessous de lui, se tenaient les côtes, en riant de tout leur soûl.

À midi, les raisins si haut placés n'avaient encore tenté aucun client. Ils commençaient à fermenter, et le pauvre marchand se faisait du souci, en songeant à la réception qui l'attendait le soir, quand il rentrerait à la maison.

Cruche reçut cependant son premier client, et en même temps le dernier, pour son malheur, hélas ! C'était Jouneyde le bossu qui venait le consoler après avoir vendu toute sa marchandise.

— Le vizir a remis sa visite à plus tard, dit-il narquois. As-tu vendu quelque chose ?

— Heu... Un peu, un peu... Évidemment il n'y a pas beaucoup de monde dans cet endroit... aéré..., murmura Cruche, atteint au vif dans sa fierté professionnelle... Mes raisins commencent à ferm... euh... à souffrir de la chaleur...

— Oh ! Ce n'est pas grave ! Fais-en du vin... Tiens-je connais un procédé efficace et rapide...

— Lequel, cher confrère, lequel ? coupa Cruche, désireux de réparer d'une façon éclatante son échec commercial.

— Tu peux obtenir un vin remarquable, qui se vendra peut-être bien cher sur le marché... Tu n'as besoin ni de pressoir, ni de jarres, ni d'ouvriers... Point de fatigue... C'est simple et rapide !

— Je t'en prie, prête-moi ta méthode, supplia le marchand en déveine, tout en offrant une des belles grappes du panier au bossu qui ricanait.

— Hé ! Hé !... C'est uniquement pour te rendre service que je te dévoile le secret. Mais tu ne le répéteras à personne. Voici, écoute bien : tu manges le raisin, en le mâchant avec force, sans boire de l'eau, sans même t'arrêter pour respirer, et tu le gardes dans ton estomac durant quarante-huit heures. Au bout de ce temps le vin est fait. Il ne te reste qu'à le recueillir pour le vendre.

Et c'est ainsi que notre Cruche mâcha et remâcha à perdre haleine, avec un plaisir extrême d'abord, parce qu'il faisait chaud et que Jouneyde le bossu l'encourageait de la voix et lui donnait l'exemple, avec peine et douleur ensuite, puis avec un courage héroïque qui mériterait d'être cité à l'honneur de la corporation des vignerons.

Malheureusement, il faut croire que le procédé était mauvais, ou que le récipient ne convenait pas à une telle opération. Ce fut la belle Ammoun qui partagea les souffrances de notre homme, ainsi que ses voisins et voisines, qui ne dormirent de toute la semaine. Elle eut d'ailleurs sa belle part dans la guérison du vigneron improvisé, comme vous allez le voir.

Le médecin avait prescrit une certaine potion, destinée à rétablir l'ordre dans les coins et recoins de l'estomac du malade. Mais Cruche ne l'entendait pas de cette oreille, car, fidèle à la tradition de ses pères, ses grands-pères et ses arrière-grands-parents, il n'avait de sa vie absorbé un seul médicament, et s'était toujours remis aux bons soins de la Nature. C'est d'ailleurs pour cette raison que les toubibs n'eurent jamais – au temps jadis – nombreuse clientèle aux pays du soleil et ne s'enrichirent jamais. De plus, quand le malade n'était pas guéri, on jugeait que le guérisseur n'avait pas fait son travail, et on ne le payait pas, puisqu'il n'avait obtenu aucun résultat, sauf peut-être celui de conduire le patient plus rapidement vers la tombe. Et alors, en ce cas, on coupait tout simplement la tête au toubib, ou bien on le pendait. Les risques du métier étaient grands, comme on le voit.

Ammoun eut beau crier, supplier, gémir, pleurer, Cruche resta intraitable sur ses principes de thérapeutique. Elle eut alors recours à l'ultime menace :

— Cruche, par Allah, je te donne un solennel avertissement : si, d'ici un quart d'heure, tu n'as pas pris ta potion..., eh bien ! je la prendrai moi-même. Je l'ai payée assez cher pour ne pas permettre qu'elle reste sans effet.

Hélas ! Cet ultimatum désespéré ne réussit pas à vaincre l'obstination du vigneron, et ce fut Ammoun qui se sacrifia. Elle absorba la potion d'un seul trait, avec le même courage que le philosophe Socrate buvant la ciguë. Et le plus curieux, ce fut que Cruche guérit aussitôt et put même se lever le lendemain. Je laisse aux médecins ce problème à résoudre de cette guérison instantanée à distance.

L'odyssée de la belle Ammoun attendrissait à tel point ses compagnes, que, malgré la tombée de la nuit, malgré l'absence des délicieuses cacahuètes, aucune n'avait bougé de sa place pour regagner son logis. Leurs maisons étaient tout près, dans la même ruelle, et chacune attendait le retour de son mari pour revenir chez elle et servir, à toute la famille réunie dans la courette dallée, le repas du soir qu'on prend en plein air, durant l'été, à la

lumière des étoiles.

— Après cette malheureuse aventure, ton mari a-t-il trouvé du travail, belle Ammoun ? demanda Zahra la curieuse.

— Il en est à son quarante-quatrième essai, et il ne semble pas près de trouver un emploi en rapport avec ses dons particuliers. Mais il faut que je vous raconte comment, il y a une quinzaine de jours, – vous vous en souvenez bien – j’ai failli voir ma maison détruite et mes effets pillés. Écoutez... ce récit, que je résume, car mon Cruche ne saurait tarder à rentrer ce soir d’une nouvelle expédition, qui pourrait encore me réserver des surprises. Ah ! les hommes !

Ammoun s’éclipsa quelques instants à l’intérieur de la cuisine, et revint avec une bonne bouteille d’orangeade fraîche. L’auditoire put se désaltérer. Elle reprit son récit.

Cruche s’était armé d’une pioche, d’un sac en jute, d’un vieux couffin, et s’était dirigé vers un chantier où l’on engageait des terrassiers. L’entrepreneur, Maître Zarzour, avait besoin d’ouvriers.

— Que sais-tu faire ? demanda-t-il.

— Tout ce que vous voulez, répondit notre bonhomme. Allah m’a gratifié d’aptitudes si nombreuses que je suis bien embarrassé pour savoir quelle est la meilleure.

— Eh bien !... J’ai besoin d’un maçon pour un mur d’enceinte.

— C’est justement ce qui me convient ! Je suis votre homme.

Et Cruche se mit aussitôt au travail. Pourquoi creuser des fondations ? se dit-il. C’est plus simple et plus efficace de reposer les pierres sur la terre ferme. Et il se mit à ranger ses pierres, les unes à la suite des autres, les plus grosses d’abord, cela s’entend. À la troisième rangée, le mur d’enceinte avait l’air d’un ruisseau qui serpente sagement, sans trop de méandres, à travers la prairie verdoyante, au printemps. À la sixième rangée, le mur dessinait les ondulations fantaisistes d’un gros serpent qui digère. À la neuvième, l’homme qui avait trop bu suivait un chemin moins irrégulier. À la douzième rangée, le mur se laissait bercer par le vent du sud, à tel point que notre maçon fut obligé de le soutenir quelque peu pour éviter la catastrophe.

— De deux choses l’une, murmura Cruche, les deux mains soutenant le mur, ou c’est moi qui ai léché le fond de dix bouteilles de vin, ou c’est le mur... Or je ne me souviens pas d’avoir bu, depuis quatre heures que je travaille.

L’arrivée du patron lui évita de creuser un problème si ardu. À une certaine distance du chef-d’œuvre, Maître Zarzour ne s’aperçut pas du phénomène insolite, et fut frappé de stupeur devant la vitesse avec laquelle Cruche avait travaillé. Quand il fut arrivé sur les lieux, il eut quelque peine à comprendre, surtout que le maçon-prodige lui demanda illico son salaire.

— Mais tu n’as pas fini ta journée, mon ami !

— J’ai à faire chez moi. Approchez-vous, patron, appuyez-vous au mur, là, bien à l’ombre. Voulez-vous me payer, oui ou non ?

— Mais tu es fou de me parler sur ce ton, fit Zarzour en regardant en face ce drôle

d'ouvrier.

Cruche en effet restait collé au mur, comme un contrefort, afin d'en assurer la stabilité.

— Payez-moi, dit-il, ou je m'en vais.

— Je ne veux pas te payer, maraud, et je te chasse, répondit le patron, outré par cette insolence.

— Vous ne voulez pas me payer ?

— Non.

— Vous serez puni.

— Effronté ! Propre à rien ! Va-nu-pieds !

— J'ai la ferme intention de m'en aller, vous savez, reprit Cruche.

— Va-t'en, déguerpis à l'instant ! cria Zarzour hors de lui, sans bien réfléchir, le malheureux, aux suites de cette menace imprudente.

Cruche, dépité, ne se le fit pas dire deux fois, et détala aussi vite qu'il put. Le mur changea d'étai, passant du contrefort du maçon d'un jour, au dos de l'entrepreneur. Devant la lourdeur de la charge, Maître Zarzour s'aperçut que quelque chose n'allait pas bien. Pour comble de malheur, le vent redoubla de violence, et patatras ! Le mur en mal d'équilibre s'abattit sur le sol avec fracas, soulevant un tourbillon de poussière.

Le temps d'appeler à l'aide, de tirer des décombres le pauvre patron tout courbaturé, Cruche était déjà loin. Une armée d'ouvriers se mit à sa poursuite, criant à l'assassin, le harcelant de projectiles de toutes sortes.

C'est dans cet équipage qu'Ammoun reçut son mari. Elle n'eut que le temps de fermer sa porte à double tour, de remplir d'eau sale tous les seaux disponibles, de monter sur sa terrasse, et de décourager les assaillants par des douches savantes, par ses invectives plus savantes encore, et par ses appels stridents au ban et à l'arrière-ban des hommes du quartier. Ce fut un bel exploit, car Ammoun la courageuse, Ammoun l'héroïque sortit victorieuse de la bataille. Ah ! Cruche ! Malheureux Cruche ! C'est un bienfait sans pareil d'avoir près de toi une épouse ornée de tant de qualités ! Reconnais-le sans feinte ! Que serais-tu devenu sans elle ?

— Mais Cruche tarde trop à rentrer ce soir, s'interrompt la narratrice avec de l'inquiétude dans la voix. Que lui est-il donc arrivé ?

— Quel métier fait-il ces jours-ci ?

— Depuis quatre jours, il travaille comme terrassier chez un certain patron qui habite, paraît-il, assez loin de la ville, en pleine campagne.

Mais ce maître, qui s'appelle « Hardone »...

— Drôle de nom, fit Asmahane, Hardone veut dire lézard...

— ... ne l'a pas payé jusqu'à présent. J'ai poussé mon mari à réclamer son salaire. Je vais voir ce soir ce qu'il en est. Depuis l'odyssée du mur d'enceinte, Cruche est très

réservé sur le chapitre de son travail. Mais on a beau aimer la discrétion, il y a des choses qui dépassent la mesure...

L'ombre d'un homme se profila sur le groupe babillard. Les commères instinctivement se couvrirent le visage avec le bord de leur voile ou de leur fichu. Puis, tout à coup, comme une comète dans la nuit, tomba un petit objet rond, brillant, étincelant, sur les genoux de la belle Ammoun. Malgré la rapidité de la chute, il n'y avait pas de doute, on avait reconnu dans cet objet...

— ... une pièce d'or ! s'exclama notre courageuse commère.

— Une pièce d'or ! reprirent en écho ses voisines émerveillées. Ammoun releva la tête et reconnut dans la silhouette son mari Cruche, avec sa pioche, son sac en jute et son vieux couffin.

— C'est toi, Cruche, qui m'apportes une pièce d'or ?

— Oui, fit celui-ci, mon patron m'a payé, et royalement comme tu le vois, sans parler, sans grincer, sans dire un seul mot !

— Comment ! fit Zahra, votre patron est muet ?

— Peut-être ! répondit le terrassier.

— Il est riche, cela est certain, et généreux, pour payer ainsi un ouvrier comme vous...

— Que voulez-vous insinuer ? interrompit sèchement la femme de Cruche. Mon mari est un bon ouvrier, et je n'admettrai pas qu'on en doutât.

— C'est entendu, je n'y vois pas d'inconvénient, reprit Zahra. Mais dites-moi, où habite le « lézard » ? Engage-t-il beaucoup d'ouvriers ? Mon mari pourrait bien...

— Dites : Maître « Hardone », s'il vous plaît, corrigea Cruche avec fierté. Il a droit à notre respect. Quant aux ouvriers...

— Il se fait tard ! Bonsoir, mes amies, fit Sitt' Ammoun en entraînant son époux...

« Tu ne diras à personne, entends-tu, à personne, où tu travailles et qui te paye », continua-t-elle, quand elle eut fermé sa porte au nez de ses voisines désappointées.

Cruche en fit le serment solennel. Puis il ajouta :

— Maintenant, j'ai gagné mon repos, n'est-ce pas ? plus de reproches pour ce soir, et à table... Je suis fatigué et j'ai grand faim !

— Mon chéri, tu es un grand homme, dit-elle en l'embrassant sur le front. Après tout, c'est peut-être toi la perle des maris !

II. Maître Lézard

Les deux époux passèrent une soirée calme et délicieuse, embaumée de tendresse et de petits soins. Ammoun eut vite fait de chauffer un peu d'eau : elle débarbouilla soigneusement la tête, les mains et les pieds de son mari. Puis elle lui servit à manger, et, après le dîner, un bon café bien chaud, à l'arôme exquis, vint reconforter l'ouvrier et sa femme et leur verser les gaies espérances.

Mais pendant ce temps, Ammoun ruminait dans son esprit différents plans pour assouvir sa curiosité, car l'énigme de la pièce d'or et de Maître « Lézard » l'avait vivement intriguée. Tous ses efforts furent vains. Cruche fut inébranlable. Selon le conseil que lui avait impérieusement donné sa femme, il s'était juré de ne dire à personne où il travaillait et qui le payait.

— Au moins ton argent n'est pas de l'argent volé, n'est-ce pas, Cruche, ô lumière de mes yeux ? Tu l'as gagné honnêtement ?

— Que Satan confonde les femmes à l'esprit pervers. Comment ! Tu oses accuser ton mari de vol, femme à la tête creuse ?

— Loin de moi cette idée ! Je ne doute pas de ta probité, mais rassure-moi d'une façon plus précise...

— Il suffit ! Je ne dirai rien !...

Ammoun ne souffla mot, mais à partir de cet instant, un tourment nouveau s'empara d'elle : un secret a des attractions mystérieuses pour toute âme féminine. Elle ne prend aucun répit avant de l'avoir élucidé.

La nuit porte conseil, se dit Sitt' Ammoun en elle-même, et ils allèrent dormir.

Le second jour, avant l'aurore, l'ouvrier se leva, s'arma de ses outils et partit à son travail. Ammoun ne perdit pas une minute, prit son « charchaf » le plus vieux, un voile noir dont se drapent jusqu'à nos jours les femmes en Orient, s'en couvrit tout entière et suivit de loin son mari.

Ce « charchaf » était usé, rapiécé, depuis le jour où Cruche, voulant s'essayer au détachage des habits pour les rendre propres, avait trouvé une méthode inconnue jusqu'alors : celle qui consiste à découper la partie tachée avec les ciseaux, opération après laquelle il ne restait effectivement aucune trace visible de la tache. Ammoun s'était vue obligée de reboucher les fenêtres ouvertes dans l'étoffe, après avoir dissuadé son mari d'adopter ce nouveau métier où son esprit inventif n'aurait donné que de mauvais résultats. Depuis ce temps, le voile ne servait qu'aux jours de lessive.

C'est ainsi qu'Ammoun pensa déambuler incognito derrière le bonhomme pour dénicher malgré son mari le mystérieux patron aux pièces d'or. Ils marchèrent, elle derrière lui, une dizaine de minutes, jusqu'au moment où Cruche, s'étant arrêté chez un marchand de lait caillé pour se désaltérer, Ammoun ne s'en aperçut pas et continua sa route. Son mari, sortant de la boutique, fut stupéfait de la voir à une vingtaine de mètres devant lui. Il reconnut le « charchaf » de la maison, de modèle unique dans toute la ville,

et se demanda ce que faisait son épouse dans ce quartier reculé.

Ils marchèrent de nouveau, lui derrière elle cette fois-ci, durant dix minutes, et c'était Cruche qui suivait Ammoun. La pauvre femme, à bout de souffle sous son voile, trouva un marchand de lait caillé sur son passage. Elle s'arrêta pour prendre un verre – elle pouvait bien se payer ce luxe, car une pièce d'or, en ce temps-là, suffisait à l'entretien d'une famille nombreuse durant trois mois. Par suite de cette halte, Cruche dépassa Ammoun sans s'en apercevoir. Quelle ne fut pas la surprise de celle-ci de revoir de nouveau son mari devant elle ! Elle lui emboîta le pas avec un courage accru.

Mais dans cette course de relais d'un nouveau genre, rien d'étonnant à ce qu'ils s'égarassent loin du but : elle, quand elle dirigeait la marche, parce qu'elle allait à tout hasard ; lui, parce qu'en la suivant, il s'écartait du chemin de son chantier. Les marchands de lait caillé sont fort nombreux en été, et les deux époux furent ce jour-là les clients d'un grand nombre d'entre eux. Midi passa. Tous les deux n'avaient pas faim et continuèrent leur course en pleine canicule. Enfin, vers le soir, exténuée de fatigue, se traînant sur ses pieds endoloris, la belle Ammoun regagna son logis, suivie de très près par son époux. Les voisines eurent beau guetter sa porte, elle ne parut pas à la réunion habituelle, où l'on grignotait en commun les cacahuètes et les réputations des gens du quartier.

Soirée morne, où, tourmentés par le remords de leur conduite, mari et femme s'assirent tristement chacun dans un coin de la cour, puis allèrent dormir sans goûter aux aliments, sans dire un seul mot, presque sans se regarder.

— Un jour de perdu, se disait Cruche avec humeur. Que va dire mon patron demain ?

— C'est tout de même stupide de lui avoir fait manquer la paye journalière, se disait la pauvre Ammoun. Il faudra que je m'y prenne autrement.

Trois jours se passèrent sans incidents, et une nouvelle pièce d'or vint rallumer les sourires dans le sympathique ménage. C'était une vraie aubaine. La femme doubla le nombre des pots de fleurs dans la courette, renouvela les provisions de bouche, changea les rideaux de la salle des hôtes, nippa son mari, lui acheta de nouvelles babouches, en lui recommandant toutefois de les ôter chaque fois qu'il aurait une longue course à faire, ou que le chemin était raboteux.

Mais elle fit emplette en même temps d'une nouvelle dose de curiosité. Le quatrième jour, elle ne pouvait plus tenir en place : il lui fallait à tout prix renouveler sa tentative.

Prends garde, belle Ammoun, prends garde, le sort pourrait bien ne pas t'épargner cette fois-ci.

Elle se voila de son « charchaf » usé et prit la route derrière son homme. Cruche prit un nouveau chemin. Elle le suivit sans hésiter, rasant les murs, s'arrêtant quand il s'arrêtait, se remettant en marche avec lui. Mais on ne peut faire attention à tout. Pauvre Ammoun ! Si elle s'était retournée, elle aurait vu deux silhouettes voilées se faufiler derrière elle et la suivre du même rythme dont elle suivait son mari. Qui aurait soulevé le voile de ces deux nouvelles recrues, aurait reconnu la mine, l'une curieuse et l'autre effrontée, des amatrices de cacahuètes Zahra et Kalmouné, qui, sans donner l'alerte à

personne, avaient résolu, elles aussi, de trouver la clé de l'énigme.

La caravane, à la suite de son chef, se dirigea vers la partie orientale de la ville, du côté de la citadelle « Qalaat Sandjil », l'ancien château que Raymond de Saint-Gilles, comte de Toulouse, bâtit en 1100, pendant la Croisade.

Ils passèrent par le « souk » ^[8] des chaudronniers, puis par celui des orfèvres. Ammoun souriait dans sa barbe (inexistante, il est vrai ; mettons, si vous voulez, dans son menton de biche maligne). Le patron était peut-être un orfèvre, pensait-elle. De leur côté, cédant à la même suggestion, Zahra et Kalmouné échangeaient des regards de connivence, à travers la voilette qui cachait leur visage. Le patron aux pièces d'or devait gîter par là.

À toute allure, derrière notre homme, le trio féminin arriva devant la rivière d'Abou-Aly qui contournait le château ruiné. Sur la berge, Cruche se déshabilla en vitesse, plia ses effets, en fit un paquet qu'il mit dans le couffin. Le temps que les femmes effarouchées détournèrent leur visage par décence, l'ouvrier avait traversé l'eau à la nage et, gravissant la berge opposée, se perdait dans le labyrinthe des sentiers enchevêtrés qui serpentaient à travers les jardins. Elles se dépêchèrent vers le pont le plus proche, mais, efforts inutiles, Cruche était hors de vue. La partie était encore perdue.

Se mordant les lèvres de rage, Ammoun s'assit sur le parapet assez bas du pont, tandis que ses compagnes s'éclipsaient rapidement pour ne pas être remarquées. Comme il était midi, et que la course lui avait aiguisé l'appétit, elle sortit ses provisions du panier qu'elle avait emporté avec elle. Mais une bouffée de colère contre elle-même, et de rancune contre ce qu'elle appelait la perfidie de son mari, lui contractait la gorge de telle sorte qu'elle ne put rien avaler malgré sa faim. Elle émietta rageusement les trois pains et les jeta dans la rivière. Le destin voulait sans doute que ce jour-là les poissons de la rivière Abou-Aly eussent leur part du froment de première qualité, pétri dans de l'eau de rose, selon une recette spéciale, par les mains expertes de la belle Ammoun. Ce festin devait rester pour ces pauvres poissons un souvenir bien exquis, jusqu'à la fin de leur vie si monotone. On dit qu'ils sont muets, il faut espérer qu'ils sont aussi sourds que muets, car Ammoun, en les nourrissant de ses gâteaux, ne leur épargnait pas les injures et passait sa colère sur leurs pauvres têtes innocentes.

— Tenez ! vers immondes ! Mangez, monstres de l'Enfer ! Tiens, bouse de vache ! Tiens, galette de chat...

Une mention authentique et complète du vocabulaire de Sitt' Ammoun en cette circonstance blesserait terriblement vos oreilles délicates.

Quand elle revint chez elle, Ammoun s'était un peu calmée et son vocabulaire injurieux s'était épuisé sur le dos des pauvres poissons innocents de la rivière. C'est ainsi qu'elle put faire bonne contenance, lorsque son mari revint de son travail, la chanson à la bouche et le cœur plein de joie.

— Tu sais, ma belle, fit-il d'une voix triomphante, bien malin sera celui qui trouvera le lieu où je travaille...

Ammoun frémit de colère jusqu'à la moelle des os, si l'on peut s'exprimer ainsi. Elle articula non sans peine :

— Pourquoi ? Quelqu'un te suit ?

— Non pas, non pas. Calme-toi, n'aie pas peur. Je prends toujours mes précautions, j'imagine que des gens me suivent. Alors, de les semer, cela me fait plaisir. J'ai l'impression que je suis tout de même bon à quelque chose.

La femme se mordit les lèvres de dépit. Elle s'en alla chercher la soupe, la servit brûlante, par méchanceté, en murmurant entre ses dents, sans se faire entendre, bien sûr :

— Mon homme, tu te vantes trop, même sans t'en apercevoir. Il faut que je te fasse voir de quel bois je me chauffe. À supposer que tu sois le diable en personne, je serai, moi, Ammoun, la queue du diable, comme dit le proverbe. Je serai même les cornes du diable, pour te servir...

— Mange ta soupe, ajouta-t-elle à voix haute.

Elle s'était servie la première, par inadvertance, contrairement à ses habitudes de femme bien élevée. Elle porta machinalement la cuiller à la bouche, et poussa un cri de douleur qui fit bondir le chat et sursauter le pauvre Cruche.

— Elle est brûlante, ta soupe, hurla-t-elle, pourquoi ne me l'as-tu pas dit, sauvage ?

— Mais c'est toi qui l'as servie, Ammoun, et je ne l'ai pas touchée !

Des larmes coulèrent en abondance des yeux de l'infortunée. Ce fut un ruissellement devant le pauvre terrassier, bien ennuyé de cette averse inattendue. La conscience de la malheureuse n'était pas tranquille, cela était tout à fait évident. Cruche la consola de son mieux, finit seul son repas avec un fort bon appétit, puis, ayant attendu en vain son café, il s'en alla dormir, l'esprit quelque peu paralysé.

Les pièces d'or attirent-elles les nuages, se demandait le simplet sur son lit. Il n'eut pas le loisir d'examiner ce problème, qui tient de la métaphysique autant que de la physique. Poussant un léger soupir, il tomba aussitôt dans un profond sommeil.

Ce ne fut pas le cas pour Sitt' Ammoun, qui ne cessa de songer aux moyens de prendre une revanche éclatante de son échec. Le lendemain, elle s'octroya sagement une journée de répit, convoqua ses voisines pour une séance de « bzourat ». Peut-être ne savez-vous pas ce que c'est que le « bzourat ». C'est une boisson délicieuse qu'on fabrique à peu de frais durant l'été, dans toute maison orientale qui se respecte. Seulement, l'opération est fort longue, exige des biceps solides, ou des bras nombreux qui se relaient à la tâche. De plus, la boisson, ne pouvant se conserver longtemps, doit être bue dans les vingt-quatre heures.

La recette n'est sans doute jamais parvenue à vos oreilles : vous prenez les graines des melons que vous avez mangés durant la semaine, et, au lieu de les jeter, vous les lavez et vous les faites sécher au soleil ; quand vous en avez obtenu une bonne quantité, bien propres et bien sèches, vous les torréfiez et les réduisez en poudre à l'aide d'un mortier à piler. Vous enveloppez le tout d'une fine flanelle et les mettez à macérer dans de l'eau.

Vous sucrez la boisson ainsi obtenue et vous la servez glacée. Avis aux gourmets.

Une séance de « bzourat » est en même temps une sorte de Parlement des commères, où l'on caquette, où l'on commente et juge tous les événements grands et petits du quartier. Ammoun avait depuis longtemps acquis la science de diriger de telles assemblées délibératrices, et elle en tira ce jour-là le plus grand profit, car elle s'aperçut, en distillant les allusions et les apartés, que son secret avait percé parmi ses voisines et qu'on en parlait d'oreille à oreille dans tout le voisinage. Elle résolut alors d'en finir le plus vite possible.

Le soir même, elle s'en alla emprunter à l'un de ses oncles un vieux burnous de berger, aux couleurs voyantes, et le lendemain, elle en revêtit son mari, avant le départ pour le travail.

— ... comme cela, lui dit-elle, tu n'auras pas chaud !

En effet, le burnous, en interposant entre le corps et l'atmosphère surchauffée de l'extérieur une paroi d'air en mouvement, garantit l'individu de la chaleur.

Mais là n'était pas le but véritable d'Ammoun. « Avec ce burnous, il sera facile de le reconnaître de très loin, se disait-elle, et je pourrai le suivre avec une plus grande liberté dans mes mouvements, en prévision des détours qu'il me faudrait faire, s'il lui plaisait de traverser des rivières à la nage. »

Mais ce jour-là, cent mètres plus loin, Cruche entra dans la boutique du barbier Yantob, accrocha son burnous à un clou au mur, et se rangea parmi les clients qui attendaient leur tour. Le burnous était visible depuis l'extrémité de la ruelle. Ammoun s'assit sur une borne et surveilla de l'œil le vêtement multicolore... Elle resta là toute la journée, la pauvre, ainsi qu'un groupe compact des commères ses voisines, dissimulées sous le porche étroit d'une maison un peu plus loin. Le vêtement n'avait pas quitté sa place, et Cruche n'était pas sorti.

Le soir tomba. Ammoun furieuse courut à son logis pour avoir la clé de l'énigme. Son mari venait juste de rentrer.

— As-tu travaillé aujourd'hui ? demanda-t-elle.

— Tiens, voici mon salaire, répondit-il en lui jetant triomphalement la pièce d'or habituelle. Mon patron a été très content de moi.

Son mari n'avait pas l'habitude de mentir, et pourtant elle était sûre qu'il n'avait pas franchi la porte du barbier, avant qu'elle ne cessât sa faction épuisante de toute la journée.

— Que tu es beau, ce soir, observa-t-elle, tu t'es fait raser à ce que je vois.

— Oui, le matin, afin de me présenter avec une tenue plus convenable devant Maître Hardone. Au reste, j'ai oublié le burnous chez mon barbier, car, étant pressé, je suis sorti par la porte de l'arrière-boutique, celle qui donne sur la ruelle du « Kalb-en-Natour » ^[9].

Ammoun avait été jouée une fois de plus, le plus simplement du monde. Elle se demanda si son homme n'avait pas un « djina » ^[10] en lui, ou si les pièces d'or n'avaient

pas réveillé en son esprit une intelligence somnolente, doublée d'une grande malice, ce qui était fort probable.

Elle se résolut, la malheureuse, à employer les grands moyens. Elle commit, comme vous allez le voir, une action bien noire, la plus malhonnête de sa vie. Maudite curiosité !

Cruche n'avait pas le tempérament à boire. Le moût bien innocent de son expérience vinicole qu'on sait, avait suffi pour lui tourner la tête. Ammoun sortit en toute hâte et revint avec trois bonnes bouteilles de vin fort, qu'elle acheta à l'épicier du coin.

— Mais Ammoun..., protesta Cruche, ce n'est pas convenable...

— Une fois n'est pas coutume, fit-elle, nous boirons à ton patron, et vive la joie !...

Notre brave ouvrier n'était pas plus courageux qu'Adam, le premier homme. Et puis, le patriarche Noé avait bien tâté du vin, et même jusqu'à... en perdre le sens de la mesure... Il faut dire, pour l'honneur de Cruche, qu'il fit quelque résistance, mais bien pour le principe, car les pièces d'or commençaient à lui faire perdre le nord, à lui aussi.

Ammoun servit le repas dans une pièce du sous-sol. Ils mangèrent abondamment, et burent plus abondamment encore.

— Les confidences ne tarderont pas à venir, se dit Ammoun, en s'assurant que la porte de sa maison était bien fermée, que les trous des serrures étaient bouchés et que personne ne se trouvait sur les terrasses des alentours.

En effet, Cruche ne tarda pas à s'attendrir sous l'influence du bon cru de Zahlé, à larmoyer, à bégayer avec des hoquets dans la voix les louanges de son incomparable épouse.

— Ah ! soupira celle-ci, vous dites toujours cela, vous, les hommes, que nous sommes bonnes, que nous sommes aimables, mais vous avez des secrets pour nous...

— Ce n'est... pas vrai... Non !... pas... pas... vrai !... Tiens ! pour te le prouver... écoute... Veux-tu... que je te parle... de Lézard ?...

— Non ! Non ! je n'y tiens pas ! que ferais-je de ton secret ? C'est moi d'ailleurs qui t'ai fait jurer de n'en parler à personne. Garde-le donc pour toi, ton secret ! Les hommes sont tous méchants !

— Je ne suis pas... méchant, sanglota-t-il, très peiné de ce reproche injustifié..., écoute... je veux te dire... je t'ordonne d'écouter...

Ammoun avait fort bien manœuvré. Elle laissa passer le « je t'ordonne » auquel son mari ne l'avait pas habituée, et tendit l'oreille, le souffle suspendu. Et elle connut la merveilleuse histoire...

III. Le secret des pièces d'or

Cruche était parti bravement, la pioche sur le dos, pour chercher du travail. Il avait longé les ruines de l'ancienne citadelle franque de Saint-Gilles. Il avait traversé le pont sur la rivière, là où justement les poissons devaient entendre de si vilains mots de la bouche de Sitt' Ammoun. Les jardiniers n'ayant pas accepté ses offres de travail, il avait poussé jusqu'à la limite de la plaine verdoyante, avait franchi le large ressaut de cailloux qui la borde du côté de la montagne, et s'était trouvé dans un dédale de roches grises où ne poussaient que des ronces et quelques touffes de thym. Découragé, il s'était assis, le dos appuyé sur une dalle assez plate, qui émergeait de la rocaïlle environnante. Elle était soutenue par trois autres plus petites, au-dessus d'un tertre à peine visible.

Il regarda devant lui sa jolie petite ville, dont la robe blanche festonnée de toits rouges et de bosquets verts était agrémentée de cocardes brunes, grises ou orange, qui étaient de pauvres mesures riches en couleurs. La mer bleue, à l'horizon, soulignait cette parure, et le ciel la couronnait d'un dais lumineux.

Cruche se sentit alors apaisé, grignota un croûton de pain qu'il trouva dans la poche de son « chirwal » ^[11], et s'endormit. Il fut réveillé par une piqure au talon. Il regarda à terre, et vit une longue colonne de grosses fourmis rouges, dont les unités d'avant-garde étaient affairées autour de sa babouche qui leur barrait la route. Une d'entre elles, en désespoir de cause, avait grimpé sur le pied de l'ouvrier et mordu bravement à l'obstacle qui arrêtait la caravane.

— Tu as raison, pauvre fourmi, dit le bonhomme, je n'aurais pas dû me mettre là. Mais, tu sais, je suis bien malheureux ! Je suis sans travail depuis des mois, et ce n'est pas gai, tu comprends.

Il poussa un profond soupir et changea ses pieds de place. La colonne de fourmis se reforma et reprit sa marche. En la suivant du regard, Cruche fut surpris de rencontrer les regards de Maître Lézard qui, dissimulé entre les roches à quelques pas de lui, le fixait de ses yeux de topaze depuis déjà un bon moment. Il était beau, Maître Lézard, dans sa robe étincelante, irisée de mille couleurs. Il n'était pas long, mais il avait quatre pattes, les plus jolies du monde, fines, aux doigts menus, et une longue queue où une fantaisie merveilleuse de lignes et de couleurs inscrivait en une langue inconnue un long poème, qui chantait les gloires du soleil et de la lumière.

Et surtout, Maître Lézard avait un air si intelligent, si fin, si délié, avec sa tête à demi relevée sur ses pattes antérieures, et ses bons yeux doux. Il semblait avoir quelque chose à dire, qu'on aurait aimé entendre. Il regardait Cruche si fixement que celui-ci en fut tout interdit.

— Je vous dérange peut-être, Monsieur Lézard..., balbutia-t-il. Le « monsieur » ne répondit pas, mais il continua à fixer l'ouvrier en chômage.

— Voulez-vous que je change de place ? Je suis peut-être sur votre chemin. Excusez...

Monsieur Lézard, si distingué dans sa redingote turquoise, si richement habillé, remua

faiblement sa tête du haut en bas, en un signe d'approbation.

Cruche s'empressa de lui laisser la place. Le personnage ferma la bouche qu'il avait gardée entr'ouverte durant cette singulière conversation, et s'avança rapidement vers la dalle sur laquelle s'appuyait notre homme. Il y grimpa avec une agilité surprenante jusqu'à environ la moitié de sa hauteur, et s'arrêta au bord d'une faille. Il regarda Cruche de nouveau.

— Excusez-moi, monsieur..., reprit le pauvre ouvrier, je ne savais pas que c'était là votre maison. Quand on est sans travail, et qu'on est réduit comme moi à se laisser nourrir par sa femme, on ne songe pas à tout...

Le lézard hocha la tête du haut en bas : nouveau signe d'approbation.

— N'est-ce pas, monsieur ? continua Cruche, encouragé par la mimique du gentil Maître. Mais... j'y songe... peut-être auriez-vous du travail à me donner...

Nouveau signe d'acquiescement.

— Oh ! alors, ce serait magnifique ! Je puis travailler comme terrassier. C'est vrai, que vous avez besoin de moi ?... Je puis creuser des tranchées, bâtir des murs...

Lézard fit encore oui de la tête et entr'ouvrit de nouveau la bouche, comme pour esquisser un sourire.

— Alors, je commence tout de suite... Vous me compterez, si vous voulez, une demi-journée à partir de cet instant jusqu'au coucher du soleil.

Le patron rentra dans son trou, et Cruche se mit bravement au travail. Il commença à creuser une tranchée, dégageant les cailloux et rejetant la terre sur les côtés.

Au crépuscule, il s'arrêta de creuser, mit la pioche dans le couffin, le couffin sur son épaule et reprit en chantant le chemin de sa maison. Il continua sa tâche trois jours durant, arrivant au point du jour à son chantier, au pied du tertre, repartant au coucher du soleil vers son logis. De temps à autre, son patron Maître Lézard reparaisait, s'arrêtait quelques minutes au soleil près de son ouvrier, le regardait de ses yeux pleins de mansuétude, approuvait de la tête en entr'ouvrant la bouche, et disparaissait.

Il n'y avait qu'un ennui dans l'affaire. C'était qu'Ammoun ne cessait de répéter à son mari qu'il devait recevoir sa paye, normalement, à la fin de chaque journée, et que si son patron s'obstinait à ne pas montrer la couleur de son argent, Cruche devait réclamer. Le pauvre bonhomme, plein d'appréhension, ne se décidait pas à le faire, soit parce que la distinction et la réserve de cet employeur qui ne disait mot, l'intimidait, soit parce qu'il craignait, en manquant de discrétion, d'être renvoyé sur-le-champ, comme cela lui était arrivé avec Zarzour, son maître de chantier précédent.

Enfin, le soir du quatrième jour, il aperçut Maître Lézard se diriger lentement vers lui, presque à pas comptés. Il ôta sa coiffure, s'inclina et présenta, en bredouillant, sa requête, tellement il était inquiet des suites possibles de sa démarche :

— Vous venez... sans doute... pour me payer, fit-il, noble et respectable bey ! (Les titres d'honneur font toujours plaisir).

Le Bey en question acquiesça de la tête, mais lorsque Cruche s'avança vers lui, il fit

brusquement demi-tour et se dirigea rapidement vers son trou.

Cruche s'arrêta tout interdit. Maître Hardone s'arrêta aussi.

— Je vous suis, patron..., mais il m'est impossible de pénétrer dans votre trou...

Le patron fit de nouveau un oui énergique de la tête, ouvrit la bouche en un large sourire, et rentra dans son trou.

— Alors, dans ce cas... puisque vous le voulez...

Notre ouvrier s'approcha du trou, gratta la terre tout autour, et de ses deux mains, tenta d'écarter les deux lèvres de la faille. À sa grande surprise, les deux blocs de pierre basculèrent facilement, le tertre s'éboula un peu, et une ouverture béante se laissa voir, juste assez grande pour permettre le passage d'un homme aussi fluet que notre Cruche.

Aussitôt à l'intérieur de l'excavation, celui-ci reconnut, en tâtant avec ses pieds, l'amorce d'un escalier qu'il descendit. Le couloir aboutit à une porte dans le roc et s'élargit. Cruche tira son briquet à silex et alluma la mèche. Il vit qu'il se trouvait dans une sorte de caveau d'environ quatre mètres de long sur deux mètres de large.

Près de la paroi du fond, une file de petites jarres était rangée, chacune fermée par une planchette de bois pourri. Sur la première, à sa gauche, dans l'encoignure la plus éloignée, Cruche remarqua son patron qui le regardait. Il avançait prudemment vers la première jarre et souleva le couvercle.

Il vit qu'elle était pleine de pièces d'or. Il en fut ébloui et ferma les yeux quelques secondes. Un mirage de richesses, de gloire, d'honneur et de plaisirs le fascina, à tel point qu'il chancela sur ses pieds. Sa main qui tremblait heurta la paroi, la mèche s'échappa de ses doigts et, tombant à terre, s'éteignit. À tâtons, la sueur au front, les dents claquant de peur, il la chercha, la retrouva après cinq minutes d'angoisse, la ralluma. Maître Léopard, à l'autre bout du caveau, le considérait de ses yeux bienveillants. Maître Léopard ouvrit la bouche et hocha la tête.

— Je puis... je puis... prendre mon salaire ? demanda l'ouvrier plein d'espoir.

Le patron était d'accord, cela ne faisait aucun doute. Reprenant ses esprits, Cruche saisit une pièce d'or, la glissa dans sa ceinture, ferma la jarre et se dirigea vers le couloir de sortie. Il remonta les marches, se glissa dehors, et avec soin reboucha l'ouverture en rapprochant les deux pierres qu'il avait déplacées, et en tassant les cailloux et la terre comme ils étaient auparavant. Il regarda autour de lui : le lieu était désert, les étoiles s'étaient allumées dans la voûte d'un bleu intense, si particulier aux nuits d'Orient. Ivre de bonheur, content de lui-même et la conscience tranquille, il respira à grandes bouffées l'air frais de la nuit.

— Bonne nuit, patron ! Vous êtes bon et je suis heureux ! cria-t-il en se tournant vers le tertre.

Puis en chantant, il reprit la route pour rentrer au logis. Là-bas, au seuil de sa maison, la belle Ammoun, inquiète du retard de son mari, était en train de raconter ses malheurs à ses compagnes, ne se doutant pas de la revanche que son homme avait déjà prise sur elle, en gagnant d'un seul coup plus qu'elle ne pouvait le faire durant une année entière avec

ses travaux d'aiguille et ses broderies.

Un ronflement sonore et prolongé vint mettre fin au merveilleux récit. Cruche avait glissé du divan sur le sol, et là, il s'était bientôt endormi. De temps à autre, il interrompait sa musique, et l'on entendait des caravanes de paroles incohérentes où revenait le nom du « généreux lézard » associé à la belle Ammoun, le « bijou de son cœur ».

L'épouse maligne resta longtemps, sous l'œil clignotant de la veilleuse, à songer aux multiples jarres de pièces d'or. Il fallait que le trésor fût mis en sûreté le plus vite possible. Mais comment s'y prendre ? Cruche, avec les fantaisies de son honnêteté si scrupuleuse, était assez bête pour s'opposer à cette opération, se disait Ammoun. Elle se promettait de le convaincre. Elle était prête d'ailleurs à passer outre en employant tous les moyens. Le vin lui paraissait, après cette première expérience, un auxiliaire précieux. Il pourrait bien la servir, encore une fois.

La difficulté la plus grande consisterait à ne pas attirer l'attention des commères du quartier. Durant cette joyeuse veillée à deux, ou plutôt à six en comptant les bouteilles de vin. Cruche n'avait pas ménagé sa voix, qu'il avait stridente, surtout au cours de ses transports oratoires. Quelque chose avait-il percé dans les maisons d'alentour ? De temps à autre, pendant les intermèdes, Ammoun avait cru entendre des bruits insolites. Des oreilles devaient écouter quelque part. Car les habitations en Orient, collées l'une à l'autre comme les alvéoles d'une ruche, ont des murs mitoyens dans toutes les directions, et derrière ces murs, des oreilles attentives au moindre éclat de voix. Et il arrive souvent qu'un grand clou enfoncé dans une paroi rende service à ses deux extrémités, quand il ressort de l'autre côté. Les voisins y suspendent quelquefois leurs objets sans se soucier de l'endroit d'où il vient. Cela explique l'adage : « Enfonce des clous quand tu veux et à l'endroit qui te paraît convenable. Mais ne les ôte pas sans mûre réflexion. » En effet, il est très désagréable pour les voisins de voir subitement tomber, avec fracas et perte, une horloge ou un tableau précieux qu'ils ont accrochés à une pointe, qui avait des apparences de stabilité. Une véritable bataille de quartier, et même une émeute, avec des morts et des blessés, peut résulter du geste malencontreux d'ôter un clou de son mur. Toute action porte ses conséquences, surtout la plus futile, et le sage réfléchit sept fois avant d'agir. Et Allah mène le monde où il veut.

On comprend par là l'inquiétude de la belle Ammoun, qui ne mésestimait pas l'habileté de ses voisines. Mais elle avait conscience d'être une maîtresse femme, capable de déjouer les intrigues les plus subtiles, et de faire la leçon au vizir du sultan lui-même.

Elle ne s'endormit que d'un œil et se leva d'un bond aux premières lueurs du jour. Elle réveilla son mari avec douceur, le combla de sourires et d'encouragements. Puis elle l'envoya à son travail, muni d'un bol de lait chaud et de galettes au beurre.

— Présente mes compliments à Maître Lézard, lui chuchota-t-elle à l'oreille.

Cruche ne répondit pas. Il était mécontent de lui-même et avait vaguement l'impression d'avoir manqué à sa dignité d'homme durant le copieux dîner de la veille. Il poussa un gros soupir et s'en alla.

Le soir, la femme le vit rentrer, la tête penchée, tout penaud.

— Qu'est-ce qu'il y a donc, tu m'inquiètes. As-tu travaillé aujourd'hui ?

— Oui.

— Ton patron est venu te voir ?

— Oui.

— Il était en bonne santé ?

— Oui.

— Alors tout va bien !... Mais, tu sens le vin, mon homme... Tu as bu à la « Khammara » **[12]** ?

— Non... Oui... J'ai fait la vendange... Ouf ! Que j'ai sommeil !...

Ils allèrent dormir tôt ce soir, mais ils étaient à peine étendus qu'on frappa discrètement à la porte du logis. Ammoun se leva et courut ouvrir. Quelle ne fut pas sa surprise en discernant dans la pénombre la mine futée de Kalmouné sa voisine, accompagnée de son mari. Le visage d'Ammoun s'assombrit sous le coup d'une appréhension, bien légitime, semble-t-il, car la commère en question n'avait pas l'habitude de se déranger le soir, sous la garde de son homme, sans motif sérieux.

— Massa'l-kheir, que ton soir soit rempli de prospérité, Sitt' Ammoun ! fit Kalmouné en franchissant le seuil. L'honorable Cruche est-il là ?

Ammoun eut aussitôt la puce à l'oreille.

— Vous jouez de malheur, ma fille, répondit-elle avec son sourire mielleux des mauvais jours. Cruche est allé au lit, car je l'ai trouvé bien fatigué. Trop de travail nuit.

Les visiteurs virent qu'il n'y avait rien à faire : leur manœuvre était déjouée et le mari était sous bonne garde.

— Nous aurions voulu lui parler...

— Mais je suis là... je suis là... Vous pouvez me dire de quoi il s'agit, allez... et demain je lui ferai la commission.

Kalmouné hésita beaucoup, puis se risqua :

— C'est-à-dire... ce soir... à la Khammara... il a parlé de son honorable patron... le respectable Lézard... qui a besoin, paraît-il, de quelques ouvriers...

— Ah ? fît sèchement Ammoun.

— Mon mari, reprit Kalmouné, n'est pas en bons termes avec son patron... Il aimerait changer de métier...

— C'est bien dangereux de laisser son métier avant d'en trouver de meilleurs, dit sentencieusement dame Ammoun. En tout cas, je doute fort que le patron de Cruche engage des ouvriers. Mon mari finira ses travaux dans cinq à six jours, et Maître Lézard fermera son chantier...

— Dans ce cas, fit Kalmouné, dissimulant avec peine son dépit, il est inutile, d'après vous...

— Oui, inutile.

— ... Nous allons nous retirer... excusez-nous, Sitt' Ammoun.

— Restez donc un peu, chers amis... Bonsoir.

Ammoun resta quelques moments à écouter derrière sa porte, quand elle l'eut fermée. C'était de bonne guerre, puisque tout le monde l'épiait derrière chaque mur de sa maison, depuis le soir où, devant les commères, la première pièce d'or lui était tombée dans le tablier. Elle entendit le mari et sa femme s'éloigner en échangeant quelques réflexions :

— ... tu crois qu'elle dit vrai..., demandait l'homme.

— Bien sûr que non, mon ami, répondait Kalmouné... Dans tous les cas, nous verrons bien si la fin de la semaine verra Maître Lézard fermer son chantier.

Quand le bruit des pas se fut éteint, Ammoun revint à son lit, se disant à mi-voix :

— Vous verrez bien, mes tourtereaux... Ce n'est pas le lézard qui fermera son chantier, mais c'est moi qui l'obligerai à le fermer.

« La comédie a trop duré, continua-t-elle. Les voisins se doutent de quelque chose. Mon mari boit. Il faut que cela finisse. »

Malheureuse Ammoun ! N'as-tu pas toi-même poussé à la roue du destin par ta curiosité intempestive ? Le fil est filé, la cuisine est faite, et tu mangeras le plat, tel que tes mains l'ont préparé.

Le lendemain, Cruche, occupé à creuser la tranchée qu'il avait comblée la veille – chaque jour, en effet, selon les instructions muettes de son patron, il creusait un fossé et le comblait le lendemain – vit au loin poindre une forme humaine. Il n'en eut cure et continua son travail. Tout à coup, penché sur la terre, il vit à ses pieds l'ombre d'une personne qui s'était interposée entre le soleil et lui. Il leva la tête avec surprise et aperçut... sa femme, debout, enveloppée de son « charchaf » ^[13] noir, un gros panier à la main. Après un moment de stupéfaction un flot de questions délia sa langue, paralysée par un tel coup d'audace :

— Que fais-tu ici ? Qui t'a dit de venir ? Quel malheur est-il arrivé ? Comment as-tu trouvé le chemin ? Engeance de tous les diables de la terre ! Serpent de l'enfer !... Mais parle donc ! Parle donc !

— Ne te fâche pas, mon ami. Ne te fâche pas ! fit Ammoun d'une voix très calme. Une femme de bonne souche doit songer au bien-être de son mari. Je t'apporte ton dîner, que j'ai oublié de te donner ce matin. J'ai fait un « taboulé » exquis, et j'ai pensé qu'il n'est pas juste que je le mange toute seule, alors que mon homme, mon trésor, mon baldaquin, ma perle précieuse, trime sous le soleil...

— Hein !... Hein !... Que dis-tu... en effet... un « taboulé »...

Perdu dans les méandres savants de ce discours, effaré, ne sachant pas quoi répondre, Cruche avait jeté un regard sur le panier, hors duquel dépassaient deux goulots de bouteilles, qu'un rayon de soleil jaloux caressait avec amour. Il jeta sa pioche, s'assit sur

un rocher. Le combat entre la colère et la gourmandise ne dura qu'un moment. Cruche poussa un gros soupir. Cruche était vaincu.

Oh ! le bon « taboulé », savouré lentement, avec une sorte de dévotion dans les mâchoires, dans l'embrasement lumineux d'un midi printanier, face à la plaine sans limites, au corsage piqué de vignes et d'oliviers, qui entourait de ses bras amoureux la petite ville enluminée, sagement assise au bord de la mer bleue. Ammoun avait bien fait les choses : la viande hachée, mêlée au « burghol » ^[14], avec un assaisonnement savant d'huile, de jus de grenades et d'épices, appelait la gorgée de vin au rubis généreux, et le bon vin se hâtait d'appeler à son tour la boulette de viande qu'on recueillait dans une feuille de vigne bien tendre, fraîche et propre.

Cruche se mit à chanter, Ammoun à battre des mains en cadence et pour comble de bonheur, Maître Lézard sortit de son trou, attiré par le soleil et la joie du couple.

— Bonjour, bonjour... Lézard de mon cœur..., lui dit Cruche, en essayant d'arrêter un hoquet. Je ne... puis pas... t'offrir du vin... C'est curieux... j'ai tout bu... Hein ? C'est curieux, n'est-ce pas ?

Le lézard ne fit ni oui ni non. Mais il les regardait de ses bons yeux doux.

— Pa... pa... pardon, Lézardeau... Je ne t'ai pas présenté ma femme...

Le patron ne bougea pas.

— Oh ! Ammoun, reprit Cruche décontenancé, Maître Lézard n'est pas content...

En effet, les yeux de Maître Hardone étaient tristes, tout tristes.

— Peut-être Madame Lézard est malade, suggéra l'ouvrier en s'adressant à sa femme... Ou bien... J'y suis... il n'est pas content que tu sois venue... C'est cela ! C'est bien cela... Pourquoi donc es-tu venue ?...

Ammoun n'avait pas envie d'essuyer un nouvel orage, maintenant que les bouteilles avaient été bues, et que Cruche voyait double. Elle se leva brusquement. Le lézard fila d'un seul trait et se glissa dans son trou. Cruche ne chantait plus, son visage avait passé du rouge vif au cramoisi. Le sommeil ne tarderait pas à venir, d'autant plus qu'un « taboulé » bien fait demande ordinairement une ou deux heures de digestion.

— Il est parti..., geignit Cruche.

— Cesse de crier, mon homme. Tu ne comprends rien. Il est malade et tes questions l'importunaient. Dors, repose-toi, et rentre vite ce soir. Pour moi, je m'en vais. J'ai beaucoup à faire à la maison...

Aucune réponse ne lui parvint, car son homme avait plongé résolument dans un sommeil bruyant.

IV. La possession du trésor

De retour chez elle, Ammoun consacra une bonne partie de l'après-midi à fixer son plan d'action. Elle passa en revue tous les éléments dont elle avait besoin pour mener à bien son entreprise : la disposition des lieux autour du tertre, le trou du lézard, le couloir souterrain et le caveau comme Cruche les lui avait décrits, le chemin pour arriver au chantier, les détours à faire pour éviter toute poursuite indiscrete, les réactions possibles de son mari et là quantité de vin nécessaire pour briser son entêtement.

Ayant précisé le détail des manœuvres tactiques du lendemain, elle sortit discrètement de sa maison et alla frapper à la porte d'un vieux cheikh, savant et modeste, avec lequel elle avait un cousinage imprécis, et qui habitait à l'extrémité opposée de la ville. Il cultivait un jardinet, avec l'aide de ses voisins, autour d'un puits à roue, une « noria », dont l'eau rare et saumâtre suffisait à peine pour arroser les quelques plants de choux qui lui assuraient l'existence. Il était pauvre et discret.

— Cheikh Aly, lui dit-elle, en lui glissant quelques pièces de monnaie, j'ai besoin de deux ânes chargés de fumier pour demain soir. Puis-je compter sur toi ?

— Bien sûr, cousine, bien sûr, s'empressa de répondre le vieillard de sa voix cassée.

— Je connais ta discrétion, acheva-t-elle après un court entretien à voix basse, en lui doublant le prix convenu. Je viendrai moi-même les prendre.

Elle rentra chez elle à la tombée de la nuit. Mais Cruche ne revint à la maison que fort tard, sachant à peine distinguer le trottoir de gauche de celui de droite.

— Que t'arrive-t-il ? Tu reviens de la Khammara ! dit la femme sévèrement.

— Il le fallait bien...

— Tu étais avec qui ?

— Euh... Avec Zouheir... Il est très aimable... C'est lui qui a payé...

— Zouheir, la mari de Kalmouné ?

— Bien sûr.

— Et alors ?

— Tu comprends... euh... il est inquiet... de l'état de santé de mon patron...

— Que lui as-tu dit ?

— Rien !... Que le trésor du lézard était sous bonne garde, à l'abri des regards..., dans des jarres.

— Et puis...

— Et puis... j'ai bu... pour me consoler.

Ammoun était furieuse. Mais elle rentra sa colère et fit bonne contenance. D'ailleurs, c'était tout naturel. Puisque Cruche avait dévoilé pour la première fois son secret sous l'effet de la boisson, il agissait de même chaque fois qu'il buvait. C'était juste. Il ne restait à sa femme qu'une seule chose à faire : mettre son plan à exécution vite et bien. Il était en

effet grand temps d'agir.

— Je ne te reconnais plus, mon ami, reprit Ammoun après un grand silence. Toi qui étais si pieux, si probe, si honnête... Ya Shahhari ! Je suis la femme d'un buveur.

— C'est le taboulé, répondit Cruche en baissant le nez et en s'essuyant les yeux, qui larmoyaient avec abondance, en fonction du liquide absorbé à midi et le soir.

— Je ne te reconnais plus, mon homme, répéta Ammoun d'un ton triste et sévère à la fois. Tu as perdu toute dignité. Ton patron te chassera un jour, je te le prédis.

Elle laissa Cruche tout seul, en proie à une crise de larmes et monta dans la chambre à coucher pour s'étendre sur son lit.

— Un point de marqué, se dit-elle en se frottant les mains. Voilà son moral ébréché d'avance, et son appétit aiguisé, en prévision du repas bien copieux de demain.

Et comme un bon général à la veille d'une bataille décisive, la belle Ammoun dormit de tout son soûl sans le moindre cauchemar jusqu'au réveil.

Cette journée décisive ne fut marquée le matin par aucun événement particulier, sinon que la femme se leva tard, bien qu'elle se fût réveillée au premier chant des coqs d'alentour. Cruche fut obligé de s'en aller au travail, en grignotant un petit morceau de pain qu'il avait déniché dans un coin de la huche, car Ammoun avait mis sous clé toutes les provisions, la veille au soir. Pauvre Cruche ! Il était bien mal en point, le malheureux, l'estomac dans les talons et la conscience trouble.

Arrivé chez Maître Lézard, il travailla avec une fièvre qu'augmentait le désespoir. Qu'avait-il donc fait pour être traité si durement ? Il s'exténua à creuser là où il ne fallait pas, se dépêcha ensuite de remblayer pour ne pas être surpris en faute par l'arrivée inopinée de son patron. Puis, reprenant la tâche à l'endroit convenable, il piocha, piocha sans répit jusqu'à l'extrême limite de ses forces. Le soleil avait tourné, midi avait passé, quand tout à coup il fut saisi d'un éblouissement et se sentit vaciller sur ses jambes. Il jeta sa pioche et s'assit, regardant au loin du côté de la ville pour voir si son épouse n'avait pas poussé la compassion, comme la veille, jusqu'à lui apporter son repas au lieu même de son travail.

Personne à l'horizon. Qu'avait-il donc fait pour mériter une pareille punition ? Il avait bu, c'était vrai, et même un peu au-delà de la mesure. Mais n'était-ce pas cette même Ammoun qui lui avait acheté ce bon vin en bouteilles, le soir où elle avait recueilli ses confidences ? N'était-ce pas elle qui lui avait dit, avec le meilleur de ses sourires : « Buvons, et vive la joie !... » Pourquoi cette méchanceté subite, alors qu'il avait poussé l'obligeance jusqu'à lui faire part de son secret ?

Cruche se rappela soudain que son patron pouvait survenir, le surprendre en train de ne rien faire et le chasser, car Ammoun le lui avait prédit : il perdra sa place, il sera chassé. En serait-elle plus contente ? Si l'absence des pièces d'or pouvait ramener la paix dans son ménage, Cruche se sentait le courage de s'en priver. La fortune attire les nuages, il n'y a aucun doute à cela...

Voici un nuage, un tout petit nuage, qui vient danser devant ses yeux. « Doucement, doucement, gentil nuage, tu m'empêches de voir, ôte-toi de là ! » Mais Cruche avait beau écarter de la main le nuage folâtre, ce dernier s'obstinait à ne pas s'en aller. Bien plus, il appelait ses compagnons, de mignons petits nuages, roses, bleus, verts, rouges, jaunes. Les voilà qui font une sarabande autour du pauvre Cruche. Si Maître Lézard survenait, pensait Cruche en essayant toujours d'écarter ces espiègles, il pourrait peut-être, lui, les chasser. Mais, chose curieuse, le patron était là aussi, habillé d'une robe turquoise, un diadème sur la tête. Il flottait doucement dans l'air par-delà les nuages blonds. « Dieu ! Je me repose au lieu de travailler, se disait Cruche, il va me chasser ! » Le pauvre ouvrier essaya de se lever, mais en vain. Ses jambes ne pouvaient plus le porter. Il avait des jambes de coton. Mais le lézard n'avait pas l'air méchant, il le regardait de ses bons yeux doux, noyés d'une tristesse infinie. « Pardon ! Maître Lézard ! »

Soudain une voix tonna qui mit en fuite les nuages folâtres et Maître Lézard qui flottait dans l'air avec eux. Cruche put ainsi apercevoir, droit devant lui, en plein champ, sa femme Ammoun qui le hélait, sa femme au large sourire, portant un panier sur la tête. Une bonne odeur de victuailles embaumait l'air à mesure qu'elle approchait. D'un bond, Cruche se précipita, ne pensant plus à ses jambes de coton, et l'aida à mettre à terre un panier lourd de bonnes choses, dans lequel deux bouteilles s'étaient casées au beau milieu de l'ensemble.

— Pourquoi donc as-tu tardé, Ammoun ? Il est presque trois heures de l'après-midi.

La méchante ne répondit point. Son sourire devint ironique : elle comparait sans doute cet accueil empressé à celui du jour précédent, et voyait déjà poindre l'aube de son triomphe.

Ils s'installèrent. Cruche, mourant de faim, se jeta sur les aliments et avala par doubles bouchées. Tout y passa, et l'ouvrier découvrit avec stupéfaction qu'il était bien vite arrivé au fond du panier : il avait tout mangé en une demi-heure, et les deux bouteilles n'avaient pu suffire à quatre assauts rondement menés.

— Et le lézard ? dit enfin Ammoun.

— Oh ! Il n'a pas paru aujourd'hui, bredouilla Cruche. Il flottait dans l'air avec les jolis petits nuages, roses, bleus, verts, rouges et jaunes. Du reste, continua-t-il en attaquant le dernier gigot, j'ai sommeil et je vais dormir. Tant pis !

— Dors, dors, mon gars. Tu le mérites bien.

Les gigots pansus et le vin fort prenaient la revanche de leur défaite : les yeux de Cruche avaient peine à rester ouverts et résistaient de moins en moins au sommeil. L'ouvrier s'étendit sur une roche lisse et se laissa aller à la dérive, au fil des songes brumeux, face à l'immense coupole bleue, vibrante d'effluves et de rayons.

Cruche avait déjà traversé des contrées merveilleuses au pays du Rêve, passé des défilés sauvages au milieu de montagnes abruptes, vogué à travers des mers et des océans, affronté des tempêtes, quand il s'aperçut soudain qu'il avait un compagnon de route qui voguait dans la même direction que lui, dans la coque d'une noix comme lui,

sans rames ni voiles. Il n'y avait pas de doute, c'était..., mais oui, c'était Maître Lézard... Seulement le patron était entièrement vêtu de noir et ses yeux regardaient au loin fixement. Cruche lui fit son salut le plus cérémonieux. Mais le patron ne lui répondit pas. Qu'avait-il donc ? se disait le pauvre mari d'Ammoun. Il devait être mécontent de son terrassier, à moins qu'il n'eût perdu quelque'un des siens, Madame Lézard peut-être. Pauvre patron ! C'était pour cela qu'il était vêtu de noir. Cruche profita de ce que le flot avait rapproché les deux embarcations de fortune, pour lui offrir ses condoléances, en lui touchant respectueusement la patte. Mais brusquement le patron, furieux de cette familiarité, tourna la tête et mordit jusqu'au sang le bras de l'imprudent. Ses yeux brillèrent méchamment, et il éclata en un rire retentissant, quelque chose qui ressemblait au braiment d'un âne : Hi han... hi han... hi han...

Cruche ouvrit alors les yeux et vit devant lui, dans la lumière du crépuscule, car le soleil s'était déjà couché, deux baudets attachés par la longe à une aspérité du rocher, et qui remuaient impatiemment la queue pour chasser une horde de mouches bleues. À terre gisaient deux chargements de fumier, et les insectes s'élançaient de ce tremplin odorant vers les animaux, puis de là sur les jambes et les bras du dormeur où elles trouvaient une bonne pâture. D'un bond. Cruche fut sur pied, frottant machinalement les piqûres qu'il avait reçues dans son sommeil. Que se passait-il ? Qui avait amené ces baudets ? Où était donc Ammoun ?

L'entrée du caveau était ouverte. Cruche alluma son briquet et s'y engagea. Arrivé dans la salle aux jarres, il discerna, à la lumière d'une chandelle qui brûlait dans un coin, une forme accroupie, et entendit des tintements de pièces d'or.

— Qui est là ? cria-t-il.

La forme humaine se releva vivement, se retourna : c'était Ammoun.

— Pas besoin de crier, fit-elle avec calme. Moi, je ne dors pas et je travaille à ta place.

Elle prit son paquet, où elle avait amassé pêle-mêle tout le contenu des jarres, pièces d'or, paillettes, bracelets, bagues, saphirs, perles, et se dirigea vers la sortie de la cave.

— Mais tu n'as pas le droit, cria Cruche hors de lui, ne sachant s'il rêvait encore ou s'il était réveillé.

— La preuve, c'est que je le fais. Laisse-moi passer, fit-elle, les yeux aussi féroces que ceux d'une sorcière au clair de lune.

— Non ! Tu ne feras pas cela ! C'est un vol ! Maître Lézard...

Ils étaient l'un en face de l'autre, la femme, autoritaire, méprisante, certaine d'une victoire qu'elle avait préparée dans tous ses détails, l'homme, affaibli par les compromissions des derniers jours et une digestion qui venait à peine de dégager le cerveau des lourdes fumées d'un vin bien choisi. Ammoun avança d'un pas.

— Tiens, si tu veux parlementer avec ton patron, l'affreux petit lézard gît au coin de la grosse jarre, là-bas, regarde-le...

Elle dirigea sa lumière vers un des angles de la pièce, et Cruche aperçut à terre une chose maculée de sang, la langue pendante, les yeux clos, à moitié écrasée par le plus

lourd des récipients. Il se précipita à genoux, devant la pauvre petite victime.

— Oh !... Mon pauvre patron... mon bon petit patron... Elle t'a tué...

Il éclata en sanglots, bien vrais ceux-là, des sanglots du fond du cœur qui lui déchiraient la poitrine, pendant qu'un long ricanement se répercutait à travers le couloir souterrain :

— Pauvre imbécile !... Tu seras quand même riche, jusqu'à la fin de tes jours...

Arrivée à l'extrémité de l'escalier, la méchante femme héla son mari :

— Je te précède à la maison... Tu fermeras le caveau... Passe à la Khammara ^[15], cela te fera du bien... Rentre quand tu voudras... Je t'attendrai, et ne te ferai aucun reproche pour cette fois...

En un tour de main, Ammoun répartit le chargement précieux sur les deux ânes, le recouvrit de fumier, et conduisit ses bêtes dans la nuit sombre, par mille détours savants, jusqu'à sa maison.

Personne dans la rue, personne aux fenêtres, personne aux terrasses. Elle ouvrit doucement sa porte et se mit en mesure d'introduire dans sa cour le premier âne lourdement chargé. Mais Kalmouné veillait, dévorée du désir de prendre sa revanche. Mais Zahra veillait, dans la pénombre d'un soupirail. Mais Hammoura, Ourjouwane, et toutes les autres commères veillaient sans relâche, alertées par les paroles imprudentes du terrassier à la Khammara qu'avait rapportées le mari de Kalmouné.

Quand Ammoun sortit pour faire rentrer le second baudet chargé de fumier, elle se trouva au milieu d'une douzaine de têtes curieuses, des hommes, des femmes, qui se pressaient autour de l'animal.

— Vous faites provision de fumier, dame Ammoun ?

— Qu'est devenu votre Cruche ? N'est-il pas là pour vous aider ?

— Nous allons vous donner un coup de main, voisine, fit Zouheir.

Ammoun frissonna de la tête aux pieds.

— Que personne ne bouge, cria-t-elle d'une voix autoritaire. Je sais faire mon travail moi-même... Hue donc ! Âne du diable !

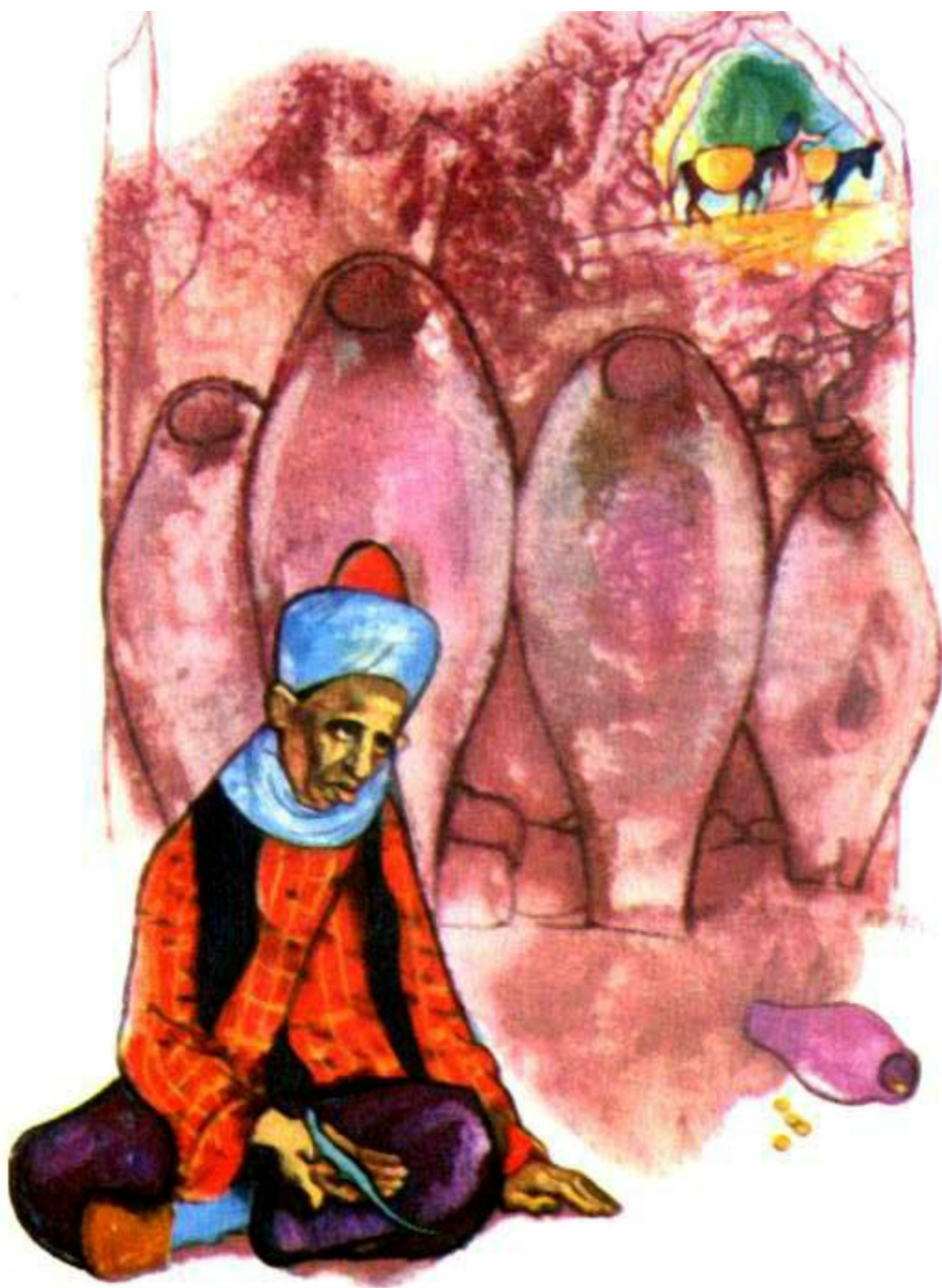
Et gaillardement, d'un coup de pied sur le flanc, elle fit avancer l'animal qui franchit d'un bond le seuil de la maison. Quelque chose sonna dans la nuit, d'un son clair, argentin, qui fit tressaillir toutes les commères.

La porte de Sitt' Ammoun allait se fermer, quand se présenta Kalmouné l'effrontée avec un vieux pot en argile.

— Sitt' Ammoun ! Attendez ! Ne soyez pas si pressée. Pouvez-vous me remplir de fumier ce pot, pour mes fleurs ?

L'interpellée la regarda d'un œil mauvais. Elle ne pouvait refuser, sans éveiller l'attention de l'entourage.

— Soit ! dit-elle.



« Tu as été si bon, si bon pour moi, murmurait Cruche... »

Et en courant, fébrilement, elle plongeait le pot dans le fumier, le remplissait jusqu'aux bords et le remit entre les mains de sa voisine, sans que celle-ci eût le temps de se glisser dans la cour.

— Voici ! Je suis lasse, mes amies. J'ai encore à préparer le repas du soir. Massa'l-kheir, Bonne nuit !

Quelques minutes plus tard, rassemblés dans la cour de Kalmouné, tous les gens du quartier découvraient avec stupéfaction, au rebord inférieur du pot de fumier qui avait été enduit d'une bonne couche de mélasse, des paillettes d'or qui y avaient adhéré, quand Ammoun avait plongé précipitamment le récipient dans le chargement du second âne. Le mystère était dévoilé. Cruche et sa femme étaient en possession d'un trésor. Comme un incendie dans un tas de branches sèches, la nouvelle courut la ville, attisée par le vent de la malveillance et de la jalousie.

Ayant fermé sa porte à double tour, Ammoun se hâta de mettre en sûreté son trésor. Elle ôta ses souliers et les remplaça par des chaussons, traîna avec peine les deux chargements dans la cuisine, où elle versa le tout à terre sur trois couvertures de laine, pour éviter tout bruit intempestif. Puis elle tria soigneusement les pièces de monnaie et les bijoux, les transporta dans sa cave où elle les dissimula sous la provision de charbon. Elle tassa le fumier dans un coin, donna à boire aux deux baudets et, avec un profond soupir de soulagement, s'assit sur le divan de la salle à manger, après avoir fait un brin de toilette. Il était presque minuit, et son mari n'était pas encore rentré. Elle en ressentit quelque inquiétude.

— On n'a pas idée ! Je suis toute seule à la maison ! Il devrait bien songer que je ne puis pas garder le trésor, à moi toute seule, pauvre femme que je suis !... Je lui ferai bien passer l'habitude néfaste du vin !... Que lui est-il donc arrivé ?...

Les heures succédèrent aux heures. Ammoun n'en pouvait plus de fatigue et d'émotion. Elle sommeillait par moments, sa tête se penchait sur les coussins du divan. Puis elle se réveillait en sursaut, croyant que quelqu'un avait frappé à sa porte. Elle se levait en hâte pour écouter, le souffle suspendu, derrière le lourd battant de bois, bardé de fer. Personne ! Toujours personne !

Aux premières lueurs du jour, l'esprit torturé par l'inquiétude, les yeux rouges, le teint blême, elle alluma le feu et mit de l'eau à chauffer. Tout à coup, des coups forts et redoublés à sa porte la firent sursauter. Elle courut ouvrir. Était-ce son mari qu'on lui rapportait, ivre-mort, sur le dos de quelque portefaix de bonne volonté ? Ah ! Cruche ! Cruche ! Quand auras-tu la tête en place ? Quand cesseras-tu de tourmenter cette pauvre femme de tes folles équipées ?

— Qui est là ? cria-t-elle par le trou de la serrure.

— Ouvrez !

— Mon mari est absent. Je ne puis pas ouvrir. Les coups redoublèrent. Ammoun sentit son cœur battre à se rompre dans sa poitrine.

— Ouvrez, au nom du gouverneur de la ville ! Ou bien, nous enfonçons la porte !

Malheur ! C'était la police. Et la pauvre Ammoun entendit le brouhaha d'une foule qui devait assiéger sa porte et remplir la ruelle.

— Ya wali ! Au secours ! Mon pauvre mari !...

Elle tira les verrous, elle entrebâilla le battant. Une troupe de veilleurs de nuit, de « chawish » ^[16] de gardes, de soldats, de curieux, envahit la cour. On la poussa dans la salle à manger, on l'y enferma. Elle entendit le capitaine des gardes donner l'ordre de perquisitionner partout.

— Où est votre mari ?

— Il n'est pas rentré ! Ya wali !... qu'arrive-t-il ?... Que venez-vous faire chez moi ?

— Vous avez volé un trésor. Le gouverneur nous a donné un ordre de perquisition. Où l'avez-vous caché ?

Ni les cris de désespoir, ni les pleurs, ni les supplications n'arrêtèrent les soldats dans leur tâche brutale. La malheureuse, sans aucun défenseur, vit ses armoires forcées, ses meubles brisés, ses effets éparpillés. Sa chère maison si propre, si rangée, était livrée à la curiosité d'une foule de badauds, qui se gaussaient d'elle en lui demandant ce qu'elle avait fait de son chargement de pièces d'or. Pour comble de misère, les deux ânes, excités par le vacarme, se mirent à braire éperdument, envoyant des ruades dans toutes les directions.

Tout à coup, un « chawish » sortit de la cave et vint parler tout bas à l'oreille du chef des gardes. On fit évacuer la maison. Et le trésor fabuleux fut extrait de dessous le tas de charbon pour être empilé sous les yeux des officiers de justice, dans des cassettes de fer sur lesquelles on mit les scellés.

Vers midi, l'on permit à la malheureuse Ammoun, folle de douleur, de sortir de la chambre où elle avait été séquestrée. Elle fut priée de ne point quitter sa maison, car elle était sous le coup d'une arrestation pour vol et recel de bijoux. Quant à son mari, on le cherchait partout sans pouvoir le trouver, car il répondait de sa femme, en justice, et devait comparaître avec elle devant le tribunal du gouverneur de la ville pour être condamné aux travaux forcés à perpétuité.

La pauvre femme, enfin seule dans son cher petit logis, le cœur ulcéré, l'œil sec à force de pleurer, se mit à parcourir l'une après l'autre les diverses pièces de sa demeure, constatant les dégâts, caressant les tiges brisées de ses fleurettes, essuyant machinalement le sol maculé de boue et de fumier, rangeant les étoffes déchirées et les objets brisés. L'inquiétude sur le sort de son mari la rongait :

— Il n'est pas coupable ! Il n'a rien fait ! C'est moi qui ai tout gâté ! Qu'est-il donc devenu ?

Cruche était resté longtemps à considérer, les yeux pleins de larmes, son pauvre patron inanimé. Il avait soulevé la jarre sous laquelle ce dernier avait été écrasé. Cruche avait tendu la main pour recueillir le corps inerte et le réchauffer un peu entre ses paumes. Maître Lézard ouvrit alors ses bons yeux doux, ces yeux qui avaient paru si pitoyables au pauvre ouvrier sans travail. Il remua faiblement ses pattes, et avec quelque effort, grimpa au creux de la main ouverte de Cruche. Et là, hochant la tête, ouvrant et fermant sa bouche fine de temps à autre, il agonisa lentement sous la protection de son ouvrier.

— Tu as été si bon... si bon pour moi..., murmurait Cruche..., tu me regardais avec tant de douceur... C'est moi qui suis la cause de ton malheur...

Et Cruche de pleurer, et Maître Lézard d'approuver de la tête.

— Tu es le meilleur des patrons... Mais l'argent porte malheur... Ce que c'est méchant, un homme !... C'est la plus méchante des créatures... Surtout un homme qui fait la chasse à l'argent...

Et Cruche de pleurer, et Maître Lézard d'approuver de la tête.

Quand ce fut fini, Cruche tira de sa poche un joli mouchoir de lin, tout propre, avec de

jolis dessins brodés par sa femme le long de la frange. Il en enveloppason cher petit lézard et, avisant une jarre minuscule qu'Ammoun avait laissée de côté parce qu'elle ne contenait pas de pièces d'or, il l'ouvrit, en retira une sorte de parchemin couvert de moisissure et y introduisit le corps de Maître Lézard dans son linceul de lin. Il gratta la terre dans un coin du caveau où le dallage avait été disjoint et pieusement ensevelit son maître, en pleurant à chaudes larmes.

Quand il sortit de la galerie, il vit que le jour était déjà venu. Il ferma comme d'habitude l'orifice du couloir et s'assit en soupirant tout près de là. Tout d'un coup, il vit le tertre remuer et le bruit sourd d'une cascade de pierres dans un gouffre résonna longuement sous le sol. Il s'éloigna avec effroi, errant le long des plateaux pierreux, le cœur gros de chagrin, ne pouvant se résoudre à rejoindre la ville. Des bergers accueillirent près de leur feu cet inconnu hirsute, muet, et partagèrent avec lui leur lait et leur pain. Silencieux eux-mêmes, ils respectèrent son silence et sa douleur. Quand le lendemain, Cruche voulut revenir près du tertre, il ne put le retrouver : il chercha longuement, mais toutes ses recherches furent vaines. Il se décida alors à pousser ses pas jusqu'à la ville, où la rumeur publique lui apprit la malheureuse odyssée de la belle Ammoun.

C'était le jour du jugement, et une foule dense remplissait la ruelle et les abords de la salle de justice. En l'absence du mari, l'on vint chercher la pauvre accusée, dans une voiture couverte. Elle allait donc comparaître seule, sans aucun appui, sans aucun défenseur, seule au milieu d'une foule hostile qui l'abreuvait d'humiliations et de commentaires malveillants, seule en face de juges sévères qui n'avaient l'habitude de considérer que la loi et les sanctions.

L'interrogatoire commença. Dévorée d'inquiétudes au sujet de son mari qu'elle n'avait pas revu depuis trois jours, accablée par la fatigue et l'insomnie, Ammoun avait perdu sa fierté et son initiative coutumière, son discernement et son courage. Elle n'était plus qu'une loque humaine qui s'effondra sur le banc des accusés, ne trouvant que des paroles incohérentes pour répondre aux accusations et aux témoignages de gens qu'elle n'avait jamais connus. L'espoir de la récompense habituelle qu'on accordait à ceux qui aidaient l'État à recouvrer les trésors indûment gardés, portait une foule de personnes à affirmer, sous la foi du serment, les choses les plus extravagantes. L'histoire du lézard mystérieux provoqua dans l'auditoire une hilarité générale, à laquelle elle ne put répondre que par un flot de larmes, en se tordant les bras de désespoir :

— Ya Shahhari !... Que n'es-tu là, mon Cruche, que n'es-tu là, mon unique soutien, pour protéger ton Ammoun contre tous ces faquins !

Soudain une voix sortit de la foule, une voix qu'elle reconnut dès les premières syllabes et qui la remplit de joie :

— Arrêtez ! Cessez de tourmenter cette pauvre femme. Je suis le mari de l'accusée. Faites place !

La foule s'écarta et l'on vit le brave Cruche s'avancer lentement jusqu'auprès de son épouse infortunée, défaillante de bonheur. D'une main, il la serra sur sa poitrine et lui remit sur la tête le voile qui avait glissé sur ses épaules, découvrant son visage défait et

ses cheveux en désordre. De l'autre, il s'appuya à la barre, car lui aussi ne pouvait plus se tenir de fatigue et d'émotion. Puis l'ouvrier déclina aux juges son identité et affirma par serment qu'il dirait la vérité.

Alors, devant les membres du tribunal, qui n'en pouvaient croire leurs oreilles, dans le silence complet de la foule ébahie, Cruche raconta tout au long sa rencontre avec Maître Lézard, son travail assidu et bien récompensé, la bonté de ce patron qui savait se taire et compatissait aux détresses, le malheur qui avait frappé le pauvre Hardone et la dernière veillée de l'ouvrier fidèle dans le caveau mystérieux, enfin l'écroulement du terrain et la disparition du tertre.

Jamais le terrassier n'avait été si éloquent, jamais il n'avait montré le talent d'une parole si directe, animée par une force persuasive qui poussait à l'adhésion et dissipait le doute. Les faux témoins s'éclipsaient l'un après l'autre. Les juges étaient gagnés, l'auditoire était subjugué. Ammoun ne cessait de regarder avec admiration celui qui lui sauvait la vie en même temps que l'honneur. Cruche avait enfin trouvé sa vocation.

Il restait quand même un dernier doute qu'il fallait dissiper.

— Tout cela est fort bon, dit le plus âgé des assesseurs, mais le fait est là : on a trouvé chez vous, dans votre cave, caché sous un tas de charbon un trésor qui ne vous appartient pas. La loi est la loi, et vous êtes sous le coup d'une accusation de recel. Si ce trésor a été recueilli par vous la veille, nous pouvons supposer qu'il n'a été transporté en votre demeure que d'une manière provisoire. Mais il nous faut une preuve tangible.

À ce moment, s'avança un vieux cheikh qui avait accompagné Cruche lors de son entrée au tribunal. Ammoun reconnut aussitôt le cheikh Aly, son sympathique cousin :

— J'appuie la déposition du mari intègre de Sitt' Ammoun, dit celui-ci. Il a passé la nuit chez moi et m'a tout raconté. Et voici que la faveur d'Allah nous a permis de retrouver dans une de ses poches un vieux parchemin qu'il avait retiré d'une petite jarre avant d'y déposer le corps de son patron. Ce document n'est autre que le testament authentique du possesseur du trésor, l'émir Mahmoud ibn Sulayman ibn Ahmad Al-Shaizarly, — que Dieu ait pitié de son âme et lui accorde le repos éternel. Permettez-moi, honorables juges, de vous lire le contenu de ce testament, avant de le remettre entre vos mains.

« Au nom d'Allah, le Clément, le Miséricordieux... Comme je vais bientôt mourir sans postérité et que les temps sont troublés par la guerre et les discordes civiles, je confie mes richesses à la Providence de Dieu.

« Celui qui les retrouvera en gardera le dixième, et le reste servira à fonder une mosquée et une « médressa » ^[17], où seront élevés gratuitement dans la crainte de Dieu, cinq cents enfants pris dans les familles les plus infortunées de la ville.

« Qu'Allah me pardonne mes fautes et que Sa Clémence me sauve... »

Le procès était clos. Cruche remportait de haute lutte une victoire éclatante. Son innocence fut reconnue, ainsi que celle d'Ammoun, et les dommages qu'avait subis leur domicile furent réparés par l'octroi d'une bonne somme. Quand ils sortirent tous les deux du tribunal, Ammoun s'appuyant avec fierté sur son époux, le flot des commères les

entoura comme un essaim de frelons, bourdonnant des regrets et des félicitations.

— Tu nous inviteras pour un « bzourat » d'honneur, n'est-ce pas, chère Ammoun ? risqua Zahra.

— Mais bien sûr, bien sûr !... Tout est oublié, répondit Cruche à la place de son épouse qui gardait le silence. Il n'y a plus de secret ! Allah est clément ! Et moi, je vais trouver un nouveau métier...

Un inconnu à l'habit sobre, mais distingué, l'aborda à ce moment :

— Suivez-moi, mon ami, j'ai deux mots à vous dire.

Cruche laissa sa femme continuer son chemin vers la maison dans la foule des amies retrouvées. Il suivit celui qui l'avait abordé. Quand ils furent loin des badauds, dans une ruelle à demi déserte :

— Vous êtes un brave homme, dit l'inconnu. Vous êtes honnête, loyal, franc, et d'une éloquence remarquable. Je suis le vizir du sultan, qu'Allah lui donne longue vie et prospérité. Dès demain, vous ferez vos bagages et je vous emmènerai à la Cour, où vous serez chargé de la garde des trésors royaux, avec les fonctions les plus hautes et les plus grands honneurs.

— Me croyez-vous capable d'assumer cette charge ?... dit avec hésitation l'ancien terrassier de Maître Lézard.

— J'en suis convaincu.

— Je suis votre homme.

Notre Cruche quitta le lendemain sa bonne ville, non sans être allé dire adieu à son ancien Maître, sur le plateau pierreux, où s'était ouverte un jour pour lui la cave aux trésors.

L'histoire de Cruche et de Maître Lézard finit à cet épisode. Elle ne dit pas si notre brave terrassier fit une carrière honorable, bien que périlleuse, mais son silence nous confirme qu'il fut heureux et que la belle Ammoun ne cessa pas désormais de bénir le ciel de lui avoir donné un époux si courageux, si intelligent, et d'une honnêteté si scrupuleuse.



Derniers conseils d'un père



UN père, arrivé aux dernières limites de l'âge, se tourmentait au sujet de son fils, nommé Mazhar, que ses conseils n'avaient pu guérir de trois passions funestes : le jeune homme fréquentait les maisons de jeux où il perdait chaque fois des sommes importantes. Il aimait boire, et souvent le matin blafard le ramenait à la maison dans un état d'ébriété tel qu'il n'arrivait plus à distinguer sa main droite de sa main gauche. De plus, sa présence assidue dans les cabarets, où les artistes et les danseuses soutirent avec une habileté diabolique l'argent de leurs clients, l'exposait à des périls bien plus grands encore.

Le père avait beau menacer son fils de le chasser de sa maison, le jeune homme n'arrivait pas à se défaire de ces trois habitudes funestes. Le père avait beau le supplier, avec des larmes dans la voix, de ne pas déshonorer sa vieillesse, Mazhar faisait la sourde oreille, multipliait ses promesses, et recommençait de plus belle le lendemain. La famille vivait dans l'aisance, mais le vieillard voyait avec inquiétude ses ressources diminuer et les dépenses de son enfant augmenter de plus en plus. Le pauvre père était arrivé à la limite de ses jours, et la seule chose qui le chagrînât, c'était de laisser derrière lui un héritier faible de volonté, tyrannisé par ses penchants, qui forgeait son propre malheur et ne s'en doutait pas.

Une dernière maladie vint user le peu de forces qui lui restaient. Le malheureux vieillard, avant d'expirer, appela son fils à son chevet et lui parla en ces termes :

— Mon enfant, je t'ai donné toujours les mêmes conseils et tu ne les as pas suivis. À quoi bon te supplier d'améliorer ta conduite ? J'ai bien peur qu'il ne soit trop tard.

Mazhar, le visage baigné de larmes, renouvela encore une fois les promesses qu'il n'avait jamais tenues, et qu'il était décidé à ne jamais tenir. Ceci, non pas dans l'intention de tromper son père, car le mensonge n'était pas dans ses habitudes, mais plutôt dans le but louable de soulager l'anxiété du mourant, car le jeune homme avait le cœur sensible.

— Le vrai fou est celui qui se croit raisonnable et qui rejette sa folie sur les autres, reprit le vieux père.

« Je ne te demande qu'une seule chose, mon fils : si tu veux fréquenter les maisons de jeux, je ne te défends pas de le faire, mais promets-moi de ne jouer qu'avec le joueur le plus habile, avec celui qui est resté le plus longtemps sous le joug de cette passion.

« Si tu veux aller boire, n'entre dans les cabarets qu'après minuit.

« Quand tu voudras rendre visite aux artistes et aux danseuses, ne va que tôt le matin.

« Si tu veux me promettre d'agir ainsi, tu feras la plus belle action de ta vie et je mourrai apaisé.

« Réfléchis, mon fils, et si cela ne te semble pas trop difficile, jure-moi loyalement que tu suivras mes instructions. »

Mazhar, touché par la modération de son père, se dit qu'après tout, ces restrictions étaient recevables. Il lui était facile en effet de ne jouer qu'avec les champions des jeux de hasard, d'aller boire après minuit et de ne paraître que le matin auprès des femmes de tréteaux. Il jura donc solennellement, la main entre les deux mains du mourant, d'observer le pacte qui lui était demandé. Le père poussa un grand soupir de satisfaction et dit que maintenant il pouvait mourir en paix.

La perte de son vieux père causa beaucoup de chagrin au jeune homme. Trois jours durant, il ne sortit de sa maison, et pendant les trois mois qui suivirent son deuil, il ne mit les pieds ni dans une salle de jeux, ni dans un cabaret, ni dans une salle de musique.

Mais chez les enfants, le chagrin dure peu et s'évapore petit à petit avec le temps et selon les circonstances, comme l'eau d'un vase s'évapore sans qu'on s'en aperçoive. Mazhar se consola du mieux qu'il put, et un jour que la solitude de la maison lui pesait, il sortit pour revoir ses compagnons de plaisir. Ainsi sont faits les hommes : ils promettent beaucoup de choses et ne tiennent pas le quart de leurs promesses.

Le jeune homme avait hérité des biens de son père. Ces richesses lui suffisaient pour le moment. Il ne tenait pas à travailler, puisqu'il avait de quoi vivre. Ce soir-là, il prit une forte somme d'argent et se dirigea vers la maison où les jeux du hasard ruinaient les familles sans enrichir personne. Quand il y fut, la promesse qu'il avait tenue à son père lui revint à la mémoire. Il jouerait donc avec pour adversaire le plus habile et le plus vieux des joueurs. Il s'enquit auprès des habitués qui lui désignèrent une certaine personne, assise dans un coin retiré de la pièce. Il s'approcha de l'homme et se présenta, en lui proposant de jouer une partie de jacquet, avec une somme importante comme enjeu.

Le joueur était un homme aux cheveux blancs, aux traits creusés par le chagrin, aux yeux tristes. Son habit était déchiré, sale, ses ongles étaient noirs et ses pieds sans chaussettes s'abritaient dans deux savates éculées, tenues par de grossières ficelles en guise de lacets.

— Quoi ! c'est donc celui-là, le plus vieux et le plus habile des joueurs ? Comment n'a-t-il pas réussi à s'enrichir, grâce à ses talents ?

Mazhar n'en pouvait croire ses yeux. Il demanda donc à l'homme si ce qu'on avait dit de lui était vrai. Celui-ci hocha la tête en signe d'affirmation. Il ouvrit un jacquet qui se trouvait sur une table tout près de là, prit les dés et dit négligemment, avant de les jeter :

— Voici un double-six...

Les dés roulèrent sur la table. Quand ils s'arrêtèrent, Mazhar vit avec stupéfaction que c'était en effet un double-six qui sortait.

— Un double-quatre ; un quatre-et-sept ; un cinq-et-deux...

À chaque coup, les dés obéissaient à l'annonce. Le jeune homme était sidéré. Il ne put se retenir de poser la question qui lui brûlait les lèvres et qui frisait l'indiscrétion, sinon l'insolence :

— Mais comment se fait-il que vous soyez si misérable malgré cette prodigieuse habileté ?

Une douleur profonde se refléta sur les traits du joueur. Il sourit tristement :

— Je suis plus misérable que les autres, parce que je suis plus vieux qu’eux dans le vice. Quand ils atteindront mon âge, ils seront comme moi, ne vous en faites pas. Le jeu n’a jamais enrichi personne, sauf ceux qui gèrent les maisons où l’on joue et qui, fort sagement, s’abstiennent de jouer... Voilà !...

Il voulait ajouter quelque chose, mais une toux sèche lui déchira la poitrine. Il se leva et s’en alla lentement, le dos voûté, les yeux voilés par le rêve lancinant de ce qu’aurait pu être sa vie, sans cette maudite passion. Et Mazhar, songeur, entendit ses pas lourds s’éloigner dans la nuit. Le jeune homme resta là un long moment, sans bouger, à regarder les joueurs se démener sur leurs chaises dans le halo lumineux des lampes. Leurs visages criaient la haine, la vengeance, le crime, le désespoir, la cupidité, l’affolement, le suicide, comme une ronde de démons condamnés à ne manifester leurs sentiments que par l’expression changeante de leurs visages. La tristesse déferla sur lui avec une telle impétuosité qu’il éprouva comme un besoin impérieux de sortir, de s’évader de cet enfer muet où chacun forgeait ses propres chaînes et distillait sa mort.



« Un seul homme avait encore quelques notions de l'espace... »

Aussitôt dehors, Mazhar se dit que vraiment le jeu ne payait pas son homme, et que la boisson valait mieux. Il se dirigea vers le cabaret. Il était presque minuit. Il pouvait y entrer sans manquer à son serment. Il ouvrit la porte : une odeur acide le prit à la gorge. Deux corps gisaient près de l'entrée, baignant dans une flaque de liquide jaunâtre, où nageaient des pâtes de substance rouge-brique, et quelque chose qui ressemblait à une limace géante. Les deux corps avaient chacun une tête. Elles étaient maculées de ruisselets verdâtres, que la langue essayait de lécher sans pouvoir y parvenir. De la table à côté montait un ronflement sonore. Un homme au bedon majestueux était affalé sur un fauteuil, les pieds étendus devant lui, aussi raides que deux poteaux de bois. Il avait les vêtements en désordre, et tenait embrassée sur sa poitrine une bouteille vide que ses bras serraient avec vigueur. Plus loin, un tas de gens avaient tous choisi pour gîte le dessous d'une table et dormaient pêle-mêle, bavant les uns sur les autres. Un seul homme avait

encore quelque notion de l'espace, puisqu'il arrivait à se déplacer d'une table à une autre. Mais son bras tenait un couteau bien aiguisé qu'il maniait assez gauchement, en demandant à boire. Heureusement qu'il ne s'occupait que de la partie de la salle au niveau des tables, car autant la partie inférieure était pleine de pensionnaires, autant l'autre était vide.

Mazhar vit que personne n'était là pour lui servir la boisson. Il appela : une tête parut dans l'embrasement d'une porte.

— Vous désirez, Monsieur ?

— Rien ! dit notre homme en se ravisant car il sentait la nausée le gagner, devant un spectacle si écœurant. Mais, dites-moi, que font ces gens ici ?

— Ce sont nos habitués, Monsieur. Ce sont les vieux de la maison.

Et la tête disparut, et la porte se ferma. Mazhar n'eut pas le courage de rester. Il sortit avec d'autant plus de hâte que l'ivrogne au couteau se dirigeait vers lui d'un pas mal assuré. Dire qu'un jour peut-être, il serait lui-même au nombre de ces habitués qui peuplaient chaque nuit la partie inférieure de la salle ! Il était décidé à ce que pareil malheur ne lui arrivât jamais. Mieux valait couper tout de suite avec l'habitude de la boisson que d'être amené un jour à baver sur le plancher.

Comme la nuit était belle, Mazhar se dit qu'il pourrait pousser sa promenade nocturne jusqu'aux cabarets où quelque belle danseuse dissiperait sa tristesse et son écœurement par le charme de sa voix merveilleuse. Mais il fallait attendre le matin, car maintenant plus que jamais le jeune homme ne voulait manquer à la promesse qu'il avait faite entre les mains de son pauvre père. Il s'en alla rêver sur la grève, où un cafetier lui prépara deux bonnes tasses de moka pour l'aider à attendre le jour.

L'obscurité devint moins dense. Une clarté baigna le sommet de la montagne. Le noctambule se leva et rejoignit le cabaret, domaine des joyeuses chansons. Il le trouva fermé, mais s'en alla frapper à l'entrée des artistes. Le portier lui ouvrit.

— Où est Habbaba ? demanda-t-il, en graissant la patte au gardien.

On appela la chanteuse. Elle vint le rejoindre dans le vestibule. Cheveux plats, visage défait avec des traînées sales de matières luisantes, où dominaient le noir et le rouge, joues tombantes et menton pointu.

— Que désire mon cher visiteur, à la main si généreuse ?...

Mazhar sentit ses illusions tomber comme une masse de plomb ! Quoi ! C'était cette femme aux traits usés qui avait enchanté autrefois ses soirées et peuplé ses rêves d'adolescent ? Il est vrai qu'il ne l'avait vue que de loin, sous le jeu des lumières et à travers plusieurs verres d'alcool. Elle avait encore l'audace de faire allusion à sa générosité ! Ce monde de la musique et de la danse était-il donc aussi traître que celui du vin et du jeu ?

— Je voulais savoir si vous chanterez demain..., bredouilla-t-il, cherchant à se retirer.

Elle lui affirma qu'elle chanterait mieux s'il se trouvait dans la salle et esquissa un sourire qu'elle voulait aimable, mais qui ressemblait fort à une grimace. Mazhar la salua

et s'en alla, en lui laissant quelques pièces d'argent pour s'excuser de l'avoir dérangée. C'était la dernière somme qu'il sacrifiait à ses illusions. Il était décidé à ne plus mettre les pieds dans ce lieu de mirages.

Quand il revint chez lui, au petit matin, le jeune homme sentait que cette nuit avait été pour lui une délivrance. Là où il croyait trouver des joies, il avait constaté qu'il n'y avait que des illusions. Mazhar était aussi courageux que sensible. La vérité ne lui faisait pas peur, et il aimait la regarder en face, une fois qu'il l'avait rencontrée.

— Père, dit-il à mi-voix, avant de se mettre au lit, j'ai tenu ma promesse. Vous pouvez reposer désormais en paix dans votre tombeau, votre tâche est faite et votre fils est guéri. Qu'Allah vous accorde la récompense due à votre sollicitude et à votre sagesse.

Et le lendemain, Mazhar trouva du travail et commença sa vie.



Histoire d'une pomme



ES deux époux Salim et Salma vivaient heureux et tranquilles dans leur petite maison délabrée du vieux quartier de Qoubbé quand un événement extraordinaire vint rompre cette délicieuse monotonie d'une existence pauvre et simple, où l'imprévu est redouté comme un malheur. Leur pommier avait fleuri et une grosse pomme se dorait chaque jour, malgré les rigueurs de l'hiver. Cette fantaisie de l'arbuste de fleurir et de fructifier hors de saison les effarouchait, car pour l'homme de l'Orient, le dérèglement de la nature est un signe mystérieux qui porte un message de l'invisible.

Il est vrai que le pommier avait eu au printemps une floraison difficile, que ses fruits n'avaient été que des avortons aigres et durs, à tel point que la femme avait fait comme les commères du quartier conseillaient de faire en pareil cas. Avec le concours de quelques voisines, elle avait monté une sorte de comédie. Elle s'était déguisée en femme sur le point d'avoir un enfant, s'était ceinte d'une couverture de laine et, armée d'une serpe ébréchée qu'elle avait empruntée pour cette occasion, elle s'était dirigée vers le pommier. Elle avait constaté à voix haute que ses fruits n'étaient point bons, et avait feint de ressentir une grande colère. Secouant le pauvre arbuste, qui n'en pouvait mais, elle l'avait injurié, lui reprochant de ne rien porter sur ses branches.

— Moi, qui ne suis point stérile, je t'adjure de m'imiter ! avait-elle crié solennellement par trois fois. Puis, comme l'arbre ne répondait pas – et pour cause – elle l'avait traité d'avare, d'insensible, l'avait qualifié de toutes sortes d'épithètes malsonnantes. Devant son mutisme obstiné – et pour cause – elle avait saisi sa serpe et avait esquissé le geste de le couper au ras des racines. Alors, ses compagnes étaient intervenues, retenant à peine leur rire, avaient supplié la prétendue mère d'avoir pitié de son pommier, et s'étaient portées garantes pour lui, promettant à sa place qu'à la prochaine saison, il se rattraperait. Mais Salma ne s'était pas laissée fléchir facilement. Enfin, elle avait consenti à ne le punir qu'à moitié, et avait coupé toutes les branches du pommier, sauf une seule, celle qui lui avait paru la plus forte. Et c'est sur ce rameau unique que l'arbuste prenait sa revanche, donnant en plein hiver une pomme superbe qui ne s'arrêtait pas de grossir et de prendre des couleurs. Cela devenait inquiétant. Que signifiait un pareil présage ?

Salma expliquait ce zèle par la frayeur qu'avait causée sa menace, lorsqu'elle avait fait semblant de couper l'arbre et que ses voisines avaient intercédé pour lui. La plante avait pris peur et s'était hâtée de donner des signes évidents de sa bonne volonté.

Salim le mari rattachait cet événement au changement qui était survenu dans la disposition des chambres de leur maison. En effet, juste quand l'arbre avait commencé sa floraison inaccoutumée, les époux avaient transporté leurs lits dans une pièce qui se trouvait tout près du coin de terre où plongeaient ses racines. Le mur qu'effleuraient le tronc et la branche avait abrité ainsi leur sommeil, à partir de ce moment-là. Ce voisinage, il est vrai, leur avait apporté un surcroît de confort, car leur nouvelle chambre se trouvait chauffée à bon compte par l'installation d'un four de boulanger derrière leurs murs.

L'hiver, cet endroit était bien agréable, mais peut-être le pommier n'était pas de cet avis et protestait à sa manière contre cet état de fait pour lequel il n'avait pas été consulté.

Qu'importe ! Salim et Salma avaient perdu toute tranquillité d'esprit. Quelque chose devait arriver, et la femme qui était bavarde ne cessait de conjecturer tout le long de la journée sur les conséquences probables de ce prodige. Chaque soir, en revenant de son travail, l'homme montait sur un escabeau et mesurait avec une ficelle le diamètre du fruit qui mûrissait. Un jour vint où la pomme cessa d'augmenter de volume. Elle était, chose extraordinaire, aussi grosse qu'un melon et embaumait tout le voisinage. Il fallait la cueillir. Mais alors, un nouveau problème se posa aux époux perplexes. Qui devait manger la pomme ? Elle n'était pas faite pour eux, bien sûr. Les pauvres gens de leur espèce ne devaient pas goûter à un tel fruit. Les pommes extraordinaires conviennent aux gens extraordinaires.

— Mais justement, fit Salma, notre valeureux sultan, qu'Allah protège, passera demain par notre ville. Il revient de la guerre et rapporte un butin énorme, avec les trésors fabuleux des mages de la Perse.

— Et après ? dit Salim, tu ne veux pas qu'un pauvre bougre comme moi aille offrir un présent à une personnalité si éminente ?

— Mais, au contraire, mon ami, notre puissant seigneur est d'une bonté proverbiale. Il te donnera une bourse pleine d'or et nous serons riches.

Salim n'était pas convaincu. Mais il fut inondé d'un tel déluge de paroles durant toute la soirée, qu'il acquiesça, la tête rompue par une telle obstination. Pauvre Salim ! Il devait bien s'en repentir !

Le lendemain matin, il mit ses vêtements de fête, prit la fameuse pomme dans une assiette en faïence pleine de fleurs rares, et s'en fut au sérail. Un officier de garde l'arrêta dans la cour, lui demandant où il portait ainsi ses pas.

— Je vais voir notre puissant et haut seigneur le sultan, qu'Allah couvre de ses bénédictions tous les jours de sa vie.

— Et pourquoi faire ? dit l'officier en riant.

— Pour lui offrir ce fruit merveilleux, que notre pommier a produit en plein hiver, en prévision de sa visite dans notre glorieuse ville de Tripoli.

L'officier se mit à rire de cette hypothèse fantaisiste et admira la prodigieuse pomme, vraiment digne de figurer à la table d'un souverain. Il appela un domestique du chambellan et lui remit le présent.

Le sultan était au milieu d'une foule de courtisans ravis et empressés, quand on vint lui apporter la pomme géante entourée de fleurs. La salle fut embaumée de parfums, chacun se récria d'admiration, glorifiant le Maître victorieux en l'honneur duquel poussaient des fruits si prodigieux. Le souverain fut flatté d'un présent si rare. Il demanda qui en était le donateur. On lui répondit que c'était un paysan inconnu, qui attendait dans la cour du sérail. Il promit de le récompenser et envoya l'assiette de faïence, avec son contenu, aux services de sa table. La fête battait son plein, les musiciens firent merveille pour

permettre au sultan et à ses dignitaires d'oublier les fatigues d'une campagne rude et difficile, menée au cœur de l'hiver, contre des ennemis redoutables. Le temps passa et le Maître oublia le pauvre Salim qui se morfondait dans la cour au milieu des visiteurs et des curieux.

Le soir vint et aucune nouvelle ne lui parvint ni de la pomme ni de celui à qui il l'avait offerte en présent. Il allait se retirer, quand un corps de soldats vint occuper la cour du sérail, fit évacuer les gens, barra les issues. Et une quarantaine de condamnés furent amenés par une escorte de gardiens armés jusqu'aux dents. Salim avait à peine eu le temps de se garer derrière un pilier pour ne pas être expulsé. Les prisonniers furent lâchés dans la cour, en attendant le bon plaisir du sultan, qui devait décider de leur sort.

Tout à coup, le son du clairon se fit entendre et un fonctionnaire parut sur le haut du grand escalier d'honneur. Il annonça que le recours en grâce avait été rejeté. Un long cri de rage et de désespoir courut dans les rangs de ces malheureux. Ils essayèrent de se cacher dans les coins obscurs de la cour, sous les escaliers, derrière les piliers, partout où ils risquaient de passer inaperçus. Une terrible chasse à l'homme s'organisa, et les gardiens jouèrent du gourdin et de la pique, pour rassembler de nouveau le misérable troupeau humain.

Un des condamnés était venu se réfugier non loin de Salim. On le découvrit, on l'entraîna malgré ses cris. Mais sur le chemin, les gardiens apercevant le pauvre Salim, le saisirent avec fureur, le poussèrent malgré ses protestations vers la foule des détenus. Il avait beau se débattre, protester, gémir, crier, hurler, on ne comprenait rien, on ne voulait rien comprendre à son histoire de pomme et de présent. L'officier qui l'avait reçu n'était plus là, et le pauvre homme, se tordant les mains de désespoir, se demandait si le sort ne l'avait pas déjà condamné à une mort ignominieuse, dès le moment où l'arbre en sa maison avait poussé sa fleur hivernale. C'était donc cela, le malheur que le pommier annonçait par son fruit extraordinaire. Ah ! Que n'avait-il laissé sa femme bavarder jusqu'à user sa langue !

Le signal du départ des condamnés à mort fut donné. Les bras liés derrière le dos, ceux-ci commencèrent à sortir de la cour par rangées de dix escortés de gardiens féroces, la pique levée. Quoi ! Il allait donc mourir ! Au moment où les compagnons auxquels il avait été attaché s'apprêtaient à avancer, un sursaut de désespoir le prit. Il s'assit par terre, refusant de marcher, et hurla de toute la force de ses poumons : « La pomme ! La pomme ! La pomme ! » Les soldats se précipitèrent de nouveau sur lui, croyant qu'il avait perdu la raison. Mais plus on le battait, plus Salim criait désespérément : « La pomme ! Le sultan... ! »

Ce dernier s'était levé de table et se dirigeait vers la salle d'apparat, quand il perçut des appels stridents, venant de la cour.

— Quoi ! fît-il avec irritation, on n'a pas encore emmené les condamnés à mort ?

Et il ordonna à son vizir d'aller voir ce qui se passait. Celui-ci revint peu après et lui rapporta en riant qu'un des détenus était devenu fou et ne cessait de crier : « La pomme ! Le sultan... ! La pomme ! Le sultan ! »

— Arrêtez ! cria tout à coup le souverain, en se rappelant la pomme savoureuse qui avait fait ses délices à la fin du repas, et provoqué l'admiration des gens de sa cour. Courez, vizir, et rame-nez-moi cet homme sain et sauf. Je l'avais complètement oublié !

Le pauvre Salim était au pied de la potence, quand un cavalier chevauchant à fond de train vint apporter l'ordre de sa délivrance. On le ramena au sérail. Le sultan le fit comparaître aussitôt devant lui. Tout en le remerciant, il s'excusa de sa négligence et ordonna qu'on ouvrît devant lui les trésors fabuleux des Perses, qui avaient été conquis sur ces ennemis pendant la campagne d'hiver. Salim pouvait choisir parmi les bijoux les plus précieux et prendre trois objets à sa guise, quelle que fût leur valeur. Ceci dit, le pauvre homme prit congé après avoir été admis, faveur insigne, à baiser la main de son puissant seigneur.

À la suite du vizir, Salim entra dans une première salle où l'on avait mis les étoffes précieuses, ornées de broderies d'or et d'argent, semées de perles dont chacune valait à elle seule une fortune.

Il laissait courir ses regards sur les manteaux de pourpre, les soies chatoyantes, les fourrures éclatantes de blancheur, les brodequins écaillés d'or. Il hésitait. Il ne semblait pas trouver un objet à sa guise. Tout à coup, près de la porte, il aperçut une grosse corde de chanvre, pendue à un clou. Elle avait été oubliée là probablement par un des hommes qui s'en était servi pour serrer les ballots d'étoffe. Salim la prit et la noua autour de sa ceinture.

— Voilà un objet qui me plaît, dit-il. Voyons le reste.

Le vizir, stupéfait de ce choix, ferma la porte, mit les verrous, s'assura que les chaînes et les cadenas étaient bien en place, et l'emmena dans la seconde salle. Là se trouvaient des manuscrits précieux, écrits en toutes les langues, ornés de miniatures anciennes, dont l'art raffiné égalait la richesse. Les volumes avaient des couvertures d'argent ciselé, serties de bijoux avec des fermoirs d'or.

— Voici, dit le vizir, des objets de peu de poids et de grande valeur. N'hésitez pas à prendre ce que vous voulez, mon ami. Cette occasion qui vous est offerte ne se présentera plus. Choisissez, c'est l'ordre de notre bon Maître.

Salim trouva sur une étagère un exemplaire du Coran sacré, serré dans une couverture en toile et sans aucun ornement. Il le prit et le glissa dans sa ceinture.

La troisième salle étincela de mille feux quand ils ouvrirent la porte pour y entrer. Les pièces d'or de toutes dimensions, les bijoux, les couronnes, les colliers de perles, les bagues avec des diamants gros comme un œuf de pigeon, les sceptres couverts de saphirs, les broches serties d'émeraudes remplissaient les coffres à tel point que les couvercles ne pouvaient plus se fermer. Les yeux du vizir étincelaient de convoitise. Ils allaient de la couronne aux bagues, des bagues aux colliers, des colliers aux sceptres.

— Ah ! si j'étais à la place de ce rustre..., soupirait-il. Mais le rustre visiblement n'éprouvait aucune satisfaction à la vue de ces richesses. Il cherchait quelque chose sans pouvoir le trouver. Soudain, il courut jusqu'au bout de la pièce, se pencha à terre et prit une serpe toute neuve, bien aiguisée, qui se trouvait là par hasard. Il glissa l'instrument

dans sa ceinture et sortit, en priant le vizir de bien vouloir fermer la porte. Il avait choisi et il était satisfait.

Le guide improvisé était sidéré. Cet homme qui dédaignait la fortune devait avoir un grain de folie en tête. Il courut rapporter le fait au sultan, qui fut on ne peut plus surpris devant cette conduite inexplicable. Le Maître de l'Empire appela de nouveau le brave Salim devant lui, et lui demanda pourquoi il avait agi ainsi.

— Maître puissant, dit Salim, j'ai fait mon choix parmi les trésors que votre bienveillance avait mis à ma disposition. Les objets que je me suis appropriés, avec votre permission, me sont utiles et j'en suis pleinement satisfait.

— Que vas-tu donc faire avec la corde, le Coran sacré et la serpe ? dit le sultan.

— Avec la serpe, aussitôt revenu chez moi, je vais couper au ras du sol l'arbre dont le fruit a failli me coûter la vie.

« Avec le Livre sacré, je ferai serment de ne jamais suivre de ma vie les conseils d'une femme bavarde.

« Avec la corde, si ma femme insiste pour me pousser à suivre ses conseils, comme cela s'est passé depuis peu, eh bien, je la pendrai haut et court. »

Le sultan rit de bon cœur avec tout son entourage. Puis il accorda une bonne bourse remplie de pièces d'or au brave Salim, pour empêcher qu'un jour il ne se repentît de sa modération au milieu des plus riches trésors de la terre. En outre, il lui ordonna de pardonner à sa femme, afin de vivre heureux tout le restant de sa vie.



Les aveux de la porte



ES habitants de la bourgade d'Abou-Ayach ne furent pas peu surpris lorsqu'au petit jour, ils s'aperçurent qu'un cordon de soldats, l'arme au poing, entourait leurs maisons et empêchait quiconque de sortir, si fondée que fût la raison qui motivait ses déplacements. Les temps étaient troublés, on ramassait dans les carrefours tous les désœuvrés pour les enrôler de force dans l'armée et les envoyer se battre contre l'ennemi. Le nouveau gouverneur de Tripoli, dès son arrivée, avait réformé tous les services de l'administration, renforcé les contingents de la police, rétabli une discipline rigoureuse. Et il poussait le zèle jusqu'à vouloir qu'aucun vol, si minime fût-il, ne fût

commis sur le territoire soumis à son contrôle. Il menaçait des peines les plus sévères toute manifestation de désordre et voulait qu'une femme sans escorte pût circuler librement, même pendant la nuit, dans n'importe quel quartier de la ville, sans qu'un chat eût la malencontreuse idée de gêner son passage, ou qu'un chien fût libre de lui montrer ses crocs, si bon lui semblait.

Cela ne s'était jamais vu ! La vie devenait impossible pour les truands amateurs de mauvais coups, qui se demandaient avec perplexité s'ils devaient émigrer sur un autre territoire, ou s'ils devaient laisser passer l'orage, en attendant que le gouverneur zélé fût révoqué, selon la coutume qui avait prévalu jusqu'alors.

Les paysans d'Abou-Ayach n'avaient pas d'habitude la conscience en repos, car ils maniaient le couteau avec habileté, et le percepteur d'impôts ne se risquait dans les ruelles de leur village qu'avec un luxe de précautions. Ce déploiement de forces provoqua donc une juste inquiétude, et les plus compromis se réfugièrent dans les caves pour plus de sûreté. C'est de là qu'ils entendirent le crieur public convoquer tous les hommes sur la place : une petite somme d'argent avait été volée pendant la nuit chez une pauvre veuve des environs et le gouverneur exigeait qu'on trouvât le voleur dans la matinée, sinon ses représailles seraient terribles.

Quelle malheureuse idée de voler une si petite somme ! se disaient les uns. N'aurait-il pas pu choisir un autre village pour théâtre d'un si mince exploit ? se demandaient les autres. Bref, c'était une méchante affaire. Impossible de dédommager la victime et d'apaiser le gouverneur par les moyens du bord : ce dernier voulait à tout prix son voleur. Le filou, d'autre part, ne pouvait pas se déclarer de lui-même, car la fêrule de l'autorité avait l'air de peser lourd sur le dos des malfaiteurs.

Quand tous les hommes furent réunis sur la petite place d'Abou-Ayach, près de l'abreuvoir – et pas un ne manqua à l'appel, son absence pouvant déceler sa culpabilité – on les fit mettre en rang et ils durent défiler l'un après l'autre devant un bach-kateb ^[18], assis derrière une petite table couverte de paperasses. Chacun était invité à appuyer son pouce sur un tampon imbibé d'encre, puis à marquer de sa griffe l'endroit où son nom était inscrit. Cette opération amusa certains, inquiéta beaucoup d'autres, qui

s’imaginèrent que cette trace pouvait servir à des pratiques secrètes de sorcellerie dans le but de leur jeter un mauvais sort. Ils protestèrent avec véhémence, mais sans grand résultat.

Puis on fit la proclamation d’usage, invitant par trois fois le coupable à se déclarer, sinon sa peine serait deux fois plus sévère. Vains efforts ! Quoique certains regards fussent particulièrement affolés – surtout celui de Hassan, un jeune bandit de seize ans, dont la renommée faisait tache, même dans ce milieu de truands sans scrupule – aucune voix ne répondit à l’appel. Le chef du détachement de gendarmes ne tenait plus en place. Il allait et venait à grandes enjambées. Le temps passait et aucun indice ne venait aiguiller l’enquête sur une piste possible.

Une idée lumineuse lui vint à l’esprit. Il s’arrêta, se campa devant le groupe des villageois et les regarda avec assurance. Hassan, qui s’était mis à espérer, sentit son cœur de seize ans battre de plus en plus fort. Avait-on découvert quelque chose de nouveau ? Le morceau de fer recourbé qui lui avait permis de crocheter la porte de la victime sans méfiance avait pourtant été enfoui avec l’argent volé dans le coin le plus sombre de la cave. Et personne n’était encore rentré dans la maison de son père. Pourtant les empreintes qu’on avait prises sur le papier ne lui disaient rien de bon. Que voulait donc le commandant galonné ? Que pensait-il ? Que savait-il de l’affaire ?

Un ordre fut soudain lancé d’une voix autoritaire : « Arrachez la porte de ses gonds, la porte du logis a vu le voleur. Apportez-la ici, on saura bien l’obliger à faire des aveux. »

Deux soldats exécutèrent l’ordre au plus vite. Bientôt la porte fut là, calée par deux grosses pierres. Que vient faire cette porte ? se disait Hassan qui réprimait avec peine le tremblement de ses membres. Le chef était-il donc sorcier ? Et toutes les histoires de djinns ^[19] lui remontaient à la mémoire.

On se mit à fouetter la porte avec vigueur, devant les villageois muets de stupeur. Une porte parler ! C’est dans le domaine de l’imaginaire ! Avait-on jamais vu pareille chose ? Et quelques-uns de ricaner.

Les coups de fouet pleuvaient dru sur la porte muette. Oh ! la bonne alliée qui ne veut pas dénoncer un pauvre coupable ! Soudain Hassan, dans un éblouissement, discerna de loin quelque chose près de la serrure, une tache, deux taches, qui ressemblaient étonnamment à l’empreinte prise sur le papier du bach-kateb. Il était perdu.

Les coups de fouet avaient cessé. Dans le silence général de l’assistance, le commandant galonné s’était penché sur la porte, en tendant l’oreille. Une minute, deux minutes pendant lesquelles des gouttes de sueur perlèrent sur le front du jeune délinquant.

— Hein ? Quoi ?... Plus fort !..., disait l’officier,... oui... oui... C’est... plus fort... Ah ! C’est lui... ce gremlin ?... je le tiens...

Tout à coup, on vit un homme s’élancer comme un cheval affolé hors du groupe des villageois et foncer à toute vitesse sur le cordon de soldats qui encerclait le village. On se précipita, on l’entoura, on se saisit de lui. C’était Hassan, qui tentait follement de

s'échapper, puisque la porte avait parlé.

Depuis ce jour, aucun crime, aucun vol, aucun délit ne fut commis dans la bourgade d'Abou-Ayach. Les aveux de la porte avaient guéri les truands d'une façon radicale.



L'Enfant et le Serpent



RÈS de l'unique fenêtre de la chambre où elle habitait avec ses quatre petits enfants, Wadiha songeait, dans la torpeur d'un après-midi étouffant de chaleur. Aucun bruit ne lui parvenait de la ville, où tout le monde sommeillait après le repas de midi, les uns nonchalamment étendus sur un coussin au seuil de leur boutique minuscule comme un mouchoir, d'autres sur des divans

[20]

confortables dans la fraîcheur des salles voûtées des khans, d'autres à l'ombre des murs autour des places publiques. Wadiha était seule à travailler, obstinément penchée sur ses broderies, la

tête lourde, les bras ankylosés. Il lui fallait gagner sa vie et celle de ses enfants, quitte à peiner le jour entier et même une partie de la nuit.

Wadiha songeait à sa vie passée, à cette longue lutte contre la misère, aux matins gais et aux soirs tristes, aux accents joyeux du fifre et du tambourin le soir de ses noces, aux mélodies tendres des chanteurs à la voix d'or, aux rêves merveilleux des premiers mois, à la joie délirante qui accueillit la naissance de son premier enfant, puis aux amertumes de la gêne lorsque son mari cessa de travailler, aux espérances sans lendemains, au glas qui lui brisa le cœur, lorsqu'on vint lui annoncer l'affreuse nouvelle. Désespéré par un long chômage, miné par le chagrin de voir ses enfants dépérir lentement sous ses yeux, un jour qu'il était sur les quais du vieux port, son mari s'était glissé dans un bateau qui partait pour le Soudan, afin d'aller chercher fortune au loin. Wadiha avait reçu quelques rares nouvelles de temps à autre, puis un jour, Qasem au cœur dur, le seul parent de son mari qu'elle connaissait, vint lui annoncer brutalement que celui dont elle pleurait l'absence ne reviendrait plus, qu'il était mort à l'hôpital dans la misère, n'ayant pas su s'enrichir comme tout le monde. Elle avait pleuré. Il l'avait longuement regardée en silence, puis avait ajouté qu'elle était encore jeune et belle, et qu'il la recevrait volontiers chez lui, dans sa maison, si elle consentait à mettre ses quatre enfants dans un hospice pour les orphelins. Elle avait eu la force de se lever et lui avait montré la porte sans rien dire. L'affreux moment ! Les regards étincelants de fureur, il était parti en murmurant entre ses dents qu'elle se repentirait bien un jour de sa fierté. Le misérable !

Elle s'était courageusement mise à travailler pour nourrir les quatre anges, qui dormaient maintenant non loin d'elle avec un souffle régulier qui était la plus douce des musiques et la plus consolante. Mais pourquoi se meurtrir le cœur à songer encore à ce passé lointain, bien qu'il lui parût encore si proche ? Les enfants ont toujours mangé à leur faim. Pourvu qu'elle ait assez de force pour les voir grandir jusqu'à l'âge d'hommes !

Secouant sa jolie tête pour chasser les noirs papillons du chagrin, Wadiha se remit à broder d'une main experte les arabesques savantes qui ornaient en fils d'or et d'argent la frange de la veste de parade qu'on lui avait confiée.

Soudain un murmure parvint à ses oreilles. Elle reconnut la voix du petit Labib, son enfant de trois ans, qui disait : « Kouli reuzz... kouli labann... kouli reuzz... kouli

labann... ». Il ne dormait donc pas, le petit espiègle. Elle se leva pour se pencher vers l'alcôve, et vit une chose terrifiante : le garçon, assis par terre, au pied du divan, les jambes croisées à la manière des tailleurs, avait devant lui une assiette dans laquelle restait un peu de riz et de labann^[21]. Avec une cuiller, il prenait un peu de chaque aliment qu'il versait à côté de lui, devant un gros serpent, dont la tête se balançait, à quelques centimètres de sa jambe au rythme de la phrase qu'il chantait comme une mélopée : « Kouli reuzz, kouli labann... kouli reuzz, kouli labann... mange du riz, mange du labann... mange du riz, mange du labann... ». L'enfant riait aux éclats, quand le serpent, en abaissant la tête, effleurait la nourriture qui lui était ainsi servie et s'en barbouillait à plaisir.

La mère voulut crier. Aucun son ne put sortir de sa gorge. Elle voulut s'élancer. Il lui était impossible de faire un seul pas. Paralysée par l'émotion, les yeux agrandis par la peur, le regard fixé sur son cher petit qui ne se doutait guère du danger qu'il courait en jouant avec un tel camarade, elle resta là, immobile, souffrant mille morts, jusqu'au moment où le reptile s'éloigna, en se dandinant au rythme de la chanson, non sans avoir goûté un peu au plat de riz et de lait que lui offrait généreusement son nouvel ami.

Le danger passé, Wadiha se précipita sur son cher Labib qu'elle couvrit de baisers.

— Il est gentil, le serpent... hein ? petite maman... Elle ne répondit pas, le remit sur le divan où il s'endormit de nouveau, bercé par la voix émue de sa mère.

— Mon Dieu ! Quelle émotion... Il faut que je découvre le gîte de ce serpent... Il faut tuer cette bête dangereuse, autrement je ne vivrai ni le jour, ni la nuit...

Le soir même, Wadiha mit sens dessus-dessous l'unique chambre qui composait son logis, enleva les meubles, les nattes, fouilla partout, et finalement découvrit dans un coin, sous le divan, un grand trou de la taille du serpent. Il devait gîter par là. La femme prit une petite pioche et se mit en devoir d'agrandir l'orifice pour le boucher ensuite avec du sel ou quelque autre matière qui était réputée mettre en fuite les animaux de ce genre. Tout d'un coup, en enlevant la croûte de mortier, elle eut sous les yeux une demi-douzaine d'œufs, de couleur blanche tirant sur le gris : le serpent avait une nichée. Elle resta perplexe. Fallait-il la détruire ? L'animal furieux pouvait se venger, car, disait-on, rien n'est plus dangereux qu'un serpent qui élève ses petits.

Un sifflement prolongé lui parvint du fond de l'orifice. L'animal était alerté, Wadiha songea un moment. Il lui semblait entendre une voix flûtée lui dire :

— Femme, tu as tes enfants et j'ai mes petits. Tu n'es pas méchante et je ne le suis pas non plus. Aie pitié de moi, je t'en saurai gré !

Si elle détruisait les œufs du serpent, il lui fallait, ou changer de domicile, ce qui était impossible, ou tuer l'animal, en veillant le jour et la nuit. Mais alors, elle risquait de mourir de faim, elle et ses enfants, puisqu'il lui faudrait cesser tout travail.

— Je t'en saurai gré, reprenait la voix. L'animal n'est pas ingrat comme l'homme. Dès que mes petits seront éclos, je les emmènerai ailleurs, je te le promets. Et toute ma vie, je te servirai. Tu as des enfants, femme, et j'ai des petits comme toi.

D'où venait cette voix mystérieuse ? Rêvait-elle ? Jamais on ne vit un serpent parler. Quelle conduite devait-elle tenir ?

— Allah y pourvoira, dit Wadiha, résolue à la clémence.

Elle recouvra délicatement l'orifice d'un peu de gravats pour ne pas blesser la nichée, remit ses meubles en place, et après avoir envoyé les enfants au lit, reprit son travail jusqu'à une heure avancée de la nuit pour rattraper le temps perdu.

Durant toute la semaine, elle resta sur le qui-vive, l'esprit inquiet. Elle se levait fréquemment de la chaise où elle travaillait pour jeter un coup d'œil sur sa maisonnée, et la nuit, ne dormait presque pas, agitée par des cauchemars, attentive au moindre frôlement suspect. Mais cependant la mère commençait à reprendre confiance. Les jours passèrent, les semaines, les mois, et le serpent n'avait pas reparu, au grand chagrin du petit Labib :

— Tu sais, maman, disait-il de temps à autre, mon ami serpent ne vient plus. Il est comme moi : il n'aime pas manger le riz et le lait caillé.

Un jour, de bon matin, pendant que les enfants étaient dehors en train de jouer avec leurs camarades du quartier, quelqu'un frappa violemment à la porte. Wadiha alla ouvrir. Un homme entra qu'elle reconnut aussitôt avec amertume. C'était Qasem, le bellâtre cruel qui n'avait pas craint d'accabler une veuve en l'insultant dans sa détresse. Jamais elle ne l'avait vu, depuis le jour où il était sorti de chez elle, la menace à la bouche. Bien qu'il fût le seul parent de son mari, il ne s'était jamais demandé si la pauvre veuve et ses enfants avaient de quoi manger à leur faim. Il n'avait pas une fois paru à sa porte pour lui offrir son appui, pour jeter quelques miettes de sa fortune à ces petits qui étaient de son sang. Et la malheureuse Wadiha ne lui avait rien demandé non plus. Elle avait ouvré de ses mains la destinée de ses enfants. Elle continuerait à travailler jusqu'à l'épuisement de ses forces. Elle était fière d'élever ses enfants dans la dignité, sacrifiant pour eux sa vie et sa santé.

Le visage de Qasem était pâle, son front était ridé et un tremblement presque imperceptible des mains attestait son trouble. Il resta debout quelque temps devant la porte entrebâillée, attendant un mot de bienvenue. Wadiha restait silencieuse, car elle n'avait rien à lui dire. La vue seule de cet homme la faisait souffrir. Elle avait hâte de le voir se retirer. Mais il ne bougeait pas.

Qasem brisa enfin le silence :

— J'ai vu vos enfants qui jouent dehors, sitt' Wadiha ^[22].

— Oui, dit-elle avec difficulté.

— Vous leur préparez aujourd'hui... du lait ? reprit-il en regardant une casserole sur le feu près de la fenêtre.

— Oui, articula-t-elle avec effort.

— Je suis entré... pour prendre de vos nouvelles.

— Nous nous portons bien, grâces soient rendues à Celui qui est le Père des orphelins.

Nouveau silence. Wadiha avait peine à se retenir, elle avait envie de crier à cet homme de s'en aller au plus vite, de lui dire qu'elle le méprisait, que sa seule vue la brûlait comme un fer rouge. Il ouvrit la bouche :

— Et puis..., fit-il hésitant..., j'ai un contrat à vous soumettre...

— Un contrat... à moi ?... Je ne possède rien...

Bousculant tous les usages, Qasem avança résolument vers une chaise et s'assit. Wadiha le suivit :

— Excusez-moi, ma cousine, dit-il, mes affaires me donnent du tracas... je suis presque à bout de forces... je suis malade.

— Parlez vite, seid Qasem ^[23], ma besogne m'attend. Soyez le plus bref possible.

Une rougeur marqua ses pommettes, monta jusqu'à ses oreilles, puis se répandit par plaques sur son front. Il sortit de sa poche un papier sur lequel une demi-page avait été écrite en lignes serrées.

— Voilà ce qu'il faut signer, cousine. Je me porte garant de votre fortune, et vous n'aurez plus besoin de rien...

Et comme la mère lisait attentivement, ligne par ligne, le texte qu'il lui avait mis entre les mains :

— ... Vous n'aurez plus besoin de rien... Ni vous... ni vos enfants, ajouta-t-il avec un sourire qu'il voulait aimable et qui n'était qu'une grimace.

— Ce contrat n'a pas de raison d'être, dit alors posément Wadiha, qui avait fini de le lire. Je n'ai aucune fortune.

— On ne sait pas, ma cousine... Si un jour... on vous annonçait... Votre défunt mari a fait des affaires... Il aurait pu laisser...

— En fait, il n'a rien laissé, puisque, depuis ce temps, rien ne m'est arrivé. De plus, sachez que je ne veux aucun tuteur ni garant pour moi, ni pour mes enfants... Le cas échéant, s'il est de règle de choisir quelqu'un, je choisirai tout simplement le Qadi ^[24], en qui j'ai toute confiance. C'est dit.

Le tremblement des mains de Qasem s'accrut d'une façon inquiétante. Son visage pâlit de nouveau. Allait-il se trouver mal ?

— De l'eau... un verre d'eau... je vous en prie..., murmura-t-il dans un souffle.

Wadiha alla chercher un verre dans l'armoire, puis se dirigea vers la jarre au fond de la chambre pour le remplir d'eau. Elle tournait le dos à la fenêtre. Qasem sortit alors d'une main tremblante hors de sa poche un sachet de poudre blanche et en versa rapidement le contenu dans le lait. La mère revint avec le verre d'eau, n'ayant pas vu le geste criminel de son cousin. Qasem but d'un seul trait le contenu du verre, poussa un soupir de soulagement, et, se levant, il se dirigea à grands pas vers la porte.

— J'ai voulu vous aider, ma cousine dit-il encore avant de disparaître. C'est vous qui ne l'avez pas voulu.

Wadiha ne répondit rien et s'empressa de fermer la porte derrière le sinistre personnage. Puis, à bout de forces, elle se traîna jusqu'à sa chaise où elle tomba en sanglotant, la tête dans les mains. Elle pleura longtemps, longtemps. Pleure, petite mère, tes chagrins ne sont pas finis. Pleure sur ta faiblesse, pleure sur ton malheur, pleure sur la lâcheté vile des hommes qui croient vivre parce qu'ils ne cherchent qu'à satisfaire leurs instincts. Mais tu n'es pas seule. Voici tes petits anges qui ont faim et viennent vers toi pour recevoir de tes mains maternelles leur becquée quotidienne.

Elle essuya vite ses larmes. Labib grimpa lestement sur ses genoux et lui donna un gentil baiser sur chacun de ses yeux, baisers qui firent s'envoler bien loin les gros chagrins.

— Mes petits, fit Wadiha, le lait est encore chaud. Et moi, je n'ai pas faim.

— Alors, dit Labib, avec des carillons dans la voix, nous ne mangerons que dans une demi-heure, petite maman !

L'aîné prit la casserole de lait, versa le liquide dans une terrine et le mit à refroidir dans un coin. Puis ils retournèrent sagement à leurs jeux. Wadiha reprit son travail en souriant presque, car le gazouillement de cette nichée valait à ses yeux tout l'or du monde.

Les enfants furent exacts au rendez-vous, et trente minutes plus tard, ils étaient là, en rang autour de la maman qui cousait encore. On aurait dit qu'ils avaient une petite horloge dans l'estomac. Wadiha se leva, et alla chercher la terrine de lait ; à peine avait-elle porté son regard de ce côté que son sang se glaça d'horreur : la terrine était brisée, le lait était répandu à terre, et le gros serpent gisait au milieu des débris. Il ne bougeait pas.

— Oh ! Mon pauvre serpent, dit Labib en éclatant en sanglots, il est mort... il est mort parce qu'il a bu du lait.

— Il a cassé la terrine, pour que nous n'en buvions pas, ajouta le cadet des enfants.

En effet, les yeux de l'animal étaient clos et son corps était flasque. La femme prit les pincettes dont elle se servait pour remuer le feu, et essaya de le faire bouger. Peine perdue ! Il était mort.

— Maman ! Maman ! clama de nouveau Labib, empêche le chat de boire le lait. Il va mourir aussi.

Il avait à peine dit ces paroles que le gros chat ferma lui aussi les yeux et après quelques soubresauts, s'étendit à terre de tout son long, dans sa belle fourrure blanche. Il n'y a aucun doute, murmura à part elle la pauvre mère. Le lait est empoisonné.



« La mère voulut crier... »

Wadiha défendit à ses enfants de toucher à quoi que ce soit dans la maison, avant qu'elle n'eût essuyé le sol, les nattes et tout lavé à grande eau. Labib, plongé dans son chagrin, ne bougea plus de sa petite chaise. Les trois autres se placèrent sur le divan. Tout redevint propre et la mère envoya son aîné acheter un peu de lait caillé chez l'épicier le plus proche.

Quand il revint, la femme éprouva une nouvelle surprise en le voyant en compagnie du respectable Qadi. Celui-ci la salua et dit :

— Mon enfant, je vous annonce une nouvelle qui va vous surprendre. Votre défunt mari possédait une grosse fortune à sa mort. Il l'avait confiée à un ami qui fut capturé depuis par des brigands, sur les confins des pays éthiopiens. Aussitôt libre, le dépositaire a fait savoir qu'il était prêt à rendre cette fortune aux héritiers du défunt. La nouvelle m'est arrivée aujourd'hui même. Avez-vous un tuteur, ou un garant, ma fille ?

Aucune réponse ne lui parvint de la jeune femme, si troublée qu'elle ne pouvait articuler un seul mot. L'empressement avec lequel le misérable Qasem était venu pour lui faire signer le contrat s'expliquait clairement. Un rapprochement se faisait dans son esprit entre la confusion du cousin éconduit et le lait empoisonné qui avait fait deux pauvres victimes, sacrifiées à sa place et à la place de ses enfants.

Le Qadi renouvela sa question avec bonté.

— Je confie ma fortune à votre probité, dit-elle enfin. Et si des indigents se trouvent dans le malheur, ce sera une joie pour moi de soulager leur misère.

Quand elle fut seule, Wadiha se mit en devoir de finir sa broderie comme d'habitude. Tout à coup, une voix mystérieuse murmura dans son oreille :

— Femme, tu as des enfants et j'ai des petits... Quand ils seront éclos, je les emmènerai ailleurs... Je t'en saurai gré... Toute ma vie, je te servirai...

— Pauvre serpent, se dit la mère... Mais que sont devenus ses petits ?...

Elle se leva en hâte, remua le divan, souleva la natte, enleva les gravats. Le trou du serpent était vide. Les petits avaient éclos. L'animal reconnaissant avait tenu parole.



Mahmoud l'Étameur



DANS la somptueuse demeure du cadi El-Mansour, la gloire et la parure de notre bonne ville de Tripoli il y a une cinquantaine d'années, depuis le jour où un cavalier galamment enturbanné était venu remettre un message personnel à S.M. le Sultan, invincible Maître de la terre et des mers – que Dieu lui octroie longue vie et prospérité – l'animation habituelle avait fait place au morne silence, la joie et les chansons à la tristesse et au deuil.

La grand'porte était grande ouverte : les clients ne donnaient plus de « bakhchiches » ^[25] pour y entrer, à quoi bon la fermer ? Accroupi au pied du mur, le portier considérait mélancoliquement son « chirwal » ^[26] brodé d'argent, se demandant à combien il pourrait le revendre. À l'intérieur, la cour était déserte, les fleurs assoiffées se courbaient jusqu'à terre ; les canaris s'effarouchaient dans leur cage et ne chantaient plus : le bon cadi El-Mansour qui aimait à leur verser l'eau fraîche chaque matin, de sa précieuse main, ne venait plus leur rendre visite, et, parmi les nombreux domestiques, personne n'avait plus la moindre pensée pour eux.

Dans le grand salon, un homme allait et venait à grandes enjambées. Il était en colère, cela se voyait au frémissement de ses moustaches féroce­ment hérissées. Son turban était de travers, sa veste mal boutonnée, et son « chirwal »..., hélas ! qui aurait pu reconnaître dans cette tenue excentrique le très noble, très savant et très illustre Ghazi El-Mansour, grand juge de Tripoli et de toute la montagne ?

La porte s'ouvre brusquement. Entre Khadija Khanoum, l'épouse du cadi. Elle regarde son homme avec pitié et s'émeut de son désespoir. Elle s'avance vers lui, arrêtant sa course d'un geste énergique.

— Qu'y a-t-il ? fait le dignitaire malheureux d'un ton irrité.

— Les marmites, mon ami.

— Hein ? Les marmites ? Quelles marmites ? Es-tu folle ?

— Nos marmites, que vas-tu en faire ? Crois-tu pouvoir les rapporter toutes avec toi dans la Grande Ville ?

— Cesse de m'importuner avec tes marmites ! Je n'ai pas maintenant la tête à ces futilités. N'ajoute plus à mes malheurs par des remarques si importunes...

— Mais il faut s'en occuper, interrompt la belle Khadija. Il est vrai qu'elles ne nous ont rien coûté : après chaque procès, c'était au client qui t'offrirait le meilleur gigot dans la plus belle marmite ! Une bizarrerie de plus de ces habitants bornés !... Nous n'allons pas, je suppose, emporter avec nous les quatre cent quatre-vingt-dix-sept marmites qui ornent notre cuisine, sans tenir compte des vieux ustensiles ! Elles pourraient rapporter un bon prix. En outre, nous éviterons le ridicule d'arriver dans la capitale avec le magasin d'un

quincaillier dans nos bagages. Tu vois cela d'ici : tes amis se penchant à ton oreille avec un sourire de circonstance : « Dis, Ghazy bey, diront-ils, as-tu fait un bon voyage au pays des marmites ? Sont-elles en or ou en argent ? Tu as du goût pour le choix des récipients, cela ne fait aucun doute... »

Après ce beau discours et cette péroraison si persuasive, la cause de Khadija Khanoum était gagnée.

— C'est compris ! Tais-toi ! hurla Ghazy El-Mansour. Ne suis-je pas assez malheureux comme cela ? Va-t'en et fais comme tu l'entendras.

— L'étameur viendra les prendre pour les remettre en bon état. Elles rapporteront davantage...

Le cadi ne répond pas et se remet à mesurer avec rage la longueur de son salon. La Khanoum (dame) sort pour manœuvrer son régiment de marmites.

Soudain, on frappa à la porte du salon un petit coup discret. El-Mansour s'arrêta net, tressaillit de tous ses membres. Depuis l'instant où un coup discret, comme celui-là, avait annoncé le messager de malheur qui lui avait remis l'ordre du sultan l'exilant dans une misérable bourgade, le noble Ghazy craignait, et avec raison, les coups discrets frappés à sa porte. Sa figure pâlit et sa main se porta instinctivement à sa gorge. Était-ce déjà l'exécuteur implacable du Maître, qui venait trancher le cou du malheureux en disgrâce ?

Il avala un peu de salive et articula, non sans peine : « Entrez ».

— Ô très noble et très illustre cadi, Astre de sagesse, Lumière du firmament ! Je suis Mahmoud l'étameur, l'humble serviteur de votre Gloire sans pareille !

Et, tel un bolide, « l'humble serviteur » franchit le seuil, se jeta sur le riche tapis, s'y accroupit, y collant son front. Le cadi recula avec dégoût devant ce crâne rasé où les parasites avaient laissé de larges traces...

— Que veux-tu ?

— Votre Illustre Seigneurie m'a fait appeler pour étamer ses marmites.

— Eh bien ! Va les prendre !

— C'est un grand honneur pour moi d'étamer les marmites de Votre Seigneurie, mais on m'a dit que le Soleil de Justice va quitter cette ville. Comment pourrai-je, pauvre ver de terre, profiter de votre générosité ?

L'étameur leva un peu la tête et risqua un coup d'œil sur la Seigneurie, tel un pilote qui, d'un regard rapide, choisit dans la tempête, l'endroit par où il dirigera son navire.

— Glorieux cadi, voudriez-vous entendre la requête d'un malheureux ? murmura le rusé, qui avait trouvé la seule solution possible.

— Allons ! Débarrasse-moi de ta présence ! Parle !

— Dieu m'a donné une nombreuse famille qui, depuis deux jours importune le ciel de ses prières, pour obtenir que notre ville conserve le Flambeau de la Justice. Si Votre Seigneurie ne partait pas, pourrais-je me permettre de garder les marmites ?

— Mais c'est impossible ! C'est une supposition née de la folie !

« Il n'y a jamais de contre-ordre ! rugit El-Mansour au comble de la fureur. Oui ! Oui ! Tu peux le faire. Allons, ouste ! »

En un clin d'œil, le manant fut dehors. Et tel un fauve dans sa cage, notre pauvre cadi reprit dans le salon sa promenade mouvementée.

— Savez-vous, Ayouche Khanoum, qu'il se passe d'étranges choses dans la ville, depuis deux jours ?

— Et quoi donc ?

— Mahmoud l'étameur, vous le connaissez ?

— Eh bien ?

— Eh bien ! mais tout le monde sait cela ! Voilà deux jours et deux nuits qu'il ne sort pas de sa maison. Il n'ouvre à personne. Le diable maudit habite chez lui. Tous ses voisins épouvantés ont abandonné leur logis. On sent l'odeur du soufre cent lieues à la ronde... On entend le crépitement des flammes de l'enfer, les plaintes des damnés et le bruit des marteaux avec lesquels les Djinns tourmentent les morts... C'est à faire frémir d'horreur ! Et en outre, chaque heure, ils remplissent d'or une grande marmite et la secouent sans se lasser...

Dans le dédale sombre d'une ruelle, deux femmes couvertes du « charchaf » ^[27] noir, deux ombres se glissent le long des murs. Le chemin est boueux, pestilentiel, pavé de cailloux aigus qui tourmentent le pied, mais... peut-on résister à la tentation de commenter des événements si extraordinaires ? Les deux commères vont leur train, mais ne cessent pas pour cela de tricoter de la langue. Ayouche Khanoum connaissait bien tout ce que lui racontait sa compagne, mais elle la laissait quand même parler...

— Ô lumière de mes yeux, chère Ayouche, qu'allons-nous devenir ? Tous les malheurs vont s'abattre sur nous : l'illustre cadi est révoqué, la famille de Mahmoud est possédée, et quoi encore ?... Il est vrai que, pour le cadi, c'est bien fait. L'autre année, tu te souviens, ma voisine m'avait volé cinq poules. Eh bien ! Le cadi lui a donné raison, parce qu'avant le jugement... Hum ! Je ne veux rien dire. Mais tous les gens savaient ce qu'on ne peut cacher, et le répétaient sous le manteau... Nous vivons de tristes jours, crois-moi ! Lorsque j'étais jeune et jolie (tu sais, j'avais toutes mes dents, elles étaient comme des perles), cela allait beaucoup mieux !... Miséricorde !... Ya Wali !

Le discours de la belle, déchue de sa splendeur passée, venait d'être brusquement interrompu. Un cavalier, galopant à fond de train, venait de surgir brusquement d'une ruelle avoisinante. À peine la bavarde avait-elle eu le temps de se garer.

— Ayouche ! Ayouche ! C'est un archange !

— Non, sotté ! Un messenger de S.M. le sultan – que Dieu bénisse.

Une demi-heure plus tard, Son Excellence Ghazy El-Mansour, rayonnant de joie, malgré les extravagances de sa tenue, venait lui-même secouer son portier qui somnolait au pied du mur, pour lui intimer l'ordre de fermer la porte et d'aller quérir sur-le-champ son intendant et ses « kawas » ^[28]. Sa Majesté le sultan toujours victorieux, Maître de la

terre et des mers – qu'Allah lui prête longue vie – l'honorait d'un contre-ordre lui permettant de garder une place où il montrait des qualités si exceptionnelles.

Fou de joie, car sa fortune était liée à celle de son maître, le portier courut répandre la nouvelle par toute la ville. Bientôt, une longue file de personnes, illustres et non illustres, de Tripoli, piétinait devant le palais El-Mansour. Moyennant le « medjidy » ^[29] d'usage, chacun à son tour était admis pendant quelques minutes à faire sa cour au Soleil de justice.

Mahmoud l'étameur ne manqua point à son devoir, et Ghazy El-Mansour put de nouveau admirer les arabesques de son crâne rasé. La fortune du paria, qui avait gagné d'un seul coup toutes les marmites du cadi, faisait jaser toute la ville. On lui prodiguait des dards envenimés de la jalousie avec les marques du respect. Le bon Mahmoud laissait faire, mais il était très inquiet des conséquences possibles de cette popularité de mauvais aloi. C'était pour cela qu'il était accouru un des premiers chez le grand cadi et qu'il colla de nouveau son front sur le tapis de soie. Ghazy El-Mansour avait retrouvé tout son calme, et sa patience était sans bornes pour tous ceux qui venaient chanter un couplet à ses louanges. Il accueillit le ver de terre sans se fâcher (il s'agissait de quatre cent quatre-vingt-dix-sept marmites) et lui permit de redresser la tête.

L'entretien dura assez longtemps. Le cadi parlait, parlait, et Mahmoud s'empressait d'approuver énergiquement de la tête, chaque fois que, dans son discours, Son Excellence s'arrêtait pour reprendre haleine. Lorsque Mahmoud sortit du palais, la tête haute, les babouches claquant sur le dallage, il fut salué bien bas par les clients qui attendaient leur tour : pensez-vous ? Il était resté trois quarts d'heure chez le grand Ghazy.

Le lendemain, toute la tribu de Mahmoud l'étameur : aïeuls et aïeules, femmes, filles et garçons, tous vinrent processionnellement remettre au palais El-Mansour les quatre cent quatre-vingt-dix-sept marmites qui avaient appartenu à Sa Seigneurie. Dans la ville, ce fut un ébahissement général, et le bruit courut que l'« illustre » étameur, qui rendait les marmites qu'il avait le droit de laisser en sa possession, allait se transformer en derviche en odeur de sainteté. La stupéfaction fut portée à son comble, quand on apprit que Mahmoud effendi entreprenait pour la deuxième fois de sa vie (après l'initiative de son premier mariage), au bain public de la ville, une toilette générale, assisté de deux

« mfarkines » ^[30], d'un masseur nègre et de Barbar effendi, le coiffeur le plus habile de Tripoli. Quand le noble Mahmoud apparut sur la place publique, droit dans un

« koumbaz » ^[31] reluisant, la tête couronnée d'un turban monumental, on se bouscula pour le voir et le saluer. Alors on apprit la grande nouvelle : Mahmoud agha venait d'être nommé juge subalterne au village de Djaradger, à cinq heures de marche de la ville, et devait le lendemain rejoindre son poste avec toute sa famille. Dès le soir, on faisait queue à la porte du nouvel élu : ce fut sa belle-mère numéro un, qui profita le plus de l'aubaine, car elle gardait la porte ce jour-là.

Le soir, avant de se coucher, la première femme de Mahmoud, plus avisée et plus prudente que lui, lui exprima tout bas toute son inquiétude devant ces événements trop

heureux.

— Pourquoi as-tu accepté, Mahmoud, mon ami ? C'est un piège qu'on t'a tendu. Tu t'es monté la tête ! Pourquoi n'as-tu pas demandé quelque chose de positif ? Cette situation est trop brillante pour toi, qui ne sais ni lire ni écrire.

— Ya binnti ! (Ma fille !), tranquillise-toi. Pourquoi douter des capacités de ton mari ? Moi, au contraire, je me sens très capable, je sens que je suis né pour cette fonction. Et puis, je suis savant, bien que je n'en aie pas l'air. Notre cadi m'a appris tout ce qu'il faut. C'est si simple de rendre la justice ! Vois donc : j'écoute ce que le bonhomme raconte, je hoche la tête, et, quand il a fini, je lui pose trois questions : As-tu des preuves ? As-tu des témoins ? Jure que tu dis la vérité. S'il ne peut répondre à aucune de ces questions, je le condamne à une dose plus ou moins forte de coups de bâton.

« Ha ! Ha ! Ce sera attrayant. Je ne serai plus bâtonné et je pourrai bâtonner à mon tour. C'est une revanche qui m'est due par le genre humain !... Le cadi El-Mansour m'a fait un très long discours pour me faire comprendre des choses si simples. Je me suis gardé de l'interrompre, par politesse. Entre cadis, cela se doit. Mais j'ai bâillé à me décrocher la mâchoire. Il n'est pas intelligent pour deux sous, notre cadi ; moi, avec mon esprit clairvoyant, j'ai bien vite distingué les points essentiels. Allons ! Assez parlé ! Je meurs de fatigue. N'aie aucune crainte, ma fleur de jasmin. J'ai enfin la situation qui est due à mon talent ! « Tosbahi ala kheir » ^[32], bonne nuit ! »

Assis en éventail autour d'une table boiteuse, sous le noyer qui ombrage la piazza en terre battue du village de Djaradger, une dizaine de fellahs sirotaient avec componction une minuscule tasse de café, écoutant religieusement la ritournelle aux notes argentines d'un petit ruisseau d'eau qui se jouait parmi la mousse et les galets. C'étaient les grosses légumes du village, les « moutawazzafines » ^[33], futurs subalternes de l'illustre cadi Mahmoud Agha, qui tenaient une réunion plénière pour fixer les derniers détails de la réception du nouvel élu.

— Machallah ! ^[34] Ya Abou-Stef, tes noix seront cette année bien pleines ! Je viendrai prendre chez toi ma provision d'hiver. Ma femme sera contente que je fasse ainsi profiter mon beau-père, et elle ne se plaindra plus cet hiver des noix gâtées qu'elle trouvera dans le tas, puisqu'elles auront été achetées chez son père.

— Al-Rezk ind'Allah ^[35], murmura humblement le cafetier. Je te réserverai les plus belles de mes noix. Allah veuille qu'elles mûrissent et s'améliorent.

Hadj Abou-Omar ^[36], l'un des plus vieux et des plus respectables de l'assemblée, rassembla ses idées en aspirant une longue bouffée de son narguilé et déclara sentencieusement en hochant la tête :

— L'homme propose et Dieu dispose. Les nuits sont encore bien fraîches. Qui sait si les récoltes seront aussi bonnes qu'on le croit ? Quelquefois l'on est très déçu.

— Eh naan ! Eh naan ! (Oui bien, oui bien), approuvèrent d'autres barbes, l'on se croit

riche, mais on est toujours plus pauvre qu'on ne le paraît.

— Notre grand Cadi – que Dieu augmente sa science – a envoyé déjà des matelas bien garnis, et des couvertures très épaisses. C'est grande sagesse, car les gens de la ville sont plus délicats que nous, et prennent facilement froid.

Cette remarque de Sélim l'huissier mit un froid parmi les interlocuteurs, car elle concernait directement l'objet de la réunion. Comme d'habitude, chaque renard voulait d'abord laisser parler les autres, pour mieux peser son avis, et lui donner plus d'importance en l'énonçant en tout dernier lieu.

Un silence succéda à cette avance imprudente, et plusieurs narguillés en profitèrent pour glousser longuement. Enfin Bakri effendi, le plus élégant de l'assemblée par suite d'un pantalon gris luisant et de bretelles neuves, essuya son fez ^[37] avec des gestes mesurés, le mit verticalement sur sa tête, comme le font les gens d'importance, toussa et attaqua de front le sujet défendu :

— Mes amis, ce n'est pas pour rien que notre respectable village m'a surnommé depuis mon enfance : « Bakri ahn Chaer » (Bakri le poète). Puisque Dieu m'a gratifié d'un verbe facile et éloquent, je l'offenserais si je n'en profitais pas pour servir mes frères et les intérêts de la communauté. Il y a deux semaines, après l'enterrement de notre regretté cadi, nous avons décidé de faire une réception grandiose à celui qui viendrait le remplacer, afin de montrer à l'humanité entière que nous sommes des gens civilisés, à la différence de ceux du village voisin. Notre nouveau cadi vient demain. Qui nous empêche d'exécuter notre projet ? Comme convenu, Chaker sera là avec ses cousins pour jouer de la musette. Ma femme offrira généreusement la limonade. Hadj-Abou-Omar se chargera des gâteaux, et moi je ferai un discours magnifique. Je l'ai d'ailleurs préparé. Il comprend quatre-vingt-dix vers, sur un rythme nouveau que j'ai inventé. Et même, je pourrais le déclamer devant vous, si cela vous sourit...

La lice était ouverte, le combat s'engagea aussitôt, et chacun d'un seul coup découvrit ses batteries. Bakri ach'Chaer, lancé à toute vitesse dans la récitation de ses vers, fut arrêté net.

— Non, Bakri, ne nous dis rien de ton discours, nous le savons par cœur : c'est le même que tu répètes depuis quinze ans. Et puis, toi, tu pourrais offrir autre chose que la limonade...

— Voyons, mes amis, entendons-nous, nous avons décidé...

— C'est toi seul qui as décidé.

— Moi, je propose...

— Écoutez-moi : si quelqu'un doit faire un discours, c'est bien moi, Hadj Abou-Omar, muezzin depuis soixante ans !

— C'est cela ! La réception commencera le matin et finira le soir !

— Vous vous déchirez les uns les autres pour avoir les meilleures places, répliqua le muezzin. Vous êtes des égoïstes et des incapables. Suivez mes conseils...

Tous parlaient en même temps, chacun réfutait son voisin et faisait valoir ses prétentions. Un petit berger se faufila près de Hadj Abou-Omar et lui parla à l'oreille...

— Mes bons amis, déclara solennellement ce dernier, inutile de nous disputer. Son Excellence le cadi de Djaradjer est arrivé et il se trouve maintenant dans sa résidence.

À peine avait-il prononcé ces paroles, qu'il n'eût plus devant lui que des chaises vides, renversées pêle-mêle, et au beau milieu des chaises, Abou-Stef le cafetier, ahuri d'une fuite si rapide, qui se demandait, sur le point de s'enfuir lui aussi, quelle maladie subite avait atteint Hadj Abou-Omar, pour qu'il inspirât une terreur pareille à ceux qui lui tenaient compagnie, quelques instants auparavant.

Mahmoud Agha, cadi de Djaradjer et ses environs, venait de faire le tour des pièces de son habitation. Il se laissa tomber avec un soupir de satisfaction sur le divan moelleux :

— Salma, ya binnti ! (ma fille !), dit-il à sa jeune femme, je suis très fatigué, je ne sais pas ce que j'éprouve..., aujourd'hui, vraiment j'ai trop travaillé...

Pauvre étameur ! Serait-il déjà malade de cette ascension subite dans un monde pour lequel il n'était pas fait ?

Un coup brusque à la porte du logis fit tressaillir (déjà) le nouveau cadi fatigué :

— Allah ! Qu'est-ce qu'il y a ? qui est-ce qui frappe si fort à la porte ?

Un nègre déluré, son ex-voisin de Tripoli qu'il avait pris à son service et aussitôt inscrit à son budget de représentation, entra dans le salon et annonça :

— Un fellah demande à voir Votre Excellence.

— Déjà ! fit Mahmoud, un peu ému, je ne me suis pas encore reposé ! Tu vois, ya Salma, à peine suis-je arrivé, qu'ils accourent pour que je leur rende la justice. Et si j'avais, moi, attendu des semaines pour rejoindre mon poste, comme tous les autres cadis, ils se seraient peut-être massacrés, sans aucun juge pour les séparer ! Va-t'en, Salma ! Zaghoul, fais entrer.

Couvert de poussière et de sueur, Bakri ach' Chaer se hâta de rentrer, car il ne fallait pas perdre l'avance précieuse qu'il avait gagnée avec tant de peine sur ses voisins du café d'Abou-Stef. Il rectifia sa tenue, releva ses bas qui pendaient sur ses babouches, rentra sa chemise dans son pantalon, agrafa l'une de ses bretelles, essuya soigneusement le

tarbouche **[38]** crasseux, et enfin pénétra dans le salon où se tenait le soleil de justice. Un coup d'œil scrutateur lui révéla que le cadi était irrité.

Il regretta d'être entré le premier. Il devait le faire plus amèrement par la suite. Il sortit le papier où il avait fixé les inspirations de la Muse.

— Ahem ! Ahem ! Très noble, très vénéré, très glorieux...

— Tu t'es battu ?...

Le pauvre Bakri, déjà intimidé, perdit tout à fait contenance devant cette question brusque d'un juge à l'aspect plutôt sévère.

— Hem ! Hem ! fit le poète, c'est-à-dire... Non ! Juge vénéré..., hem ! je veux dire, Soleil

de Justice...

— Avoue-le donc ! Tu t'es battu, gibier de potence !

— Non, Votre Majesté... heu... Votre Excellence...

Dans ce cerveau surchauffé, une idée subite venait de germer. Il faut toujours se méfier des idées subites.

— C'est-à-dire..., oui, Votre Excellence, avoua Bakri, je me suis battu.

— Ah ! fit le cadi victorieux.

— Oui, Votre Excellence, je me suis battu, mais en paroles... afin d'avoir l'honneur de saluer le premier Votre Excellence.

— Ainsi, tu t'es battu !

— Je... Je... me suis battu, Votre Excellence !... afin...

— Bon ! Bon ! Vas-y, raconte-moi ton histoire.

Le poète fixa les yeux sur son papier jauni par le temps :

— Très noble, très illustre, très glorieux Soleil Flamboyant, Juge suprême des iniquités, merveille de l'Orient et de l'Occident... Qu'il me soit permis de trembler devant votre face majestueuse, lune brillante dans le ciel bleu de ma vie. O nuit ! Voilà une si grande splendeur, afin qu'elle n'aveugle pas un misérable mortel que la poésie inspire.

*« Ô grand Mahmoud,
Tu nous projettes la lumière.*

Le grand barghoud **[39]**
Ressemble un peu à ta paupière...

— Dis-moi, mon ami, interrompit brusquement le cadi, effarouché par la sonorité emphatique des vers, auxquels il ne comprenait goutte, c'est long encore, ce que tu baragouines ?

— Excellence, ce sont quatre-vingt-dix vers, que j'ai composés en l'honneur de votre...

— Bien ! Pas besoin de continuer ; j'ai compris de quoi il s'agit. Pour aller plus vite, tu répondras seulement aux questions que je vais te poser. D'abord, « andak chouhoud ? » (as-tu des témoins ?).

— Excellence, il n'y a pas besoin de témoins pour prouver l'amour que mon cœur...

— Cela suffit. Maintenant, « andak bayné » ? (as-tu une preuve ?)

— Quelle preuve plus grande de la sincérité de mes sentiments que le visage du Soleil de Justice lui-même ?

— Le soleil ne compte pas. Tais-toi, ton affaire est close. Zaghoul !

Le nègre se présenta aussitôt, dans un garde-à-vous impeccable.

— Btaho khemsine assayé ! (Donne-lui cinquante coups de bâton !)

Épouvanté, Bakri effendi Ach'Chaer se jeta à terre, se traîna devant le cadi, cria, pleura,

supplia :

— Amane, Ya agha ! Écoute-moi. Je vais t'expliquer ! Pardonne-moi !...

Il n'y a rien à faire. Le poète, traîné dans la cour, reçut cinquante coups bien sonnants sur la plante des pieds. Se traînant comme il pouvait, il gagna péniblement la porte, avec les plus terribles malédictions (en son for intérieur, bien entendu) pour les cadis du monde entier et pour ceux qui les nomment.

À la sortie, il revit ses compagnons, qui attendaient leur tour avec une grande impatience.

— Eh bien ! Bakri effendi, comment l'as-tu vu, notre bon cadi ?

— Mes amis, nous avons un cadi comme il n'y en a plus au monde. Savant, juste, aimable, généreux... D'ailleurs, vous le constaterez au premier abord, ou plutôt vous le sentirez. La réalité dépasse infiniment tout ce que je puis dire.

— Mais qu'est-ce qui t'est arrivé ? Tu boites ?

— C'est l'émotion, mes amis, l'émotion de contempler un astre si glorieux au firmament de notre village. J'ai fait un faux pas. C'est lui-même qui m'a relevé.

— Machallah ! Machallah !

Clopin-clopat, notre ami revint au café pour attendre les événements, se disant à part lui, pour se consoler :

— Je ne serai pas le seul battu de la ménagerie. Comme cela, personne n'en saura rien, et la face sera sauvée !

Là, il retrouva Hadj Abou-Omar, le vieux et sympathique cheikh de Djaradj, qui geignait sur sa gaucherie :

— Hélas ! C'est moi qui leur ai appris la nouvelle de l'arrivée du cadi, et ils m'ont devancé. Si j'avais retenu ma langue, j'aurais pu entrer le premier...

L'orateur humilié ne put s'empêcher, devant ce désespoir touchant, de lui souffler à l'oreille :

— Ne te plains pas, Hadjy, tu es très heureux de n'avoir pas pu souhaiter la bienvenue à ce cadi de malheur. Écoute un peu la façon dont il m'a reçu.

Et Bakri effendi raconta ses mésaventures, qui firent rire aux larmes le vieux muezzin. À la fin du récit, survint le gendre d'Abou-Stef le cafetier, jurant et pestant contre la bêtise du Soleil de Justice.

— Alors, tu l'as reçue, toi aussi ? lui demanda Bakri avec un sourire.

— Oui, et tu ne m'as pas averti, gredin.

— Est-ce que toi-même, tu as averti les autres ?

— Je m'en suis bien gardé ! Ils attendent à la porte et envient ceux qui sont admis les premiers. Nous avons été bien punis.

Vers la fin de la soirée, la famille était complète au café d'Abou-Stef. Ni la délicieuse tasse de café, ni les fumées légères du narguilé, ni les notes argentines du ruisseau

champêtre n'arrivèrent à les consoler des coups de bâton qu'ils avaient tous reçus à tour de rôle, chacun se gardant bien d'avertir les autres, parce qu'il convient que tous les hommes soient frères dans le malheur comme dans la prospérité.

— Que, faire, grand Dieu, que faire ? se demandaient-ils avec anxiété.

— Allah kébir ! (Dieu est grand !), mes amis, répétait Hadj Abou-Omar en les regardant malicieusement, un peu de patience et Dieu arrangera tout.

Le lendemain, le vénérable cheikh partit pour la ville, se présenta devant le cadi Ghazi-el-Mansour et lui raconta par le détail les exploits juridiques de son protégé. Après avoir bien ri, le grand Ghazy promit de tout arranger.

Le cadi de Djaradjjer fut rappelé et dut se contenter pour activité juridique de réparer les torts faits aux marmites de la ville. Il paraît qu'un petit pécule le consola de sa disgrâce. Le bon Hadj Abou-Omar fut promu nouveau cadi de Djaradjjer et ses environs. Quant à Bakri effendi Ach'Chaer, il devint un grand personnage. Il ne composa plus de vers, Mahmoud l'avait guéri de cette maladie, mais s'appliqua à fleurir de son style imagé les grands registres de l'illustre Abou-Omar, quand celui-ci l'eut nommé bach-kateb (premier secrétaire), dans sa minuscule chancellerie.

Si vous passez un jour dans une certaine rue de la ville de Tripoli, vous verrez sur la devanture d'une vaste boutique d'étameurs, dans une châsse transparente, un turban monumental. Si vous voulez savoir pourquoi cette coiffure, qui ne se voit dans aucune armoirie d'étameur, se trouve là, demandez-le tout simplement au patron. Souriant avec bonhomie ce dernier vous racontera la carrière fameuse, bien que rapide, de son illustre aïeul qui fut : Mahmoud agha, cadi de Djaradjjer et ses environs.



L'homélie du Père Barsoumâ



CONNAISSEZ-VOUS la fameuse homélie du Père Barsoumâ ? Comment ? Vous ne la connaissez pas ? Vous n'en avez jamais entendu parler ? Alors, vous devez être sourd, ou, pardonnez-moi, tout au moins dur d'oreilles. Elle est dans toutes les bouches. Elle est dans toutes les mémoires. Ou bien, le pays que vous habitez est si barbare, que la renommée de cette homélie, unique entre toutes, a sombré irrémédiablement dans l'oubli.

Peut-être ne savez-vous pas aussi ce que c'est qu'une homélie ? C'est un discours familier, moral, instructif, religieux même. Nos prédicateurs y excellaient autrefois. Chacun avait sa manière d'aborder son sujet, et notre Père Barsoumâ ne manquait pas de briller dans ce genre par une certaine originalité dont vous allez avoir les preuves.

L'homélie célèbre du Père Barsoumâ a été prononcée lors du mariage d'un des notables de Beyrouth, dont le grand-père s'appelait Joâsaph et qui lui-même avait reçu ce même nom ridicule qui faisait partie d'une fortune immense, avec des maisons et des terres en grand nombre, sans compter l'argent en espèces sonnantes. Il est vrai que le grand-père en question ne trouvait pas son prénom ridicule et la preuve, c'est qu'il avait exigé que son petit-fils le reçût pour avoir part à son héritage. D'ailleurs, dans toute famille qui se respecte, l'aîné porte toujours le nom du grand-père, et partant le père de notre nouveau marié était appelé Abou-Joâsaph, c'est-à-dire le géniteur de Joâsaph.

À l'occasion du mariage, auquel assistait une foule nombreuse comprenant les parents jusqu'au vingt-quatrième degré, les familles alliées, les cousins et arrière-petits-cousins, les clients, les débiteurs, les créanciers, les amis et les amis des amis de chaque invité, sans compter les curieux et les pauvres de la ville, le grand-père Joâsaph avait recommandé, avec des arguments sonnant clair, au Père Barsoumâ, de ne pas manquer dans son discours de parler de son pauvre saint maltraité, qui valait certainement mieux que sa renommée. Il fallait d'autorité rétablir la réputation de Mar^[40] Joâsaph par un véritable coup d'éclat.

On avait choisi pour la cérémonie la plus grande église de Beyrouth, afin que les gens pussent y tenir à l'aise. Malgré cela, les places assises furent prises d'assaut, la foule remplit les couloirs, la sacristie, déborda dans le sanctuaire. Bientôt il ne fut même pas possible d'y loger un rat, et les gens arrivés en retard occupèrent la cour et les ruelles avoisinantes.

Tout se passa très bien, comme dans tous les mariages, avec ceci pourtant de particulier que chacun y alla de son petit cantique ; tous les chanteurs réputés de Beyrouth poussèrent leur mélodie pieuse à qui mieux mieux. Enfin le Père Barsoumâ, conscient de sa dignité en cette occasion, et de la grande responsabilité, qu'il avait assumée, grâce au grand-père, vis-à-vis de saint Joâsaph, monta en chaire et commença son homélie.

Quand le silence se fut établi dans la nef où les gens pressés comme des olives dans

une jarre étouffaient par suite de la chaleur – on était en plein mois de juin –, et suaient à grosses gouttes, le Père Barsoumâ étendit les bras en un geste oratoire à grand effet et lança d'une voix sonore, qui se répercuta de pilier en pilier et fit sursauter les bonnes femmes qui allaient de leur petite sieste, en attendant la fin de la cérémonie :

— Mar Joâsaph, ô glorieux Mar Joâsaph, où vais-je te mettre ?...

Marrouche, la vieille cuisinière de la famille, qui venait de se réveiller de son somme sur une chaise confortable du vingtième rang, n'ayant pas encore réalisé de quoi il s'agissait, murmura d'une voix revêche – c'est en effet très désagréable d'être réveillé quand on dort – :

— ... Il n'y a pas de place ! Il n'y a pas de place ! Il n'avait qu'à venir plus tôt à l'église ! Tant pis pour lui !

Les voisins la firent taire. L'orateur continuait :

— Mar Joâsaph, toi qui fus averti par un astrologue de la destinée future, où vais-je te mettre, au milieu des bienheureux...

Le facteur, qui avait distribué les cartes d'invitation, fut très surpris d'entendre qu'un certain invité n'avait rien reçu. Car, ne comprenant pas la langue littéraire, et à plus forte raison les termes châtiés dont le Père Barsoumâ émaillait son homélie, il croyait que cet individu s'était plaint. C'est curieux, se dit le facteur en lui-même, qu'un astrologue se mêlât maintenant d'annoncer les mariages. Mais pour plus de sûreté, le facteur tira de sa poche une liasse de feuilles, les étala sur ses genoux... et sur ceux de ses voisins, et se mit en devoir de chercher le nom de l'individu... Joâsaph !... Joâsaph !... Aucun Joâsaph sur la liste !... Ce n'était donc pas sa faute si cette irrégularité s'était produite.

Il allait ramasser ses feuilles quand un éternuement retentissant éclata derrière lui. Il laissa tomber à terre les feuilles qu'il tenait en mains, le vent provoqué par l'incident dispersa le reste. Ce fut un branle-bas général. Le facteur fit lever les personnes, se baissa, se releva, poursuivit les papiers récalcitrants jusqu'au milieu de la nef. Car il était payé suivant le nombre des personnes averties et ne tenait pas à laisser se perdre ses listes.

Le Père Barsoumâ avait une conscience plus ou moins nette des mouvements de l'auditoire, car ses yeux restaient fixés à la voûte où il cherchait à décrocher des effets d'éloquence, parmi les étoiles peintes, au milieu d'une pléiade d'anges boursouflés. Il redoubla d'efforts. Le grand-père Joâsaph, assis au premier rang, était ravi et se frottait les mains avec beaucoup de satisfaction. Son saint montait en grade de minute en minute. Sa réhabilitation était certaine et bientôt tous les nouveau-nés de la ville allaient être appelés Joâsaph. Beyrouth regorgerait de Joâsaph ! Oh ! le beau triomphe ! Mais, quand même, le grand-père n'osait pas se retourner pour considérer l'assistance. Cela ne convenait pas. Il préférait jouir modestement de sa victoire.

— Mar Joâsaph, où vais-je donc te mettre ?...

La grand-mère Joâsaph, qui suivait depuis un bon moment le regard du prédicateur vers la voûte de l'église, entièrement tapissée d'étoiles et d'anges boursouflés, opina qu'il y avait bien une place vide, là-haut, à l'intersection des deux berceaux en brique, entre un ange ventru et un poisson qui sortait des flots pour écouter la musique du concert céleste.

On pourrait bien, à la rigueur, peindre un petit Joâsaph, en lui laissant une tête normale, et en réduisant un peu les dimensions du corps. Le saint serait ainsi casé, et, le problème étant résolu, on pourrait clôturer la cérémonie. Un four était plus frais que cette église bondée de monde.

— Mar Joâsaph, toi qui laissas le trône de l'empire des Indes pour t'ensevelir dans un désert, où vais-je donc te mettre ?...

Le cordonnier du coin de la rue, serré entre deux hommes corpulents, debout depuis le début de la cérémonie il y a de cela environ trois heures, pensa que le saint manquait un peu de goût. Si le bienheureux n'avait pas quitté son trône, où il devait être confortablement assis, il ne serait pas, lui, cordonnier, dans cet état lamentable, en attendant que fût tarie l'éloquence du vénérable curé. Les saints et les curés ont des façons bien extraordinaires de tourmenter le pauvre monde, pensait le cordonnier.

— Mar Joâsaph, vais-je te mettre, au ciel, au rang des séraphins ? Séraphin était un des grands-oncles de la mariée. Il était dur d'oreilles. Rien d'étonnant au fait qu'il ne comprît pas au juste de quoi il s'agissait. Il était au premier rang, devant le tapis qui garnissait les marches de l'autel, et en était très fier. Mais les sourds, paraît-il, ont une acuité d'audition particulière pour entendre leur nom. Il entendit donc le curé dire : « Séraphin », se leva avec un sourire béat de sa bouche édentée, fit une petite inclinaison de tête au prédicateur, puis à l'autel, et s'en alla serrer chaleureusement la main à son cher allié, Joâsaph le grand-papa. Il l'embrassa sur les deux joues, versa une larme d'émotion, puis se mit en devoir de regagner sa place, en passant par la première marche de l'autel.

— Non ! vous dis-je, continuait le prédicateur, de plus en plus entraîné par son éloquence, ce n'est pas parmi les séraphins... Le bon vieux Séraphin n'était pas encore arrivé à son fauteuil. Il entendit de nouveau son nom. Flatté, il fit les mêmes courbettes et gratifia le grand-père du marié de deux nouveaux baisers. Il gravit de nouveau la marche... Des sourires égayèrent les visages des plus las parmi les assistants.

— Il faut mettre Joâsaph le bienheureux... plus haut que les séraphins...

Chose étonnante, le grand-oncle Séraphin entendit cette fois deux mots de plus que la première : « Plus haut... Séraphin... » Souriant de plus belle, il crut que le respectable curé voulait montrer aux assistants une figure aussi aimable que la sienne, à lui, Séraphin. Il monta d'une marche, fit une courbette et sourit.

— Plus haut que les archanges... Plus haut que les confesseurs...

Plus haut que les vierges... Plus haut, que saint Sham'oun... Une, deux, trois, quatre marches de l'autel furent de nouveau gravies par le digne Séraphin, qui n'avait jamais ressenti de sa vie une joie plus éclatante. Mais il se heurta à un pilier de l'autel, faillit tomber de tout son long. Tous les assistants rirent aux éclats, et confus, par un chemin détourné, le bonhomme regagna sa place, en se disant tout bas que les jeunes gens d'aujourd'hui ne sont pas très polis.

Les « plus haut » déferlaient à une cadence de plus en plus accélérée et l'auditoire, secoué par cette voix claironnante, sursautait à chaque fois. On s'épongeait le front. La sueur dégoulinait sur les visages, et les rares femmes qui s'étaient fardées étaient au

désespoir. On n'en pouvait plus. Le grand-père Joâsaph lui-même constatait que l'orateur avait épuisé toutes ses réserves et ne savait vraiment plus où loger son saint. Lui-même serait bien embarrassé de lui trouver une place dans le rang des bienheureux. Il est vrai qu'il était moins savant que son curé pour tout ce qui concernait le protocole du Paradis. Mais il fallait caser Mar Joâsaph et d'une façon digne de lui. À force de monter plus haut, tout comme le bon vieux Séraphin, le respectable Père Barsoumâ risquait lui aussi de tomber de tout son long du haut de son éloquence. Il était à bout de souffle, tout en eau, et s'appuyait désespérément sur le rebord de la chaire.

— Mar Joâsaph, où vais-je donc enfin te mettre ?

Cet « enfin » fut pour les assistants plus rafraîchissant qu'une orangeade glacée à souhait. Mais la voix de l'orateur hésitait. Allait-il continuer encore ?

Heureusement que le cocher de la famille, perché sur une des stalles des bas côtés, qu'il avait conquise de haute lutte après un combat acharné de coups de coude dans la foule des curieux, se leva et lança d'une voix joyeuse et forte :

— Ne vous tourmentez plus, Père Barsoumâ, pour notre très cher Mar Joâsaph. Comme je m'en vais, vous pourrez le caser à ma place dans cette stalle. Il sera tout à fait à son aise, je vous l'assure, par les cheveux de ma grand-mère et les dents de mon grand-père !

Toute l'assemblée se leva avec des rires joyeux et des soupirs de soulagement. Le cortège des mariés se forma et sortit lentement de l'église, salué par des applaudissements et des vivats.

Grand-père Joâsaph, content que son saint fût sauvé de la catastrophe à si bon compte, ne manqua pas de payer royalement le Père Barsoumâ ainsi que ce drôle de cocher, qui avaient contribué tous les deux, chacun à sa manière, au triomphe du bienheureux Joâsaph, en mal de situation.



Le Défi



UE votre matin soit marqué par les bienfaits !

Ce salut bien oriental, adressé par le maître d'école au cheikh du village de Joûn, près de la ville de Saïda, l'antique Sidon, n'obtient qu'une réponse revêche, presque un grognement. Pourtant le cheikh Abou-Ghassan a la réputation d'être un homme d'une amabilité exquise, d'une politesse proverbiale. Son ami, Séid Maroun, le considère attentivement, hoche la tête, et sans s'offusquer de cette réception peu encourageante, s'installe sur une chaise basse à côté de lui. Le visage du cheikh est sombre, ses moustaches ont une allure guerrière, et leurs

pointes semblent prêtes à pourfendre un ennemi imaginaire. Le petit café rustique est plein de monde, mais l'animation qu'on y remarque d'ordinaire y est absente, et les clients ne font que discuter à voix basse un problème en apparence insoluble, puisque les délibérations se prolongent en un bruit confus de ruche humaine, sans aucun répit.

— Qu'y a-t-il donc qui ne va plus ? maître Abou-Chassan, reprend calmement le nouvel hôte. A-t-on annoncé une mauvaise récolte pour cette année ? Le gouverneur de Saïda a-t-il ordonné de ramasser de nouveaux subsides ?...

Aucune réponse. Le maître d'école sent l'inquiétude le gagner. Quelque chose de grave s'est donc passé pendant son absence, pour que son voisin ait perdu cette jovialité habituelle qui faisait tant plaisir à ceux qui l'approchaient.

— Craint-on la guerre de la part d'Ibrahim pacha l'Égyptien ? La sorcière anglaise, la « sitt » ^[41] réputée, qu'on dit s'appeler lady Stanhope dans son pays d'origine, est-elle en train d'ourdir de nouvelles intrigues ? A-t-elle jeté le sort sur quelqu'un ? A-t-elle provoqué la colère terrible de Bachîr, l'émir de la Montagne ?

Le même silence obstiné répond à ces questions. Seule, la longue pipe à eau, le narguilé, cause tout bas. Mais les bouffées qui sortent du bec effilé n'ont pas la même densité que d'habitude.

La pipe elle-même semble partager les préoccupations de son maître.

Brusquement, celui-ci lance d'une voix irritée :

— Garçon ! Apportez-moi du feu... Ma pipe s'éteint...

Le garçon du café qui est chargé de ranimer le feu des narguilés, s'approche avec un petit brasero à poignée où, sur un lit de cendres, gisent les charbons ardents. Il en prend deux qu'il pose avec une pincette sur le sommet de la pipe. Puis il se penche à l'oreille du cheikh et lui dit d'une voix troublée, comme s'il lui annonçait une mauvaise nouvelle :

— Maître, le brave Moustafa refuse de combattre...

— Et Brahim, et Hannouche, et Estefân, et Hassan ?... interroge Abou-Ghassan.

— Ils ne veulent pas courir de risque.

— Ce sont tous des lâches, réplique Abou-Ghassan en colère. L'honneur du village est perdu... Il n'y a plus de braves en ce monde ! Ah ! si j'étais plus jeune !

Puis il maîtrise à grand'peine son irritation et tire de son narguilé des bouffées volumineuses.

Le maître d'école profite de l'occasion pour arrêter d'un geste le garçon qui s'éloignait :

— Qu'y a-t-il donc ? lui demande-t-il.

Le porteur du brasero minuscule jette un regard effrayé sur le Cheikh, puis, devant le mutisme de ce dernier, il expose brièvement le fait : Une semaine auparavant arrivait à Joûn un lutteur intrépide, qui lança un défi à tous les jeunes gens du village. Cinq d'entre eux le relevèrent, mais subirent, l'un après l'autre, une honteuse défaite, se retirant de la lice, l'un avec un bras cassé, l'autre une jambe brisée ou un crâne fêlé. Depuis ce jour, aucun homme n'ose plus se présenter au combat, et bientôt le lutteur invincible ira répandre dans tout le pays la nouvelle de cette honte. Joûn a perdu l'honneur, Joûn n'est plus le pays des braves ! Et, la rougeur au front, le garçon détala pour ne pas subir de nouveau l'accès de colère du cheikh irascible.

Alors Séid Maroun tomba lui aussi dans un silence profond, la tête entre les mains. Il cherchait la solution d'un problème si ardu. Il fallait à tout prix réparer cette défaite et sauver la réputation du village dont maints guerriers fameux ont rehaussé l'éclat dans le passé. Mais il avait beau chercher dans ses souvenirs, il ne trouvait pas l'homme qui oserait affronter le lutteur redoutable. Depuis soixante ans qu'il tenait l'école, des générations multiples avaient passé sous sa férule d'instituteur sévère et inflexible. Il avait connu un bon nombre de têtes dures. Les uns avaient pris le maquis, d'autres étaient partis en Amérique chercher fortune. Quelques-uns étaient devenus des bandits de grands chemins. Le fameux Jarjour, qui avait été pris et pendu, avait commencé ses exploits dans sa petite école. Nasrallah avait accompagné le colonel français, parti en exploration au pays des Assassins dans les montagnes des Alaouites, et n'était jamais revenu. De cette pléiade d'aventuriers qui avaient fait chez lui leurs premières armes, il ne restait personne... Personne ? Il y en avait pourtant un, fameux entre tous, qui avait gardé le contact avec le pays. Mais oui, c'était... c'était ce Georges à la volonté de fer..., ce Georges auquel il n'avait jamais pu administrer la bastonnade qu'il méritait... Qu'était-il devenu ? Il paraissait bien autrefois de temps en temps au village. Il avait travaillé comme bûcheron, puis avait lui aussi disparu. Pourtant Séid Maroun se rappelait l'avoir vu récemment, lui avoir parlé... Subitement un trait de lumière vint éclairer ses souvenirs. Oui, Georges est encore au pays, tout près du village. Il sait bien où le trouver. Lui seul est capable de sauver Joûn. Quand il verrait son vieux maître le supplier de venir au secours de ses frères, il ne pourrait refuser...

Le narguilé du cheikh était fini. Abou-Ghassan se leva et, avant de partir, se tourna vers son ami le vieux pédagogue, absorbé dans ses pensées. Il lui mit gentiment la main sur l'épaule en lui souhaitant une bonne journée. Le brave Maroun leva la tête et dit :

— Nous vivons des temps bien tristes, cheikh Abou-Ghassan. Mais les braves de notre village n'ont pas tous disparu. Convoquez ce soir même toute la population et faites venir

le lutteur qui veut nous humilier. J'ai trouvé l'homme qu'il faut !

Et, sans attendre la réponse, le pédagogue se leva, sortit du café et se dirigea vers les premières pentes de la montagne.

Une heure plus tard, il se trouvait dans une petite cellule du couvent de Déir-el-Moukhaless avec deux vieux moines, dont l'un était Georges l'ancien aventurier, et l'autre le supérieur de la petite communauté de religieux qui, depuis un siècle déjà, vivaient saintement à mi-pente de la montagne au-dessus de Joûn, en suivant la règle monastique tracée par saint Basile. Séid Maroun fit appel à toute son éloquence pour convaincre ses interlocuteurs de la gravité de la situation. Il n'y avait que son petit Georges, comme il se plaisait encore à le nommer, qui pût sauver la réputation des montagnards de Joûn. C'était là pour lui un devoir sacré, il ne pouvait l'éluder sans faillir à l'honneur.

Ayant converti le supérieur à ses idées, le vieux maître eut encore à vaincre l'humilité du moine. Mais alors le chef du couvent intervint d'autorité :

— Mon frère Georges, nous vous commandons d'aller sauver l'honneur de votre village, et la résistance fut réduite à néant.

Dans la soirée du même jour, Georges le moine prit son bâton, un manteau sombre et descendit calmement la pente de la montagne pour assumer sa nouvelle fonction. Les années avaient blanchi ses cheveux, la vie sédentaire et les rudes exercices de l'ascèse avaient entamé ses forces. Comment pourrait-il résister aux coups d'un lutteur de profession dont les muscles étaient capables de broyer le fer ? Le vieux moine ne s'en souciait mie, et mettait à profit cette promenade nocturne pour réciter ses prières et dire son chapelet.

Quand il entra dans la salle bondée de monde, il fut accueilli par un immense éclat de rire. Comment ? C'était là le héros qu'on leur avait annoncé ? C'était ce pauvre moine aux membres grêles, au cou décharné, aux mains osseuses, qui allait pouvoir résister aux assauts du géant massif, alors que tant d'autres gars, aussi forts que les cèdres du Liban, avaient été brisés comme un faisceau de branches sèches ! On avait voulu se moquer d'eux ! Il valait mieux renvoyer le malheureux moine et lui faire éviter une lutte qui serait non seulement ridicule mais funeste. Un cri courut de bouche en bouche :

— Le moine, au couvent ! Le moine, au couvent !...

Georges ne perdit pas contenance. Il lui restait un *Pater* à réciter pour finir ses prières du soir. Il le fit en silence, puis ôta son manteau, posa son bâton dans un coin et s'assit sur le tapis où devait avoir lieu le duel, au milieu de la salle. Le géant avança à pas lents, se tint debout devant le religieux, fit jouer ses biceps, bâilla à plusieurs reprises avec un claquement sinistre des mâchoires. Puis, nonchalamment, en faisant traîner ses mots :

— J'ai pitié de toi, pauvre moine. Si tu tiens à ta vie, déguerpis à l'instant ! Sinon, j'arracherai ta belle barbe pour en faire un balai de cuisine, et je briserai tes vieux os en mille morceaux ! Respectable vieillard, tu ne mérites pas cette fin !

Les huées de l'assistance couvrirent sa voix, tandis que, de ses yeux injectés de sang, il fixait la figure vénérable du moine. Celui-ci leva la main pour obtenir le silence.

— Je te remercie de tes sentiments de pitié et de vénération à mon égard, répondit-il ; il n'est pas décent en effet pour des gens de mon état de descendre dans la lice pour une lutte sauvage et inutile.

« Je te demande seulement de prouver ta force par un moyen très simple. Assieds-toi là, devant moi, et mets ta main dans la mienne. Nous tirerons chacun de notre côté. Celui qui aura tiré la main de l'autre sera vraisemblablement le plus fort. Et la preuve sera faite. »

Aussitôt dit, aussitôt fait. Les deux adversaires tendirent la main droite. On donna le signal.

— Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, dit calmement Georges le moine.

Et il tira. On vit alors le bras du lutteur résister durant une minute, puis suivre irrésistiblement le bras du moine, qui repliait le sien sans aucune trace d'effort sur sa figure, comme une ménagère qui fait le pain tire de la pâte un cheveu qui s'y était égaré.

— Grâce ! Pardon ! Au secours ! hurla le géant.

Georges le moine lâcha la main de son adversaire, dont le bras retomba sans force le long du corps. L'articulation de l'épaule avait cédé. On s'empressa autour de la victime pour la relever et lui donner les soins nécessaires.

— Toutes mes excuses, fit le moine. J'avais cru qu'il était fort !

Il se leva, mit son manteau, prit le bâton qu'il avait déposé dans un coin, et lentement se remit en chemin pour rejoindre son couvent.

Tant que vécut Georges le moine, aucun lutteur ne prit l'initiative de passer par Joûn pour y lancer son défi. L'honneur du village était en bonnes mains.



Le marchand et son fils



UN marchand possédait de grandes richesses. Il avait deux vergers contenant chacun deux cents orangers, pourvus de trois puits et d'une part de cinq heures par jour au grand canal d'irrigation qui desservait la région. Il avait en outre un troisième verger qui comptait cent bananiers en pleine force. Dix villages avec les terres qui les environnaient étaient sous sa dépendance directe. Deux maisons de campagne avaient été bâties par lui à la lisière des forêts de pins qui s'étagaient à neuf cents mètres d'altitude sur les flancs du Liban, avec deux sources d'eau vive qui lui

appartenaient. Il avait un troupeau de moutons de cinq mille têtes qui pâturait sur les plateaux. Il était estimé, il était probe, il était juste, il était généreux. Et celui qui avait reçu une promesse de lui était aussi sûr de la parole donnée que s'il avait eu en caution une somme de dix mille pièces d'or.

Il avait de nombreux enfants. Sa santé était excellente et lui permettait de travailler depuis le lever du soleil jusqu'au crépuscule, ce dont il remerciait Allah chaque jour. Car la santé vaut à elle seule une fortune et le travail est une bénédiction. Le marchand n'était point fier, il aimait bavarder chaque fois qu'il en avait le temps avec les gens de petite condition, rappelant avec humour ses débuts laborieux lorsque, petit marchand ambulante au coin des places, il vendait aux passants des briquets et de menus objets de toilette.

Il n'avait qu'un souci : c'était de voir son fils aîné qui venait d'atteindre l'âge d'homme suivre ses traces et bâtir sa vie avec sagesse et courage. Mais le jeune homme, à peine sorti de l'adolescence, regardait la vie avec d'autres yeux. Il aimait le luxe et la bonne chère, bien entendu, mais se contentait, pour satisfaire ses désirs et pourvoir à ses dépenses, de demander son argent à son père, ou, à défaut de ce dernier qui détestait les dépenses inutiles, à sa mère qui le choyait au-delà de toute mesure.

Un jour, le marchand appela son fils Négib et lui dit :

— Mon enfant, te voilà arrivé à l'âge d'homme, et le travail est désormais pour toi un devoir en même temps qu'un droit : c'est par le travail que tu acquiers le respect de tes semblables et que tu montres tes qualités de savoir-faire et d'intelligence. Je t'aurais donné volontiers la somme dont tu as besoin pour te lancer dans les affaires, si j'étais sûr de ton habileté.

— Mon père, répliqua Négib piqué au vif dans sa fierté, je suis aussi capable que n'importe qui.

— Je ne demande pas mieux que de croire à tes affirmations. Mais il me faut une preuve. Je sais que tu es prêt à me la donner. J'exige avant de te traiter en homme, que tu t'en ailles dans d'autres lieux, où tu n'auras pas pour soutenir tes débuts la réputation qui s'attache à mon nom, et que là, tu gagnes par un travail honnête la petite somme de dix pièces d'or que tu me rapporteras. C'est à cette condition seule, que tu seras autorisé à te lancer dans le tourbillon de la vie.

Le jeune homme sortit dépité, car rien ne le rebutait autant que le travail, et surtout le travail manuel. Pourquoi lui avait-on donné des précepteurs qui lui avaient fait apprendre toute science écrite et toute tradition orale ? Pourquoi avait-il pâli sur les livres pendant des années et des années ? Pourquoi avait-il fréquenté les lettrés, les juristes, les poètes du temps jadis ? Était-ce pour aller soulever des fardeaux dans le port ou pour nettoyer les étables des rustres qui ne savaient même pas lire ?

Comme d'ordinaire les jeunes gens qui ne sont pas de l'avis de leurs parents, Négib le savant décréta que son père avait visiblement tort, qu'il était d'un temps et d'une époque révolus et que, n'ayant pas fait des études aussi poussées que lui, il avait sur le travail et sur la vie moderne des idées trop vieilles et périmées. Mais notre écervelé savait que les décisions de son père étaient irrévocables et qu'il devait sans faute remplir les conditions que celui-ci avait posées.

Il avait l'imagination trop fertile pour s'embarrasser des moyens. Il alla donc raconter le fait à sa mère, la prenant à témoin de l'humiliation qui lui était ainsi imposée de travailler de ses mains dans une région où il ne connaîtrait personne, afin de gagner les dix pièces d'or. Celle-ci s'émut et prenant dans son argent personnel une somme assez rondelette, la lui remit en disant :

— Va, mon fils, dépense tout ce qu'il te faut, ne te fatigue pas et reviens-nous dans une semaine. Sur cet argent, tu pourras facilement réserver les dix pièces d'or que tu remettras à ton père. Et surtout n'en parle à personne.

Elle l'embrassa tendrement et lui donna son congé. Négib partit donc en équipage somptueux pour Beyrouth, y logea dans une maison confortable, visita tous les cafés le jour et tous les cabarets, la nuit. Il dépensa l'argent sans compter, distribua des pourboires à tort et à travers, fit la connaissance d'une foule d'amis. On l'entoura, on lui fit fête, on loua son esprit et ses connaissances, on le dauba avec mille flatteries jusqu'à ce qu'un soir il vît avec stupeur que sa bourse était presque vide et qu'il lui restait à peine de quoi payer son voyage de retour, en mettant de côté les pièces qu'il devait remettre, comme preuves de son aptitude à gagner sa vie. Une semaine s'était écoulée. Négib riait à part lui du tour qu'il jouait ainsi à son père. À tout prendre, il avait passé une semaine très agréable, malgré un tout petit remords au fond de sa conscience.

Il quitta avec regret ses nouveaux amis, dit adieu à l'hôtelier et loua une place dans une voiture qui le reconduisit chez lui. Sa mère inquiète guettait son arrivée. Elle le reçut à bras ouverts, lui fit raconter ses aventures, rit avec lui de ses prouesses de jouvenceau, s'extasia sur les flatteries dont il avait été l'objet, le complimenta sur ses succès. Son cher petit Négib était sûrement un prodige de savoir, d'intelligence et d'habileté. Quel beau début dans sa carrière d'homme du monde ! se disait la maman. Le père, lui, fit un accueil plus réservé. Il avait pendant toute la semaine éprouvé de vives craintes au sujet de l'absent. Mais son point de vue était différent. Négib, le sourire aux lèvres, jeta avec désinvolture les dix pièces d'or sur la table. Le marchand le considéra attentivement sans rien dire durant quelques instants. Il se leva, prit une petite bourse en étoffe, y enferma la somme que son enfant lui apportait, la remit dans la main du jeune homme et lui dit : « Suis-moi. »

Ils sortirent de la maison, déambulèrent par la ville, se dirigeant vers le rivage de la mer. Négib n'était pas à son aise et se demandait si sa ruse avait réussi. Quand ils furent arrivés sur le bord, le père avisa un rocher qui surplombait les eaux, monta dessus avec son fils. Puis, sans dire un seul mot, il prit des mains de celui-ci la bourse qui contenait les pièces d'or et la jeta dans l'eau profonde qui l'engloutit. Il regarda de nouveau son fils avec attention. Ce dernier ne broncha pas, mais dans son esprit il avait la conviction de plus en plus profonde que cet homme, qui avait une conduite si étrange, ne possédait certainement pas le sens des réalités de l'époque moderne. C'était son père, il le respectait, mais il doutait de plus en plus de ses capacités.

Le marchand avait tendu l'oreille vers le flot de la mer. Tout à coup, il laissa tomber ces mots :

— Mon cher enfant, cet argent que tu m'as remis ne porte pas un témoignage suffisamment probant de tes qualités d'homme. Les flots me font savoir que l'épreuve est à recommencer.

Négib fut bien ennuyé d'entendre ce verdict, car il avait hâte de gagner l'estime de son père et de prendre parmi ses semblables la place d'un homme qui suffit à ses besoins. Mais après tout, son voyage n'avait pas été trop désagréable, et l'expérience valait certes d'être tentée une seconde fois.

Il retourna chez sa mère qui, le cœur gros d'être obligée de se séparer encore une fois de son cher aîné, lui remit une nouvelle bourse bien pleine et le laissa partir avec les recommandations d'usage chez toutes les mamans. La fête fut menée par le jeune homme avec encore plus de magnificence. Les désœuvrés à Beyrouth étaient plus nombreux que dans sa ville, et le cortège des fêtards grossit de jour en jour. Quoi de plus agréable ! C'était le fastueux Négib qui payait les chanteurs et les danseuses ; c'était le glorieux Négib qui réglait le prix de la boisson ; c'était toujours ce héros, ce poète, ce génie qui se chargeait des frais de toutes les fêtes. Aucune louange n'était à la hauteur de ses mérites, aucun applaudissement n'était assez nourri pour répondre à ses largesses. Négib était le roi du jour. À vrai dire, la fumée de cette gloire frelatée n'était plus aussi douce à son amour-propre que le premier jour. Les cris d'admiration commençaient à le lasser. Les plaisirs étaient toujours les mêmes et il commençait à s'apercevoir que l'habitude en ôtait la saveur. Trois jours s'étaient écoulés. Les pièces d'or avaient disparu l'une après l'autre. Il était temps de rentrer au logis. Il avait dépensé son argent beaucoup plus vite que la première fois et n'en avait retiré aucune joie. Bien plus, le monde de ses amis l'écœurait. Il s'était aperçu que, bien loin de gagner leur estime, il s'était attiré leur jalousie, leur malveillance, leur mépris et leur haine cachée. Négib n'était pas aussi dénué de bon sens et de perspicacité qu'on serait porté à le croire. Comme on le supposait plus bête qu'il n'était, on donnait libre cours aux allusions et aux sous-entendus. Quand il leur annonça qu'il était obligé de les quitter, il y eut quelqu'un qui lui demanda insolemment s'il avait de l'argent pour payer son voyage de retour.

La mère revit avec plaisir son fils après ces trois jours d'absence, alors qu'elle ne l'attendait que pour la fin de la semaine. Il n'était plus aussi enthousiaste et sa fatuité avait baissé d'un ton.

— As-tu fait un bon séjour ? demanda-t-elle.

— Oui, répondit Négib sans grande conviction.

La maman devina que quelque chose n'allait pas bien chez son fils.

— Tu n'es pas content ? As-tu quelque ennui ? Allons, dis-le-moi franchement. J'essaierai de tout arranger.

— C'est que, fit l'adolescent, l'argent se dépense vite, et la vie de plaisirs est monotone. Il ne me reste plus que trois pièces d'or.

Elle lui remit sept autres pièces, lui recommandant de n'en rien dire à son père.

— J'espère, ajouta-t-elle, qu'il sera satisfait de toi cette fois-ci.

— Je l'espère aussi, car je n'ai pas envie de recommencer le voyage même avec un sac de pièces d'or. J'ai hâte d'être un homme et de travailler.

Cependant Négib n'avait pas l'esprit aussi tranquille qu'il en avait l'air. Il redoutait la perspicacité de son père, et c'est avec une grande appréhension qu'il lui présenta une seconde fois les dix pièces d'or.

— Allons consulter les flots, dit simplement le marchand. Et du haut du rocher, le jeune homme vit tomber encore une fois dans l'eau profonde la petite bourse d'étoffe. Il resta un long moment à scruter la physionomie de son père silencieux qui tendait l'oreille au flot. Il n'avait plus le même dédain pour la manière bizarre avec laquelle ce dernier consultait la mer au sujet de son fils. Y avait-il un sortilège là-dessous ?

Après un long silence, le père se retourna vers son fils. La tristesse se lisait sur son visage.

— Mon cher enfant, prononça-t-il, les flots sont plus que jamais irrités contre toi. Et je ne puis passer outre. Tu n'es pas encore un homme.

Négib ressentit ces mots comme un coup de fouet qui le fit bondir de révolte.

— Père, vous êtes dur pour moi.

— C'est que tu n'es pas assez exigeant vis-à-vis de toi-même. Peut-être n'as-tu pas suffisamment travaillé pour gagner cette somme. Peut-être quelque âme charitable t'a payé ton travail plus qu'il ne le méritait. C'est comme si tu avais mendié ton argent...

Le sang bouillonna de colère dans les veines du jeune homme. La rougeur lui monta au visage. Furieux envers lui-même plus qu'envers son juge, il s'écria :

— Je recommencerai l'épreuve. Mais ne m'attendez pas d'ici peu de temps. Je ne reviendrai que lorsque j'aurai la certitude de l'assentiment des flots. Si je tarde trop, c'est que j'aurai succombé à la tâche. Adieu, père.

— Qu'Allah veille sur ton chemin, mon fils.

Et sans même retourner à la maison, sans jeter un seul regard en arrière, le jeune homme prit la route. Le père revint songeur à la maison. Quand la mère le vit rentrer tout seul, pressentant un malheur, elle se précipita au-devant de son époux.

— Où est notre enfant ?

— Il est parti, répondit le père, pour gagner dignement l'argent de sa vie.

Sans même me dire adieu !

— Femme, il vaut mieux qu'il en soit ainsi.

La mère baissa la tête sans répondre et rentra dans son appartement pour laisser libre cours à ses larmes et à son repentir.

Négib marcha longtemps, des heures et des heures, droit devant lui, sur le chemin qui longeait la mer, sans songer à la fatigue, ni aux cailloux du chemin, ni au froid, ni à la faim. Le flot de la grève qui grondait à ses côtés, en se précipitant sur les rochers des falaises, semblait lui reprocher avec véhémence l'indignité de sa conduite.

— Tu as mendié ! Tu as menti ! Tu as exploité la tendresse de ta mère ! Tu es un lâche !

Le désespéré se bouchait les oreilles, pressait le pas, courait à perdre haleine ; ses pieds heurtaient les cailloux ; ses habits s'accrochaient aux ronces. Il n'en avait cure, il voulait fuir, fuir. De temps à autre, n'en pouvant plus, il se dressait face à l'ouragan, debout sur la falaise abrupte.

— Assez ! Assez ! criait-il aux flots. Ne me tourmentez plus ! Assez ! Je suis un homme, je vais le prouver. Vous allez le voir, vous allez le voir...

Enfin le chemin quitta le bord de la grève pour s'enfoncer dans les terres. La voix que lui portait le vent devint de plus en plus lointaine, puis cessa de parvenir jusqu'à ces oreilles. La lune s'était levée, faisant pâlir les étoiles dans le ciel bleu.

N'en pouvant plus, Négib s'arrêta sur le bord de la route et s'assit pour souffler un peu. Il prit conscience alors d'une vive douleur au pied droit. Il mit la main à l'endroit qui lui faisait si mal et sentit quelque chose de gluant. Du sang ! Il avait du sang au bas de la cheville, du sang sur le cou-de-pied, du sang au pied gauche. Ses souliers de ville, peu faits pour la marche, s'étaient déchirés en plusieurs endroits. Ses pieds ne formaient qu'une plaie dont la douleur lancinante le fit frissonner. C'était sa première rencontre avec la douleur, et personne n'était à ses côtés pour le soigner. Des larmes perlèrent à ses cils. Il les essuya avec rage, se leva péniblement et reprit sa marche. Chaque pas était pour lui comme un coup de couteau. Où aller ? Que faire en pleine nuit, dans une contrée où il n'était jamais venu ? Il sentit la peur, l'horrible peur animale, folle, aveugle, rôder autour de lui. Il se raidit, se força à sourire et même essaya de siffler un petit air joyeux. Un chien hurla à une dizaine de mètres. Négib discerna une maison entre les arbres. Il cria :

— Y a-t-il quelqu'un ? Holà dans la maison !

Le chien se mit à hurler plus fort et se rua sur une porte à claire-voie, cherchant à la franchir pour se précipiter sur l'inconnu. Enfin une petite fenêtre s'ouvrit :

— Qui est là ? Que voulez-vous ?

— Je voudrais trouver un gîte pour la nuit.

— Avez-vous de l'argent ?

Le pauvre Négib fouilla dans ses poches. Hélas ! Pas un sou !

— Non, fit-il d'une voix hésitante.

— Passez votre chemin ou je lâche mes chiens. Nous ne recevons pas les vagabonds.

Le jeune homme ferma les poings. Il fut tenté de saisir un gros caillou et de le lancer sur cet hôtelier intraitable. Il se retint. À quoi bon ? Il n’y gagnerait rien et serait battu. Et il aurait les chiens à ses trousses.

Il reprit sa marche en soupirant. Pour vivre, il faut de l’argent et cet argent devait être gagné par un labeur honnête. C’est à cette condition qu’il pouvait recevoir l’estime et le respect de ses semblables. Un peu plus loin, il distingua sur la route l’entrée d’une petite grotte dans le roc. Il s’y engagea. Un bêlement l’accueillit, et puis un autre et un autre.

— Qui est là ? fit une voix.

— Je viens m’abriter, monsieur. Je n’ai pas de logis.

— Pas tant de façons ! répondit-on de l’intérieur, trouve un coin et dors.

Il n’attendit pas qu’on lui répétât l’invitation.

Il se glissa au milieu du troupeau, poussa deux chèvres qui résistèrent de leur mieux, et s’étendit de tout son long avec un soupir de soulagement. Il faisait doux, il faisait bon au milieu de ces bêtes. Le temps de poser sa tête sur le flanc de l’une d’entre elles, et Négib avait déjà cédé au sommeil.

Un concert de bêlements le réveilla au point du jour. Il ouvrit les yeux. Autour de lui, un groupe de bergers de tous les âges le regardaient avec curiosité. Il bâilla, s’étira.

— Où suis-je ?

Il se rappela soudain son long cheminement de la nuit, voulut se lever. À peine fut-il sur son séant qu’il poussa un gémissement et se rassit ; ses bas étaient maculés, ses pieds étaient enflés, et ses chaussures s’en allaient par morceaux. Un vieux berger qui semblait le chef de la bande s’approcha de lui en grommelant :

— Ça ne peut rien supporter, ces farauds de la ville. Ne bouge pas, espèce... d’édredon ramolli. Je vais te soigner.

— Je n’ai pas d’argent pour vous payer..., murmura tristement le pauvre Négib.

— Trêve d’insultes ! Morveux à la mélasse !... Zaki, passe-lui un bol de lait. Ça lui donnera des idées... Nous nous moquons de ton argent. Tu es pauvre comme nous, et en plus de cela, tu as la peau blanche comme celle d’un agnelet. Misère sur misère !

Le jeune hôte reçut des mains d’un petit chevrier un bol de lait grand comme une marmite.

Il le but avec délices, pendant que le vieux le soignait en pestant et jurant comme un diable. Puis, s’appuyant sur Zaki, il sortit de la grotte et s’assit au soleil sur le bord de la route.

— Reste là et ne bouge pas, dit l’infirmier improvisé. Nous emmenons les troupeaux là-haut sur le plateau. Nous serons de retour dans l’après-midi. Aujourd’hui, mon prince, repos absolu pour toi...

Et comme Négib remerciait ses bienfaiteurs :

— Trêve d’insultes !... oreiller de plumes, interrompit le vieux berger... Nous n’aimons

pas les manières. Tu nous paieras quand tu auras des sous... Tiens ! Voici du fil et des aiguilles pour raccommoder tes guenilles..., et de la ficelle pour rajuster tes sandales...

Les bergers s'éloignèrent, poussant leurs bêtes devant eux. Et Négib s'étendit avec délices sur la mousse parfumée de thym où il ne tarda pas à s'endormir. Quand il se réveilla, le soleil était aux trois quarts de sa course. Il contempla avec un plaisir infini le ciel, les arbres, les petites fleurs minuscules de l'herbe, s'amusa à brouter du thym pour imiter les chèvres. Il était heureux, dispos. Il se mit à chantonner de vieux refrains. Il se rappela soudain sa maison, sa chambre, les tapis moelleux, le divan : que tout cela lui semblait vil ! Que tout cela lui semblait pauvre ! Il préférait sa mousse, son rocher, ses nuages, ses petites fleurs, sa grotte. Le souvenir de sa mère, de son père et de ses frères l'émut davantage : « Il faut que je revienne, se dit-il, ils m'aiment bien, mais il faut que je leur montre que je suis un homme ! »

Il essaya de se lever, de faire quelques pas. Cela allait mieux : demain, il serait guéri. Alors il offrirait ses services dans une ferme et aurait ainsi de quoi payer son voyage à Beyrouth. Là, ses amis l'aideraient, et il pourrait gagner dignement sa vie. Comme les bergers tardaient à rentrer, Négib se dit qu'il pourrait peut-être faire quelque chose dans la grotte, qui était sale. Il s'en alla cueillir des branches d'un arbuste épineux, fabriqua un balais primitif mais pratique, et se mit en devoir de nettoyer le logis de ses hôtes. Il avisa quelques caisses défoncées, en fit avec de la paille de petites couchettes pour les petits chevreux afin que, durant la nuit, leurs pattes ne fussent pas brisées dans la confusion du troupeau. Avec quelques morceaux de bois et une dizaine de clous, il construisit un support cubique sur lequel il fit reposer la jarre d'eau.

Enfin des bêlements au dehors lui annoncèrent le retour de ses amis ; le vieux berger apparut à l'entrée de la grotte :

— Peste ! Tu es un homme précieux, fit-il avec admiration quand il vit la jarre bien calée et les petites crèches. Je n'avais jamais pensé à cela !

Il héla tous ses compagnons qui demeurèrent béants d'admiration :

— C'est beau ! C'est propre ! Ça, c'est du travail... ! reprirent en chœur les bergers.

— Moi, dit l'un d'eux, je ne puis supporter de voir un citadin me surpasser en générosité. Je donne à notre hôte ma paire de souliers de rechange.

— Et moi, une veste en peau de mouton, dit un autre.

— Et moi, un couteau...

Chacun y alla de son petit cadeau. Négib dut tout accepter pour ne pas les froisser. Il sentit des larmes lui monter aux yeux. Il les écrasa rageusement de son poing. Il était un homme, que diable, et non plus un adolescent.

Après un repas frugal, mais cependant copieux et sain, chacun s'endormit. Le lendemain, de bonne heure, Négib prit congé des bergers et du troupeau malgré leurs protestations (les chèvres en effet commençaient à le reconnaître) et s'en alla d'un pas décidé sur la route, ayant fait provision de courage pour tout un mois, pensait-il.

Sur sa route, il rencontra une ferme importante, entourée de bons vergers. Il remarqua

que les orangers portaient encore leurs fruits. Il était pourtant grand temps de faire la cueillette. Il entra dans la cour et demanda à un ouvrier qui tirait de l'eau où était le maître de la maison. L'homme lui répondit que le fermier était malade. Négib se présenta à la porte du logis où il fut accueilli par une femme éplorée.

— Je viens demander du travail, dit-il.

— Hélas ! gémit la femme, mon mari est au lit et je ne m'entends pas à diriger ses affaires.

Elle le conduisit au chevet du cultivateur qui avait eu un coup de sang il y avait à peine deux jours. L'homme se lamentait sur sa récolte qui allait se perdre. Il n'avait sous la main aucune personne de confiance pour le décharger de ce soin, et ses ouvriers étaient trop peu nombreux. Négib lui offrit ses services et le rassura de son mieux. Puis, se rappelant les notions de médecine que son précepteur lui avait fait apprendre, il lui conseilla de tremper ses pieds dans un bain de moutarde. Une légère saignée, une tasse de tisane bien chaude, et le malade tomba dans un profond sommeil. Négib mobilisa toutes les bonnes volontés et dirigea l'opération délicate qui consistait à cueillir les oranges mûres et à les répartir dans des paniers différents suivant leur degré de maturité, les unes devant être vendues sur-le-champ, d'autres pouvant encore attendre quelques jours. Il se souvenait d'avoir assisté quand il était encore enfant à une opération semblable dans les vergers de son père. Mais il n'avait songé alors qu'à manger les fruits et s'était étonné de ce qu'on recourût pour cette tâche à un grand nombre d'ouvriers. À soulever les lourds paniers, à grimper sans cesse au sommet des arbustes pour en redescendre aussitôt, il comprit que le travail était loin de ressembler à une partie de jeux comme il l'avait cru autrefois, et que les hommes méritaient la paie qu'ils recevaient.

Le lendemain, le fermier se leva du lit, aussi gaillard qu'un bouc dans un troupeau de chèvres, et ne fut pas peu étonné en constatant que le travail était presque terminé. Il voulut retenir chez lui ce berger – car Négib en avait toutes les apparences – si habile et si entreprenant, qui l'avait guéri d'un tour de main et lui avait évité de perdre une bonne partie de sa récolte. Le jeune homme, courbaturé par suite des fatigues de la journée précédente, refusa de rester, alléguant qu'il devait rencontrer des amis à Beyrouth, avec lesquels il travaillerait. Il reçut une pièce d'or des mains de son patron plein de reconnaissance, qui ajouta, après lui avoir souhaité un bon voyage :

— Vos parents doivent être fiers d'avoir un fils aussi courageux et aussi entreprenant que vous. Puissent mes enfants vous ressembler quand ils seront grands.

Ce compliment sincère le remplit de joie plus qu'on ne saurait dire. Il s'éloigna la tête haute, se répétant à mi-voix :

— Je suis un homme ! Je ne suis plus un mendiant !

Quand la route le ramena près du rivage, il aspira à pleins poumons la brise marine qui semblait rire en folâtrant dans ses cheveux. Le vent ne songeait plus à le gifler de ses insultes outrageantes. Négib avait retrouvé la paix de sa conscience. Négib était content de lui-même. La vie lui avait prodigué bien des faveurs, mais jamais il n'avait ressenti cette joie profonde. Les éloges flatteurs de ses amis de Beyrouth lui paraissaient

maintenant comme des outrages à sa dignité. Il est vrai que la renommée de son père dans sa ville natale lui valait le respect et la considération des personnes les plus respectables, mais elle ne s'adressait à lui que parce qu'il était le fils d'un homme connu par tous pour sa probité et son courage. C'était comme un honneur d'emprunt. Tandis que maintenant il avait conscience de s'être forgé lui-même une valeur.

Négib s'arrêta à un relais de poste où passaient les voitures qui roulaient vers le sud. Il prit place dans la première qu'il rencontra. À côté de lui se trouvait un bonhomme grisonnant qui l'amusa de ses histoires drôles et de ses chansonnettes de cabaret. Il sentait l'alcool et paraissait aussi gai que ses vêtements étaient sordides et sales. Il semblait prendre un intérêt spécial à ce jeune berger, lui demandait s'il était assis bien à son aise, lui arrangeait sa veste froissée, le poussait du coude pour attirer son attention sur un spectacle curieux, lui prodiguait ses compliments. Négib en était gêné. Quand la voiture s'arrêta vers midi pour permettre aux voyageurs de se restaurer, en achetant qui une galette, qui des olives ou des oranges avec un morceau de fromage, l'homme descendit en hâte et demanda à son jeune compagnon s'il pouvait lui prêter un ou deux deniers pour faire ses provisions. Notre berger n'avait que sa demi-pièce d'or destinée à payer son repas du soir et le gîte à Beyrouth quand il y serait arrivé, en attendant de retrouver ses gais compagnons de fête.

— Cela ne fait rien, dit le vieux soûlard, passez votre pièce, je ferai la monnaie.

Négib remit son argent machinalement, sans songer à l'évidente contradiction des propos de l'emprunteur, qui prétendait n'avoir lui-même qu'une grosse pièce.

L'homme partit de toute la vitesse de ses jambes. La voiture se remit en marche. Une autre personne monta à côté de notre ami, qui fit remarquer que la place était prise, que celui qui l'occupait ne tarderait pas à venir. Le gros marchand qui s'y était installé en s'y carrant aux dépens de ses voisins, répondit avec humeur qu'il avait loué la place, que le voyageur qui l'avait occupée était arrivé au terme de son voyage, qu'il avait donc le droit d'y rester, malgré les mensonges d'un rustre. Le conducteur vint confirmer les allégations du marchand bouffi de graisse, non sans avoir inondé le jeune homme d'un flot d'injures. La voiture allait son train. Négib comprit qu'il avait été joué comme un enfant et en ressentit une grande peine.

Une nostalgie soudaine l'envahit. Oh ! le doux nid familial où il était à l'abri de toutes ces vilenies ! Tendresse d'une mère, où le cœur se dilate, protégé des heurts brutaux de la vie par un rempart de bienveillance et de sollicitude. Le pauvre adolescent fut sur le point de descendre du véhicule et de courir à toutes jambes vers le toit familial. Où est ton courage de ce matin, pauvre étourneau ? Où s'est envolée ta confiance en toi-même ? Qu'est devenue ta fierté ? Un coup de vent vint rafraîchir son visage et emporta au loin les relents de sa mélancolie.

Vers le soir, la voiture atteignit les faubourgs de la ville. Le pauvre Négib, talonné par la faim, courut aussitôt vers l'auberge où s'était exercée à deux reprises sa munificence. L'hôtelier eut peine à reconnaître en ce berger aux vêtements sordides, aux grosses bottes de peau, au visage hâlé, aux cheveux en désordre, le richissime jeune homme dont la main était si généreuse. Son visage se renfroga, il pria sèchement le visiteur importun de s'en

aller au plus vite, parce qu'il salissait son parquet.

Négib passa dans la salle où se tassaient les clients en sirotant leurs liqueurs. Il y avait là justement toute une bande de ses amis, groupés autour d'un homme élégant, qui pérorait et à qui semblaient s'adresser les adulations de la compagnie. Qu'il était ridicule avec ses airs suffisants et ses doigts chargés de bagues qu'il faisait miroiter avec ostentation ! « Et dire que j'ai tenu le même rôle que ce freluquet ! » pensa Négib. Cependant sa faim se faisait plus pressante ; à part quelques oranges, il n'avait rien mangé depuis le matin. Il s'approcha discrètement d'un des fêtards, lui toucha légèrement l'épaule pour attirer son attention. L'autre se retourna avec surprise :

— Que me veut ce rustre ? dit-il avec mépris.



« Mon père je vous en supplie ne faites pas cela... »

— Mon ami, fût Négib de plus en plus intimidé, j'ai besoin de trouver du travail...

— Mon ami !... interrompit le faraud. Que signifient ces manières ? Es-tu insolent par nature ou as-tu perdu la raison ? Je n'ai jamais fréquenté des gardiens de chèvres, de moutons, ou de vaches ! Arrière, insolent !... Garçon, mettez-moi cet homme à la porte...

— Mais je suis Négib, celui qui payait toutes vos consommations, il y a une semaine...

L'homme se leva, piqué au vif dans son amour-propre. Il avait reconnu son mécène de la veille.

— Regardez là ce badaud, cet imbécile, ce coquin, cria-t-il à ses compagnons. Parce que nous avons condescendu à le recevoir parmi nous il y a quelque temps, il prétend nous associer à son commerce de vaches... Regardez ce fou, ce failli...

Et tous de se retourner, de rire, d'applaudir, d'écraser le jeune homme sous les quolibets et les injures.

— Je ne vous ai pas demandé votre amitié, répliqua Négib, retenant à peine la colère qui grondait lui. Ingrats ! Vils chacals ! Je vous ai dignement demandé du travail.

La meute de corbeaux se déchaîna sur le malheureux sans défense.

— Sera bien fou celui qui vous engagera..., cria l'un.

— Un dépensier comme vous, un prodigue, un écervelé...

— Un voleur !

— Allez mendier ! Vous n'êtes bon qu'à cela !

— Allez vous faire nourrir à l'hospice...

— La soupe populaire est juste ce qu'il vous faut.

— À la porte, l'insolent !

— À la porte ! À la porte !

Les garçons du café étaient accourus avec des bâtons. Négib, la rougeur au front, se retira sans dire un mot, le cœur plein d'amertume. C'étaient ceux-là, les amis sur lesquels il avait compté ! C'étaient ceux-là les compagnons auprès desquels il espérait trouver un appui et un réconfort. Que n'était-il resté chez les bergers, ou chez le fermier malade ? Une détresse profonde déferla sur lui, le submergea, l'engloutit : il ne sentit plus la faim, il ne sentit plus le froid. Seule une douleur poignante l'étouffait comme une hyène sinistre qui mord à la gorge et ne lâche plus sa proie. Que l'homme est cruel, quand il a pris pour idole l'or et les plaisirs. La pauvreté est-elle donc un crime aux yeux du monde, et ceux qui y sont condamnés sont-ils marqués d'une tache indélébile comme les esclaves d'autrefois ? Que les indigents ont la vie dure, et avec quelle sévérité la société les rejette, les poussant de gaieté de cœur sur la voie du crime.

Négib s'assit tristement sur les marches d'une porte et s'abandonna au découragement. Ne ferait-il pas mieux de revenir chez lui, de se réfugier auprès de cette mère si douce, qui, elle, le comprenait, de lui conter ses chagrins, de boire avidement les consolations qu'elle ne manquerait pas de lui prodiguer ? La vie est trop dure pour ceux qui n'ont rien ! Mais lui serait riche, il ne travaillerait pas. Il attendrait le bon plaisir de son père qui

serait bien obligé un jour de renoncer à ses exigences. Serait-il donc un mendiant perpétuel ? n'était-il bon qu'à cela, comme on le lui avait crié tout à l'heure ? Non, mieux vaudrait mourir à la tâche. Pauvre mère ! Comme elle devait souffrir de son absence. Des larmes montèrent aux yeux du pauvre Négib. Il les écrasa d'un poing résolu et se leva.

Il vit devant lui un homme âgé, bien vêtu, avec une chaîne en or qui brillait à son gousset, au creux d'un châle de soie qui formait ceinture à la mode d'autrefois. Encore un riche ! se dit Négib en lui-même. L'homme lui dit :

— Jeune berger, votre aventure me fait pitié. Vous n'êtes pas fait pour la fortune. Mais je veux vous aider. Ma femme adore les chats et ma maison en est remplie. J'ai besoin d'un ouvrier qui accepte de soigner ces animaux, qui sont de belle race. Il fera office de portier, de cuisinier, de garçon de course et de jardinier. Je vous prends à mon service et je vous paierai... mettons deux pièces d'or par an... Je suis généreux... Acceptez-vous ? Le travail n'est pas pénible.

Négib pensa que l'homme plaisantait. Il le regarda en face et vit qu'il avait tenu ce propos avec tout le sérieux qu'on pouvait attendre d'un homme de son âge et de sa condition. En voilà un qui concilie facilement sa charité avec son intérêt, pensa-t-il. Deux pièces d'or par an, pour un homme à tout faire. Il mettait vingt fois plus pour nourrir le moins précieux de ses chats. Mais le riche original ne l'avait pas insulté comme les autres. Le berger d'un jour le salua respectueusement, déclina ses offres et s'en alla.

Il poussa ses pas jusqu'au port. Par fortune, un bateau venait d'arriver et l'on déchargeait les marchandises. Un ouvrier l'interpella :

— Hé ! berger, veux-tu travailler ? Le bateau est pressé de repartir et nous avons besoin d'hommes.

Négib accourut, heureux de trouver enfin du travail, fut embauché sur-le-champ et suivit une file de portefaix qui montaient sur la passerelle de bois. On lui mit un gros sac de charbon sur les épaules. Bien qu'il fût trop lourd pour ses forces, notre berger le souleva avec courage et le transporta sur le quai. Un second sac de charbon. Un troisième. Il travailla ainsi deux heures de suite. Il était harassé de fatigue. Il avait vu maintes fois dans son enfance des hommes transporter des fardeaux. Jamais il n'avait pensé que le travail fût si pénible et que les sacs de charbon fussent si lourds. Enfin, le déchargement terminé, il alla se présenter avec ses camarades devant le contremaître pour recevoir son salaire.

— Dix sacs de charbon. Voici trente deniers.

— Pardon, rectifia Négib, je n'ai transporté que huit sacs. Vous me devez vingt-quatre deniers seulement.

Le payeur regarda avec stupéfaction ce débardeur qui rectifiait un compte à son désavantage. C'était bien la première fois de sa vie qu'il voyait un individu de ce genre.

— Tu n'es pas de la corporation, toi, l'innocent !

— Non, monsieur, je viens d'arriver. J'ai besoin de travailler pour manger.

— Bon ! Bon ! Passe. Voici tes vingt-quatre deniers.

Les autres ouvriers qui attendaient leur tour regardèrent curieusement le jeune étranger et dirent en ricanant :

— C'est un fou ! C'est un original !...

Négib ne comprenait pas pourquoi sa réplique provoquait tant de commentaires. Il voulut s'éloigner, quand une main se posa doucement sur son épaule. Il se retourna et se trouva devant un homme couvert de son « abaye » ^[42], qu'il avait vu faisant les cent pas sur le quai pendant que les portefaix travaillaient à décharger le bateau. Il ne discerna pas ses traits, mais il entendit sa voix grave qui disait :

— Mon ami, tu es un homme probe. Attends-moi quelques instants, et tu m'accompagneras.

Lorsque tous les ouvriers furent payés, l'homme fit signe à Négib et ils s'enfoncèrent tous les deux dans les rues mal éclairées de Beyrouth. Ils arrivèrent à la grand-place, prirent une des grandes rues de la ville et s'arrêtèrent en haut d'une montée assez rude, devant une maison de belle apparence, qu'entourait un jardin spacieux avec des plates-bandes de fleurs et quelques palmiers. À peine l'homme avait-il heurté légèrement à la porte que celle-ci s'ouvrit. Deux domestiques s'avancèrent, saluèrent respectueusement le maître et le débarrassèrent de son manteau. Celui-ci dit quelques paroles à voix basse à l'un d'eux, qui inclina la tête et pria Négib de le suivre. Il le fit entrer dans une cuisine claire, spacieuse, où le volume et le nombre des marmites donnaient une idée de l'importance de la maison et du train de vie des habitants. Le domestique lui fit signe de s'asseoir devant une table, et lui servit un repas copieux que le jeune affamé prit avec un fort bon appétit. Du gigot cuit à la sauce tomate, il ne laissa que les os, des quatre pains, il ne laissa même pas les miettes. Le serviteur aux cheveux blancs souriait avec bonté :

— Vous avez un appétit de jeune lion, dit-il. Êtes-vous complètement rassasié, ou voulez-vous que je vous serve encore ?

Négib remercia son homme et le pria de transmettre à son maître l'expression de sa reconnaissance. Il fut conduit aussitôt dans une chambre propre pour y dormir, et le domestique le quitta après lui avoir souhaité une bonne nuit. Le monde n'était donc pas aussi méchant qu'il avait cru, pensait Négib en s'étendant sur le lit. Qui était cet homme si bon, et pour quelle raison l'avait-il choisi parmi tant d'autres pour le combler de ses bienfaits ? Négib ne resta pas longtemps à creuser ce problème, car il s'endormit aussitôt d'un sommeil profond.

Le lendemain matin, au point du jour, on vint l'avertir que le maître de la maison désirait lui parler. Il fit sa toilette et descendit le plus vite qu'il put. Dans une antichambre, il revit son bienfaiteur de la veille : c'était un homme mince, à la figure émaciée où deux yeux d'un brun de châtaigne exprimaient la mansuétude. La souffrance avait creusé ses traits, sa voix était faible, cassée, bien qu'empreinte d'une grande douceur. Ses cheveux étaient blancs. Il fit asseoir son protégé et lui demanda s'il savait lire et écrire. La réponse affirmative du berger improvisé parut le remplir de satisfaction. Il ajouta :

— Je possède un grand magasin et j'ai besoin de vos services. Votre probité, mon petit ami, est une qualité précieuse. Vous serez mon bras droit et je compte sur vos efforts intelligents pour m'aider à retrouver la prospérité de mon commerce, que des employés malhonnêtes ont mené presque à la ruine. J'espère qu'avec votre concours, je saurai bientôt déjouer leurs intrigues et sauver ma fortune compromise. De quelle ville êtes-vous originaire ?

— Je viens de Tripoli, dit Négib, pour travailler quelque temps à Beyrouth. Je suis à votre service.

Le commerçant lui assigna, pour débiter avec lui, un salaire honnête, et l'envoya changer de costume. Puis ils partirent ensemble vers les souks de la ville. Là, dix employés attendaient le patron qui leur présenta leur collègue nouvellement engagé à son service et ouvrit lui-même les cadenas qui fermaient la devanture. Chacun prit sa place devant les rayons, quelques clients se présentèrent et le travail de la journée commença. La tâche n'était pas aussi facile qu'on serait porté à la juger de prime abord. Évidemment on ne travaillait pas en plein air, on ne soulevait pas de lourds fardeaux comme les portefaix sur le port ou les ouvriers dans les champs ; ce n'était pas un travail de force, mais un travail d'intelligence et de sagacité.

Négib était plein d'ardeur et les autres employés, le voyant mettre tous ses efforts pour contenter son maître, ne voulurent pas rester à l'écart de ce déploiement d'activité. Ils firent preuve de beaucoup de zèle, mirent comme lui un ordre impeccable dans les rayons de marchandises qui leur étaient confiés, s'abstinrent de bavarder et de perdre leur temps comme ils avaient l'habitude de le faire. À la fin de la journée, le patron, content de ce renouveau, mit amicalement la main sur l'épaule de son jeune ami et l'emmena de nouveau chez lui.

— Je suis entièrement satisfait de toi, mon petit Négib, dit-il. Tu habiteras désormais chez moi.

La confiance de son maître remplissait d'aise notre jeune homme. Il brûlait du désir de s'en montrer digne. Les responsabilités qu'il sentait peser sur ses épaules décuplaient son courage. Il fallait sauver de la ruine ce respectable vieillard qui l'avait traité en homme dès leur première rencontre. Négib s'initia à tous les travaux, depuis la vérification des ballots d'étoffes, leur transport dans l'entrepôt, la répartition des marchandises, jusqu'aux petits détails concernant le calcul du prix commercial et la présentation des objets aux clients. Deux jours ne s'étaient pas écoulés qu'il était déjà au courant de toutes les finesses du métier. Attentif à toutes les opérations de vente, aux quantités écoulées et à celles qui restaient en dépôt, il eut vite fait de déceler les petites malversations et les négligences qui absorbaient petit à petit les gains du marchand. Il en avertit amicalement les employés responsables et leur fit comprendre que leurs intérêts véritables exigeaient de leur part une probité exemplaire. Lorsqu'à la fin de la semaine, le patron s'aperçut en faisant son bilan que les recettes avaient été excellentes, Négib lui suggéra qu'il serait souhaitable de donner aux employés une petite gratification en cette occasion. Et aussitôt ceux-ci de se réjouir et de redoubler de zèle.

Les affaires du commerçant allaient de mieux en mieux. Il s'inquiéta du fait que son

protégé était harassé de fatigue à la fin de ses journées, qu'il tombait de sommeil en prenant son repas du soir. Il lui demanda s'il avait quelque argent de poche pour se délasser un peu et aller prendre un café avec des amis. Il lui offrit une petite somme que Négib refusa, disant avec amertume qu'il avait perdu tous ses amis d'un seul coup. Il ajouta aussi, par égard pour son bienfaiteur, que son salaire était juste et suffisant et qu'il ne sentait pas le besoin de dépenser de l'argent inutilement. Ces paroles ne firent qu'augmenter l'estime du marchand à son égard.

Un autre incident vint ajouter à la considération que tout le monde portait au jeune employé. La servante d'une famille d'émirs fut chargée par sa maîtresse de faire l'emplette à sa place d'une robe de grand prix. Elle s'en vint chez le marchand qui désigna son meilleur employé Négib afin de présenter à la femme les échantillons de ce qu'il avait de meilleur, comptant sur l'habileté du jeune homme pour satisfaire sa nouvelle cliente et lui donner le désir de revenir faire ses emplettes dans son magasin. Le brave Négib lui fit un prix très raisonnable pour une robe qui coûtait deux fois plus cher chez les autres marchands. Elle paya et s'en alla. Sa patronne fut si contente de la qualité de l'étoffe et du bon goût avec lequel le choix avait été fait, qu'elle renvoya le lendemain sa servante au même comptoir pour lui faire emplette d'une autre robe choisie par le même employé dans le même fond d'assortiment. Quelle ne fut pas la surprise de celle-ci d'entendre le jeune Négib lui dire en tirant d'une armoire quelques pièces de monnaie dans une enveloppe :

— La dernière fois, en me réglant, vous avez donné, sans vous en apercevoir, trois deniers en plus du prix convenu. Les voici. Je suis heureux de vous les remettre.

La femme fut saisie d'admiration devant une pareille honnêteté. Elle rapporta le fait à sa maîtresse, qui le raconta à toutes ses connaissances dans les milieux aisés de la ville. Et les clientes d'affluer. Et les affaires du commerçant de prospérer.

Un soir, — il y avait déjà un mois que Négib travaillait chez son maître et il avait touché sa paie de douze pièces d'or — le jeune homme demanda la permission de quitter son emploi.

— Comment, lui dit le commerçant attristé par cette nouvelle, vous voulez déjà partir ! Ne vous ai-je pas traité comme mon fils ? Vous ai-je manqué en quelque chose ? Je voudrais vous garder toujours chez moi. Vous m'avez sauvé de la ruine, et j'ai une fille belle et sage, mon unique enfant, que je vous donnerais en mariage. Restez avec moi, mon fils, vous ne le regretterez pas.

Très ému par ce qu'il venait d'entendre, le jeune homme se mit à réfléchir : il avait un travail qui lui plaisait, un maître qu'il aimait, et, par sa vie laborieuse, il était devenu un homme de courage, tel que son père avait souhaité de le voir. Que ferait-il dans sa ville natale ? Il mènerait de nouveau sa vie facile d'autrefois, dans le luxe et la médiocrité. Il redeviendrait peut-être l'enfant insouciant qu'il avait été avant ce voyage. Pourquoi ne resterait-il pas, là où il avait appris la fierté de vivre de son travail, la joie de se rendre utile, en construisant son avenir de ses propres mains ? Mais une image se présenta à son esprit, celle d'une mère pensive surveillant la route de sa fenêtre pour voir si la silhouette de son aîné ne se dessinait pas au loin à l'horizon. Il prit son courage à deux mains :

— Je voudrais revoir mes parents, dit-il. Laissez-moi partir. Je reviendrai.

Il embrassa la main de son vieux maître et il s'en alla, ayant repris pour la circonstance ses habits de berger. Il paya sa place dans la voiture et, en attendant le départ, il s'assit tout près de là, sur une borne observant d'un air curieux les voyageurs. Près de lui un groupe de mendiants causaient à voix basse. Des bribes de paroles lui venaient à l'oreille :

— Entre le village de Bordj et le petit torrent-route resserrée... endroit convenable... En cas de danger, j'avertirai par un sifflement... Je vous précède à cheval...

Il n'y fit pas grande attention pour le moment, quoique la mention du cheval lui fît tourner la tête. Il devait avoir mal entendu ; de si pauvres hères ne pouvaient voyager à cheval. Ils étaient loqueteux d'une façon plus qu'extravagante. Aucune pièce de leurs habits ne tenait en place, à dire vrai. Et pourtant on ne lisait sur le visage de ces truands ni la lassitude ni le dénûment.

On invita les voyageurs à monter en voiture. Deux des mendiants prirent place derrière le conducteur. Le jeune homme s'installa et la voiture se mit en route. Le cœur de Négib bondissait de joie ; il allait revoir ses parents, il allait montrer à tous qu'il était un homme. La voix des flots ne pouvait pas refuser son approbation cette fois-ci. Il était sûr de la victoire.

— Nous serons bientôt à Bordj, dit un voyageur. Nous allons traverser une passe difficile. La route est mauvaise et le pays n'est pas sûr.

C'était en effet une rude montée. Les chevaux allaient au pas et le véhicule risquait à chaque instant de verser dans des ornières larges et profondes comme des fossés. Tout à coup, la piste se trouva barrée par deux arbres qu'on avait abattus. Quelques voyageurs descendirent, parmi eux les deux loqueteux. Au lieu de se diriger vers l'obstacle, ceux-ci d'un bond sautèrent sur le conducteur qu'ils maîtrisèrent sans difficulté. Ils lui lièrent les bras, pendant que la surprise du spectacle paralysait les marchands ventrus, et les femmes qui se mirent à crier. Deux autres brigands sortirent d'entre les rochers, avec de grands poignards luisants. Ils menacèrent d'égorger les femmes si leurs cris ne cessaient pas et intimèrent l'ordre aux voyageurs de mettre à terre dans une serviette, que l'un d'eux avait dépliée, tout l'argent et les objets précieux qu'ils avaient sur eux.

Au grand étonnement de Négib, personne n'essaya de résister, tellement la réputation des coupeurs de route était terrible en ce temps-là. Il se demanda ce qu'il pouvait faire tout seul et sans armes contre quatre brigands armés et prêts à tout. Devait-il se laisser dépouiller de l'argent qu'il avait gagné avec tant de peine ? Le souvenir de sa mère lui rendit son sang-froid.

— Faites vite, criait le chef des malfaiteurs, nous n'avons pas le temps d'attendre. Ibrahim fait le guet, mais il vaut mieux en finir le plus vite possible.

Se précipitant sur une vieille femme presque morte de peur, il lui arracha un anneau de ses doigts, dans le but de terroriser le restant des victimes. Il faut agir, se dit Négib. Il était un homme, que diable ! Un homme qui avait fait ses preuves et qui volait à la victoire. Que faire ?

Soudain les paroles qu'il avait entendues près de la borne, avant le départ, lui revinrent

en mémoire. Un sifflement !... Oui, un sifflement devait avertir les brigands d'un danger probable. Il se dissimula derrière la voiture, et, les doigts dans la bouche, fit entendre un sifflement modulé comme celui qui servait de ralliement à ses camarades et à lui quand ils jouaient autrefois à la guerre, dans les vergers de son père. L'effet fut instantané. Laissant échapper force jurons, les malfaiteurs décampèrent comme des lapins et se perdirent dans le dédale des rochers.

Négib profita de la surprise pour faire monter tout le monde en vitesse. Le conducteur fut jeté comme un paquet dans un coin de la voiture, et Négib, après avoir écarté du chemin les troncs d'arbres, fit détalier au galop les chevaux par quelques coups de fouet bien donnés. Il conduisit ainsi l'attelage une demi-heure durant dans le silence général, car les langues des pauvres voyageurs restèrent pendant tout ce temps paralysées par l'émotion. Puis ce fut un déluge de paroles, d'exclamations, de remerciements, surtout lorsque ceux qui, restés en arrière, avaient pu observer le manège de Négib, réalisèrent par quelle ruse le brave berger les avait sauvés. On arriva au village et le jeune héros reçut de ses compagnons une ovation triomphale. Les voleurs n'avaient rien pu prendre et chacun était resté dans son bien. La brave femme qui avait été maltraitée voulut l'embrasser et lui offrit un bouquet de fleurs. Il refusa toutes les autres récompenses et continua son voyage, volant vers un autre triomphe.

À l'entrée de Tripoli, Négib descendit de voiture et, le cœur battant dans sa poitrine, il s'arrêta pour considérer avec émotion les lieux qui lui étaient si chers. Il était parti, il y avait six semaines, avec un cœur d'enfant, et il revenait avec un cœur d'homme.

La pauvre mère, dévorée d'inquiétude, guettait toujours à sa fenêtre. Tout à coup, elle vit au loin la silhouette de son fils et la reconnut. Elle courut avertir son mari et tous les deux, les larmes aux yeux, virent le jeune berger s'avancer d'un pas décidé vers la maison paternelle. La maman descendit ouvrir elle-même la porte, bien avant qu'il ne fût arrivé. Elle le tint longtemps dans ses bras, couvrant de baisers le visage chéri ; il se dégagea doucement de son étreinte.

— Viens t'asseoir près de moi, dit-elle, et raconte-moi tout.

— Non, mère, je vais voir mon père d'abord, et nous irons écouter l'avis des flots.

Quand il entra auprès du père, avec ses grosses bottes de peau couvertes de boue, sa veste en peau de mouton, qui laissait à découvert le haut de sa mâle poitrine, celui-ci tressaillit de joie et de fierté. Négib tira de sa ceinture un sac minuscule fait d'étoffe grossière, fermé soigneusement par un lacet. Sa main tremblait un peu quand il le déposa sur la table. Les pièces d'or étaient là, tout était régulier.

Et ils s'en allèrent tous les deux au bord de la mer, le père tranquille et le front serein, le fils avec une angoisse au cœur. Ce fruit de tant d'efforts, cet argent gagné au prix d'humiliations sans nombre, au prix de journées harassantes de fatigues, au prix de semaines longues de privations et d'attentes, allait être froidement jeté dans les flots. Tout cela pour attendre une réponse rien moins que certaine. Négib revivait, tout en marchant, sa première étape de vagabond, la première injure qu'il avait essuyée dans la nuit froide ; il revoyait ses pieds ensanglantés ; il se rappelait la bonté des bergers et

l'ingratitude de ses amis, la reconnaissance du fermier dont il avait sauvé la récolte, et celle encore plus vive du commerçant dont il avait sauvé la fortune. Qu'elles étaient lourdes les caisses d'oranges qu'il avait transportées ! Que les sacs de charbon étaient pesants au soir d'une journée de souffrances et de fatigues ! Non ! Ce n'était pas juste que le fruit de tant de sueur et de sang fût jeté d'un geste dans la mer !

Le père était là, tendant la bourse aux flots.

— Non ! Père, je vous en supplie, ne faites pas cela.

Le petit sachet d'étoffe s'échappa des mains paternelles et tomba. Le flot l'engloutit avec une sorte d'avidité. Le jeune homme ne put tenir en place. Il ôta ses bottes, sa veste, se jeta dans l'eau profonde. Un instant plus tard, il rejoignit le rocher, ruisselant d'eau, mais la bourse entre les dents.

— Quelle est la réponse des flots ? demanda-t-il anxieux à son père.

Le marchand le serra sur sa poitrine, l'embrassa posément sur les deux joues et dit :

— Les flots ont dit que cet argent était bien gagné. Tu es désormais un homme, mon fils !

Ils revinrent en hâte au logis où Négib changea de vêtements. Au milieu de l'allégresse générale, l'aîné pensif songeait encore au jugement de la mer. Il comprenait peu à peu. S'il n'avait réussi que la troisième fois dans l'épreuve que son père lui avait imposée, c'était parce qu'il n'avait compris qu'à ce moment-là la valeur d'une somme gagnée au prix de tant d'efforts. Les pièces d'or qu'il avait prises à sa mère n'avaient aucune valeur pour lui et il avait vu avec indifférence le flot les engloutir.

Peu de temps après, Négib eut une nouvelle surprise : son père un midi revint à la maison accompagné d'un invité de marque, qui n'était autre que le vieux patron du jeune homme.

— J'ai cherché par toute la ville de Tripoli, dit celui-ci, mon bâton de vieillesse que j'avais perdu à Beyrouth. Mon fils Négib, je t'ai enfin retrouvé. Je ne permettrai plus que tu me quittes.

Le jeune homme ravi lui baisa les mains avec respect et dit :

— Je serai l'époux fidèle de votre fille et le fils dévoué de mon patron.

Tout le monde se réjouit à cette nouvelle. Le berger d'un jour avait solidement bâti sa vie, et il fut heureux d'un bonheur qu'il avait bien mérité.





ES gémissements lugubres du vent cessèrent tout d'un coup ; les volets de bois plein s'arrêtèrent de battre contre les murailles des maisons. Surpris par ce silence lourd qui brusquement succédait au déchaînement de la tempête, les conteurs se turent. Un chien hurla à la mort dans une ruelle voisine. Tous les assistants tressaillirent, les yeux baissés, sans échanger un seul regard.

— Qu'Allah nous préserve du malheur ! murmura quelqu'un.

— Qu'il enchaîne les puissances maléfiques et nous garde des sortilèges, fit un autre.

Un bébé pleura. Sa maman étouffa ses larmes dans un baiser.

— Ne pensez-vous pas, fit la grand-mère, qu'il est temps pour les enfants d'aller au lit ?

On n'eut pas besoin d'insister : la gent enfantine, d'habitude si rebelle quand il s'agissait de quitter le palais des belles histoires, obéit sans murmures, cette fois-ci. Les marmots les plus délicats disparurent dans les grands châles de laine, et partirent pour le pays des rêves sur les bras des femmes. Les plus grands sagement suivirent ce mouvement de retraite. Après avoir baisé avec respect la main des vieillards, selon l'ancienne coutume, ils prirent congé de tous les hôtes et se retirèrent sur la pointe des pieds.

Le jeune Melhem fut le seul à ne pas les suivre, malgré les regards de désapprobation que lui jetèrent quelques invités, ceux dont l'attachement aux traditions était le plus farouche. Il ne convient pas en effet à un enfant de prolonger la veillée en compagnie des grandes personnes, sans une invitation expresse de leur part. Melhem avait à peine atteint sa quatorzième année. Il aurait dû se retirer avec les autres enfants.

Mais le maître du lieu, le cheikh Abou-Samra ne disait rien. Assis sur son divan, il ne regardait même pas son petit-fils dont le front obstiné et les yeux fixés à terre peignaient la sourde révolte. Il n'en était pas d'ailleurs à sa première fredaine, le petit Melhem : n'avait-il pas, la semaine précédente, déserté l'école pour aller s'engager comme apprenti chez un cordonnier du voisinage ? Sa mère, en apprenant le soir même, de sa propre bouche, le récit bref de son équipée, avait jeté les hauts cris, en le menaçant des foudres du ciel. Rien ne put le faire changer d'avis, ni la bourse de soie généreusement octroyée, ni la perspective flatteuse de la carrière d'avocat qu'on voulait lui imposer. Melhem l'entêté était donc cordonnier depuis une semaine, et comptait résolument garder son nouveau métier. C'était donc vrai ce qu'on disait dans le village, qu'Abou-Samra avait atteint le seuil de la décrépitude, puisque son petit-fils ne tenait plus compte de son autorité, cette autorité sacrée de l'aïeul dans toute famille qui se respecte, et agissait avec une telle désinvolture. Qu'était-il advenu de cette sagesse légendaire que les ennemis mêmes du vieil Abou-Samra n'hésitaient pas à lui attribuer, de ce jugement sûr et prudent qui faisait l'admiration de tout le voisinage ? On racontait à tout venant que le brave homme commençait à perdre au jeu du jacquet, pour la première fois de sa vie, que son

coup de dés et sa tactique n'étaient plus aussi sûrs qu'autrefois.

Le cheikh Abou-Samra gardait toujours le silence. Personne dans l'assistance n'osait placer un mot ; tous se sentaient gênés par l'attitude de cet enfant buté, qui ne tenait aucun compte de la déférence due aux anciens. De plus, un froid glacial et pénétrant s'était furtivement introduit dans la pièce, rompant les liens de sympathie créés par les souvenirs du bon vieux temps qu'avaient évoqués tour à tour les conteurs les plus habiles. Chacun s'enveloppa frileusement dans son « abaye » ^[43]. Pourtant l'on ne se sentait pas le courage de se séparer.

— Abbit-tchatti ! Il pleut ! dit une des mamans, qui revenait de la chambre des enfants, où elle avait bordé les plus jeunes. C'est un temps de deuil ! Les âmes des morts sans sépulture hantent les recoins de l'ombre !

Dans cette terre phénicienne si hospitalière, le même mot qui désigne l'hiver, « chitaa », est employé pour la pluie, car la pluie y est froide, froide comme un linceul. La disparition de ce clair soleil d'Orient, si joyeux quand il luit dans un ciel pur, sonne le glas du rire et de la chanson, et le chœur, vite débordant d'amertume devant le deuil subit de la nature, fait aussitôt monter aux lèvres les vieilles lamentations funèbres des prêtresses d'Adonis.

La mère avait parlé à voix basse. À peine avait-elle fini qu'on entendit distinctement à la porte de la salle trois coups secs, discrets, régulièrement espacés. Puis, dans le silence lourd, seuls les battements de la pendule mesurèrent le rythme des respirations. C'était, sans aucun doute, des coups frappés sur le panneau de bois du milieu, à la hauteur du verrou. Ils étaient légers. Cependant leur résonance avait été telle qu'on aurait pu croire... que quelqu'un avait frappé sur le couvercle d'un coffre, d'un coffre de bois, d'un coffre long...

Cinq minutes s'écoulèrent, cinq longues minutes. La barre du loquet n'avait pas bougé. Personne n'avait poussé la porte pour entrer. Personne. Il n'y avait donc personne à la porte.

— Il n'y a pourtant dehors aucun souffle de vent ! murmura la maman qui, selon son habitude, avait fermé la porte derrière elle avec beaucoup de soin. Rien que la pluie, une pluie fine et glaciale !

— Vous avez parlé des morts, gémit Ghantous, le vieux berger asthmatique... Il ne faut jamais parler des morts, surtout de ceux qui errent par les nuits comme celles-là... Ils répondent... Ils s'empressent de répondre...

— Oui, fit le tailleur dont la langue se fatiguait à rester en repos... Les coups qui résonnent ainsi proviennent... Il s'arrêta, effrayé par ce qu'il allait dire, puis d'une voix étouffée :

— ... d'un cercueil... Je me rappelle...

C'était vrai ! Un frisson parcourut l'assistance. On le pria de se taire. Et tous de tendre l'oreille encore une fois, avec une curiosité intense, et une appréhension non moins vive. Le silence !... Rien que le silence, le silence lourd de cette nuit, rythmé par la vieille et

majestueuse pendule, debout dans son cercueil de hêtre, qui mêlait à la diane des cœurs inquiets ses battements réguliers comme les pas des géants qu'entendaient quelquefois les bûcherons dans les forêts de cèdres du Jebel Barouk.

Enfin, comme le bruit insolite ne se renouvelait plus, Nouhad le tailleur laissa libre cours à sa verve funèbre et feuilleta le livre de ses souvenirs.

C'était au village de Ain-es-Saadé, dont le nom signifie « La source du Bonheur ». Un des piliers du village, le fameux Naser-et-Tawil, venait de mourir, après avoir lutté de longs mois contre une maladie tenace qui aurait pu, avec les efforts qu'elle avait déployés pour le vaincre, emporter une vingtaine de nos jeunes gens d'aujourd'hui. Naser était solide comme un cèdre et, dans ce village du « Bonheur », où la vigueur était l'apanage de tout homme bien né, il avait la prééminence sur tous ceux dont le bras était vigoureux, le poignard acéré, l'œil vif et la moustache fière. Il allait d'une seule traite des cèdres de Bécharreh à ceux du Barouk, du nid d'aigle de Qannoubîn, le refuge des patriarches maronites, au palais de Beit-ed-dine où avait régné l'émir Bachîr, le rassembleur des terres libanaises. Toute la montagne se levait à son appel, Druses et chrétiens se rangeaient sous son drapeau, sans distinction de race ni de religion. C'était lui qui avait, dans les sombres jours de la Grande Guerre, ravitaillé les villages affamés, dirigé les coups de main contre les garnisons ennemies et assuré la liaison avec les escadres alliées qui patrouillaient au large de la côte, par le langage mystérieux des feux sur les crêtes ou au milieu des forêts.

La Mort l'avait vaincu, ou plutôt Naser avait cessé de se défendre, préférant le départ pour le pays d'un plus grand Bonheur à la perspective de vivre dans une sénilité honorable. Six fils, robustes et droits comme les sapins des cimes, conduiraient le deuil et seraient l'ornement de ses funérailles : pouvait-on prétendre à une meilleure récompense ici-bas, que ces rejetons magnifiques qui promettaient d'être d'un bois aussi dur et aussi précieux que celui dont était fait leur père ?

À ces derniers instants, tout le village de Ain-es-Saadé était venu lui dire adieu. Ceux qui lui avaient fait autrefois quelque offense, lui demandaient pardon. Ceux à qui il avait fait injure dans un moment de colère, recevaient ses excuses les larmes aux yeux. Les mamans lui amenaient leurs enfants pour qu'il intercédât pour eux devant Dieu, car on dit que les dernières prières d'un mourant sont toujours exaucées. Entouré de tous ses amis, Naser le brave ne cessa de prier, les bras ouverts, même après qu'il eût perdu l'usage de la parole.

À peine la nouvelle de sa mort fut-elle connue qu'une foule accourut, venue de tous les coins du Liban, et défila devant la couche funèbre. Il fut décidé par les Anciens que Naser-et-Tawil méritait l'honneur d'avoir des funérailles populaires. Les pleureuses de la région, aux longs voiles de deuil, furent réunies sous la présidence de la plus âgée d'entre elles. Tous les hommes valides se rassemblèrent de leur côté, en grand appareil, devant la maison mortuaire, et un troubadour spécialisé dans les éloges funèbres célébra les vertus du défunt dans des vers qu'il improvisait tout au long de la cérémonie, en s'aidant du récit des aventures de Naser-et-Tawil le héros, que la rumeur publique avait fait parvenir à ses oreilles. Au milieu du groupe, un homme d'honneur tenait à bout de bras le sabre du mort

dont un ruban noir entourait la lame, pour signifier qu'un guerrier valeureux avait disparu.

À l'intérieur de la maison, dans une salle à part, les femmes seules veillaient le mort, et reprenaient en chœur, en se frappant la poitrine, les lamentations modulées sur un air plaintif par les pleureuses. Les membres masculins de la famille ne se mêlaient pas à ces manifestations bruyantes, mais, assis sur un divan du salon, immobiles, sans un mot, sans un geste, ils présidaient au défilé des amis qui venaient à tour de rôle présenter leurs condoléances. En signe de deuil, le café traditionnel, symbole de l'hospitalité, n'était pas offert et un silence morne dominait toute cette foule.

La chose extraordinaire eut lieu à la levée du corps. Après les adieux déchirants des parents, et les derniers vers épiques, et les dernières lamentations funèbres, on enferma le mort dans sa bière.

— Alors, à ce moment précis, continua le tailleur, dont la figure crispée reflétait l'effroi, l'on entendit, dans le silence qui s'était fait en cet instant terrible, trois coups, trois coups nets, précis, discrets, comme ceux de tout à l'heure, frappés de l'intérieur sur le couvercle du cercueil. Un instant de stupeur, et l'on se précipita pour découvrir le mort, croyant dans un fol espoir qu'il lui restait encore un souffle de vie...

Le mort ne bougeait pas, ses yeux restaient fermés, aucun mouvement ne soulevait le linceul immaculé. Et pourtant, l'on avait distinctement entendu les trois coups provenant de l'intérieur de la bière. Un quart d'heure d'angoisse indicible. Enfin, l'on se résolut à remettre le couvercle. À peine fut-il en place que le phénomène terrible se reproduisit : trois nouveaux coups furent entendus, sans aucune possibilité aux esprits sceptiques de douter du fait. On s'empressa d'ouvrir, les médecins furent appelés et examinèrent le cadavre.

L'homme était bien mort. L'affolement des assistants était affreux à voir : les yeux rouges et secs des parents, que l'effroi agrandissait ; les grimaces des vieilles mégères en deuil, dont la bouche entr'ouverte ne laissait plus passer le chant funèbre ; les tremblements des mains amies qui se crispaient sur les bras des fauteuils, sur les hampes des bannières ou les poignées des sabres. Que signifiait ce message mystérieux de l'au-delà ?

Tout à coup, la vieille poétesse qui présidait le chœur des pleureuses, se souvint d'une ancienne coutume des toilettes funèbres. Elle se leva, demanda deux œufs frais qu'on lui apporta hâtivement et s'approchant du cercueil, les glissa aux pieds de la forme blanche affaissée dans sa longue boîte de cèdre.

— Recouvrez ! Recouvrez vite..., glapit-elle. Il ne parlera plus !

Le cercueil fut fermé, et la lourde planche déroba pour jamais au regard la silhouette de l'être cher. On attendit, les cheveux dressés d'épouvante, le souffle suspendu. La vieille avait trouvé la réponse qu'il fallait donner au mort. Celui-ci ne parla plus...

Nouhad le tailleur se tut, car sa bouche, crispée par la peur que le souvenir de cette vision avait ressuscitée en lui, ne pouvait plus rien articuler. Il ajouta, après quelques minutes de répit :

— Croyez-moi, les morts parlent... Les bienheureux, comme ceux de la géhenne...

Le mois suivant, deux des fils de Naser tombèrent malades et faillirent rejoindre leur père dans la tombe. Mais ils guérissent contre toute espérance : le mort renonçait à les réclamer près de lui. En effet, les deux germes de vie enfermés dans le cercueil sous la forme des deux œufs frais, avaient pris leur place, pour former avec le mort le cercle ternaire que, selon les croyances d'autrefois, il avait le droit de réclamer. Ainsi le vieux héros avait gardé, jusque par-delà la mort, son affection envers ceux qui, partageant ses peines, avaient été nourris de son labeur. Les morts parlent... Mais il faut savoir les comprendre...

— S'ils gardaient toujours leur figure humaine, ce serait plus aisé de deviner leurs désirs, ajouta péniblement Ghantous le berger. Mais souvent ils apparaissent sous une forme fantastique, dont l'aspect seul glace d'horreur. Il y a deux jours, je passai par la vallée du Nahr-Ibrahim. J'observai que ses eaux rougeâtres ne présageaient rien de bon. En effet, c'est un signe puissant que celui-là : c'est le langage mystérieux des hommes qui ont péri de mort violente. Leur sang sort à flots de la source d'Afka, par moments, et malheur à celui qui passe sur les rives du torrent... J'en sais quelque chose ! J'ai vécu là, il y a une dizaine d'années, les heures les plus terribles de mon existence...

« Hé ! Passe-moi la fiole, Atallah mon fils, passe-moi un coup d'arack !... **[44]** »

Le berger, interrompant son récit, s'était adressé au jeune pêcheur Atallah, qui avait sorti d'une poche intérieure sous sa ceinture un flacon effilé de cet alcool de Zahlé qui, dit-on, a la réputation de réveiller les morts, tellement il est bon. Il reçut la fiole, prit une bonne lampée d'arack pour se donner du courage, et continua avec force pauses à cause de son asthme, en se tournant d'abord vers le jeune Melhem, glacé d'effroi dans un coin du divan.

— Le souvenir de cet instant me donne encore des frissons. Les oreilles jeunes feraient bien de ne pas entendre. Tant pis pour les imprudents ! Ceux qui manquent à la déférence en assistant aux veillées des grandes personnes, méritent de recevoir une bonne leçon.

Ghantous se trouvait au village de Aqoura, situé au pied des falaises escarpées qui précèdent les hauts plateaux du Laqlouq. Là avaient eu lieu les noces somptueuses d'un de ses patrons, qui était propriétaire d'un des troupeaux de moutons les plus nombreux de la contrée. Le berger avait passé deux jours entiers à festoyer, à rire et à danser avec ses compagnons, au son de la cornemuse et du tambourin, quand un colporteur venu de kfour, tout près de la côte, lui annonça que son vieil oncle était gravement malade et demandait après lui avec insistance. Ghantous n'avait pas beaucoup de sympathie pour ce parent pingre et toujours chagrin, avec lequel il avait dû employer un jour la menace pour lui extorquer un peu d'argent, lorsqu'il avait eu son premier enfant. Depuis, il n'avait jamais pu le voir sans une irritation difficile à cacher, et l'oncle, de son côté, traitait son neveu de malappris, de gredin, de bandit, regrettant de ne pas avoir un représentant de sa famille plus apte à soutenir son nom et sa réputation. Si l'oncle demandait à le voir, pensait Ghantous, c'était probablement pour lui réclamer la somme qu'il lui avait autrefois prêtée à contre-cœur. De payer, le compère n'en avait cure. D'abord, il n'avait

pas d'argent du tout. À supposer même qu'il en eût, il l'emploierait plutôt à nipper ses huit enfants avant l'entrée de l'hiver. D'autre part, le voyage, à cause de la chaleur torride qui régnait ce jour-là, serait plus agréable de nuit que de jour. C'est pour ces raisons que Ghantous préféra se mettre en route dans la soirée. Cela lui plaisait d'imaginer le dépit qu'en ressentirait l'avarichon, d'autant plus que ce dernier savait que son neveu était parti pour assister à une noce. Si l'oncle se sentait mourir, il était probable qu'il n'aurait pas le temps de le déshériter, car cela exigeait de multiples démarches et la présence d'un notaire de la capitale qui serait long à venir.

Le berger dansa donc et chanta jusqu'au soir. Puis il se mit en route par une belle nuit claire, sous une lune dorée comme les gâteaux de miel qu'on a cuits au four. Mais les choses se gâtèrent quand il fut à Mneitri, au bord de la vallée encaissée où coule le Nahr-Ibrahim, l'Adonis des anciens, la rivière où venaient prier ceux que hantaient les mystères de la Mort et de la Vie. Des nuages noirs couvrirent le ciel. Une brume épaisse enveloppa toutes choses. On ne distinguait plus rien à deux pas devant soi. Les arbres, les rochers grandirent démesurément, prirent un aspect fantastique, comme des figures d'un autre monde.

Le sentier devenait de plus en plus abrupt. À plusieurs reprises, Ghantous faillit tomber dans les lacs des herbes folles et des ronces. Il se heurtait aux arbres difformes et rabougris qui couvrent les flancs sauvages du ravin. Il culbutait parfois sur les cailloux, se sentait projeté sur les rochers par une force inconnue. Cahin-caha, pestant, jurant, après un quart d'heure d'une descente folle, il déboucha sur l'unique pont qui enjambe la rivière. Il s'approcha du bord pour rafraîchir son visage baigné de sueur. Dans la pénombre, il vit avec effroi une eau sanguinolente, l'eau des réprouvés, le sang des assoiffés de vengeance. L'Adonis roulait du sang... Malheur ! Ghantous était perdu ! Impossible d'échapper à ce présage funeste !

Il se redressa. Aucun bruit. Un silence lourd de menaces. Sur le grêle maquis qui revêtait en partie le flanc de la montagne courait un frisson mystérieux, comme le battement d'ailes d'une armée de chauves-souris. Soudain, il perçut un bruit discret de pas sur le dédale de cailloux. Cela se passait derrière lui. Ghantous brusquement fit face. Une, deux formes trapues, immobiles au milieu du chemin. Elles ne bougeaient pas, plus figées dans leur immobilité que les arbres hideux qui murmuraient une incompréhensible menace. Rochers ? Arbres ? Le berger ne se souvenait pas d'avoir vu ces deux obstacles, juste au milieu du sentier par lequel il était passé. Un frisson le secoua tout entier. La Peur le guettait, lui, Ghantous, le brave des braves, le plus vaillant des joueurs de sabre qu'avait connus la Montagne depuis un demi-siècle, le buveur d'arack intrépide, le roi des lutteurs... Un grand rire le secoua, et les éclats de sa voix éraillée se répercutèrent sur les parois rocheuses. L'écho lui répondit. Mais deux autres rires à leur tour répondirent à l'écho, deux rires stridents, glacés, deux rires sans expression, deux rires sans âme, deux rires affreux, terribles, qui éclatèrent à quinze pas de lui...

Affolé, Ghantous perdit la tête. Il fonça droit devant lui, s'engagea sur le pont et, courant de toutes ses forces, attaqua le sentier de la rive gauche du Nahr-Ibrahim, se hissa sur l'escarpement rocheux à la force des poignets, se traîna sur les genoux, sur les

coudes, malgré les ronces, malgré les branches qui lui flagellaient le visage, les épaules, les jambes... Quand il fut à bout de souffle, il s'arrêta, plongea ses regards dans le chaos sombre de la gorge où roulaient les eaux maudites...



Zahra ! Zahra !

Toujours le même silence menaçant. Puis soudain, un trottement léger, qui semblait craindre d'user les cailloux du sentier, un trottement discret... Quelqu'un le suivait, un mort peut-être qui sollicitait sa vengeance...

Ghantous se rappela qu'à une demi-heure d'escalade, sur la gauche, se trouvait la grotte d'Afka, immense, profonde, hantée par les esprits de l'Au-delà, secouée de plaintes et de mugissements, une grotte où beaucoup de voyageurs étaient entrés et n'avaient jamais reparu. C'était de ce redoutable réduit que sortait l'eau de sang... Non ! Jamais

Ghantous n'aurait le courage d'y entrer ! Il préférerait la fuite dans la montagne, jusqu'au moment où il tomberait, mort d'épuisement au milieu des ricanements de l'ombre. Mais à côté de la grotte se trouvait le sanctuaire à demi ruiné de Saydat-al-Zahra^[45], la Dame qu'il pourrait invoquer, sous la protection de laquelle il pourrait se réfugier. Un sursaut de fierté le fit changer d'avis : Ghantous n'était pas dévot, ah non ! mais pas du tout ! Il avait trop de choses sur la conscience. N'aurait-il pas dû répondre avec plus d'empressement à l'appel sacré du mourant qui le réclamait en vain à son chevet, qui attendait peut-être le moment où il verrait le seul parent qui lui restait ici-bas pour rendre le dernier soupir ? Peut-être que la Dame du lieu se vengerait de toutes ces injures... Il valait mieux ne pas y aller.

Les pas légers, discrets, menus, se rapprochèrent. Le berger, renonçant à demander asile au vieux temple de Zahra et à la redoutable grotte d'Adonis, se jeta résolument sur le sentier de droite. Les rires stridents déchirèrent la nuit comme pour crier leur victoire. Ghantous, baigné d'une sueur froide, redoubla de vitesse. Les pas se rapprochèrent encore, deux ombres se profilèrent de nouveau derrière lui, sur la piste qu'il suivait, deux ombres trapues, menaçantes, muettes, avec une sorte de tête pointue au niveau du sol. L'homme courait de toutes ses forces, le visage ensanglanté, les cheveux en broussailles, les vêtements en lambeaux, fustigé à chaque pas par les longs bras noueux des fantômes qui avaient pris, pour mieux le perdre, l'aspect des arbres de la forêt. Il était perdu. Le sentier avait disparu et à deux reprises, il s'était arrêté net devant des falaises à pic, toujours talonné par les ombres redoutables.

Combien de temps dura cette chevauchée terrible ? Personne ne peut le dire. Tout à coup, répondant au glapissement sinistre qui le suivait, un autre retentit triomphalement devant lui. Derrière, la tête de la bête horrible était à deux pas de ses talons. Devant, une autre surgissait menaçante. En même temps, une odeur nauséabonde envahissait l'air, comme si le gouffre affreux de la géhenne s'était ouvert pour engloutir le pauvre malheureux, presque fou de peur et à bout de forces. Le vieil oncle moribond devait avoir cessé de vivre, là-bas, à Kfour, désespérément seul, n'ayant aucune main amie à serrer au long de son agonie. Et c'était son âme qui venait, sous la forme de cette bête d'enfer, pour tirer vengeance du neveu impitoyable.

Debout contre la paroi lisse d'un rocher, cerné par les fantômes de la nuit, sans secours, sans espoir, Ghantous tâchait de se rappeler quelques bribes de prière avant de recevoir le coup fatal. Un dernier ricanement du monstre qui s'arrêta à quelques pas et se dressa sur ses pattes de derrière... Et la tête hideuse d'une hyène se détacha dans l'obscurité. Le pauvre berger se colla au rocher en étendant les bras. Sa main crispée rencontra un maigre buisson épineux, dont les feuilles sèches lui rentrèrent dans la chair. Tout d'un coup, une idée lui traversa l'esprit comme un éclair. Il prit son briquet, vite, et malgré les blessures de ses doigts, il réussit à allumer la mèche. Une flamme embrasa le buisson épineux et déchira la nuit. Les deux bêtes reculèrent en hurlant d'effroi. Et Ghantous acculé contre la paroi, n'ayant d'espoir que dans ce maigre feu, se mit à l'entretenir avec toutes les brindilles qu'il put ramasser. Bientôt il distingua autour de lui quelques arbustes qu'il dépouilla de leurs branches. Son cœur affolé se remit peu à peu à

son rythme normal, en même temps qu'il chantonait, en un vieux patois incompréhensible, un refrain qu'il se rappelait avoir entendu de la bouche de son arrière-grand-mère :

*« Ô toi, qui viens me tourmenter,
Homme ou djinn, parle, je t'écoute.
Dis-moi ce que tu veux... »*

Les hyènes ne disaient rien. Elles se tenaient à une distance respectueuse, terrifiées à leur tour par le feu. Mais elles attendirent pour se retirer la lueur blafarde du jour, qui ne tarda pas à venir. Épuisé par tant d'émotions, Ghantous dormait profondément devant les cendres chaudes de son feu, quand le soleil vint doucement le palper de ses rayons. Quel plaisir de caresser des yeux le moutonnement des roches sur le flanc de la montagne, la maigre toison verte des plateaux au loin, les contorsions ridicules des thuyas aux bras nouveaux.

Il se mit debout, s'étira. Son bras heurta la paroi du rocher qui lui avait permis de faire face aux bêtes qui le traquaient. Dans un creux de la roche, il vit les feuilles épineuses, à demi consumées de la veille. Les rayons obliques du soleil levant faisaient ressortir sur une surface qui semblait taillée de main d'homme, un relief sculpté que le berger regarda avec attention. Un homme faisait face à un animal qui devait être une hyène, comme celle de la nuit terrible dont le souvenir seul remplissait d'épouvante. Ce lieu était donc destiné à voir depuis des siècles les puissances infernales fondre sur les malheureux égarés et leur faire expier quelque ancien crime impuni. Il considéra la stèle rongée par les intempéries : à droite, la silhouette d'une femme assise, dans l'attitude du deuil le plus profond. Quel est donc cet homme, sacrifié au ressentiment des morts, qu'elle pleure si amèrement ? Pour quelle raison avait-il succombé, et par quel miracle lui-même, pauvre berger, avait-il été sauvé, malgré les nombreuses fredaines d'une vie peu exemplaire, malgré son inqualifiable dureté envers son oncle sur son lit de mort ? Ce dernier avait-il eu pitié de lui ? Pourquoi donc l'avait-il poursuivi, sous la forme de l'animal sinistre, durant toute la nuit, pour l'acculer contre ce rocher mystérieux ?

Le problème semblait si ardu que Ghantous dut renoncer à en chercher la solution. Il y avait là un secret, mais le fait que son oncle était mort pendant la nuit, il n'en doutait nullement. D'ailleurs il touchait presque au but de son voyage. Sa course aveugle l'avait mené – par quelle voie, il n'en savait rien – à travers les escarpements du Mcheti et les terrasses du Saghbîn, jusque vers Ghiné qu'il apercevait à cent mètres plus bas. Au loin, les beaux chênes de Kfour lui faisaient signe. Il dévala la pente à grandes enjambées, et ne fut nullement surpris d'apprendre à l'entrée de son village que son parent était mort dans la première veille de la nuit précédente.

— Cela me fit beaucoup de peine, ajouta Ghantous, après une courte pause. Sans doute je ne l'aimais pas à cause de sa mauvaise humeur et de sa dureté, mais il était de mon sang. Lorsque tout fut fini, j'appris de la servante qui l'avait soigné, combien mon absence l'avait tourmenté. Jusqu'au dernier moment, sa main était restée tendue vers la porte. Une anxiété poignante se lisait dans ses yeux... Oui, je m'étais conduit comme un

misérable, qui ne méritait pas de vivre.

Un long soupir, puis le berger ajouta :

— Mon oncle avait emporté son secret dans la tombe... Toute sa fortune avait disparu avec lui... Devant le rocher taillé, la bête hideuse était restée silencieuse, même lorsque je lui dis la phrase cabalistique :

*« Ô toi, qui viens me tourmenter,
Homme ou djinn, parle, je t'écoute.
Dis-moi ce que tu veux... »*

Et je continue à traîner ma vie dans la misère, vieux, infirme, ruiné par le labeur et par l'âge...

— Votre oncle, ami Gbantous, avait l'habitude d'aller passer le plus clair de ses journées auprès de ce bas-relief de Ghiné, qui représente en réalité la légende du jeune dieu Adonis mort à la chasse, au grand désespoir de son amante Aphrodite, précisa Karim le scribe, qui aimait donner, de temps à autre, des preuves de son érudition.

« N'avez-vous pas cherché de ce côté ? Votre oncle n'a-t-il laissé aucune indication sur ses papiers ? »

— Aucune ! « oustaz » ^[46] Karim, répondit le berger. D'ailleurs, il n'était pas le seul à faire de ce... monument qui représente... ce que vous avez dit, le but de ses randonnées... Aujourd'hui encore, on retrouve là le jour, et parfois la nuit, cette vieille folle qui se nomme Zahra. Je ne serais nullement surpris si l'on me disait qu'elle se transforme en monstre par les nuits funèbres comme celle-ci, afin de tuer le voyageur égaré et de recueillir son sang... On devrait chasser d'ici cette sorcière...

La vieille Zahra n'était aimée de personne, et tous partageaient l'opinion exprimée d'une façon si véhémence par le malheureux Gbantous. Cependant tous la craignaient.

— Tais-toi, fit le tailleur... Il ne faut pas crier ces choses. Elle pourrait t'entendre.

— Elle voit par-delà les murs, dit un autre d'une voix étouffée. Elle entend de loin celui qui parle mal de sa personne.

— Elle jette le mauvais sort et ses vengeances sont terribles.

Seul, « oustaz » Karim n'était pas de cet avis. À une solide instruction, qui faisait de lui le conseiller de tout le village et le rédacteur de toutes les lettres importantes, s'ajoutait une grande bonté et une droiture peu commune, qui se manifestaient dans toutes les circonstances. Il fit calmement remarquer que la folle dont on parlait avait été une des filles les plus sages et les plus belles du pays. Les malheurs l'avaient accablée, la souffrance avait amené le désespoir et la folie avait suivi. Est-ce de sa faute ? A-t-on le droit de haïr les malheureux de la vie ? Il faut avoir porté le même fardeau douloureux avant de pouvoir leur jeter la pierre.

Dans cette funèbre veillée, les sages paroles de Karim, calmes et douces comme un chant d'oiseau dans la rosée du matin, détendirent les visages et dissipèrent les

ressentiments. Zahra avait souffert plus que les autres, elle méritait plus d'indulgence. N'avait-elle pas vu partir le seul être qu'elle aimait, le jeune Négib, beau comme un dieu, dont elle reçut le premier baiser un soir de printemps, aux bords de l'Adonis rutilant de lumière ? La nature, se réveillant de sa longue léthargie, fêtait son retour à la vie dans la frénésie des parfums et l'ivresse des chants, comme un mort qui, appelé par les incessantes lamentations d'une amante, serait parvenu à s'évader des gouffres infernaux pour renaître plus fort et plus beau. Tout souriait dans les villages de la montagne, et, au bord des fenêtres, on distinguait de petites couronnes d'herbe verte et drue sur des soucoupes en terre cuite. On les appelait autrefois les « jardins d'Adonis » et, d'après la couleur et la rapidité de croissance de ces poignées de blé qu'on avait fait germer, on augurait des intempéries des mois suivants. Dans les bois, le thym avait fait pacifiquement la conquête du sol et les violettes sauvages tenaient leurs conseils sous la protection des pins centenaires. Au bord de l'eau, Zahra et Négib mêlaient à l'hymne des êtres les mélodies de leur cœur débordant d'amour. Et quand le soir faisait tomber sur la vallée ses légers voiles de soie, croyant voir revivre sur la rive du torrent les amours d'Adonis et d'Aphrodite, il choisissait ses draperies les plus légères et tendrement enveloppait ces statues vivantes d'un Phidias inconnu, qui, par un soir de printemps, étaient revenues habiter la vieille terre phénicienne, la patrie des déesses et des dieux.

Mais la grotte mystérieuse d'Afka, d'où jaillit le torrent tumultueux, vomit son eau sanguinolente, et le malheur s'abattit sur la contrée. Une bande de soldats sans pitié vint cantonner dans le village et enrôla de force dans ses rangs tous les jeunes gens qui n'avaient pu fuir à temps. Le beau Négib fut pris et lié par les poignets à la longue chaîne de proscrits qu'on emmenait vers une destination inconnue, afin de prévenir toute velléité de révolte de la montagne.

Les années passèrent, la guerre prit fin, la montagne indomptée secoua ses chaînes et recouvrit la liberté. Mais le beau Négib ne reparut pas au pays. Zahra, toujours plus frêle dans ses vêtements de deuil, dévorée de chagrin, consumée par l'amour lointain, sentit son espoir languir chaque jour et mourir de saison en saison. Quelle pitié c'était de la voir remonter d'un pas lent les rives du torrent funeste, pour s'asseoir à bout de forces au pied de ce rocher de Ghiné et sangloter tout bas en racontant aux fleurs, aux arbres, aux roches déchiquetées, la triste complainte de cet amour douloureux, qu'une autre avant elle avait vécu, celle dont le bas-relief garde à jamais le souvenir, Aphrodite, la déesse nimbée de beauté et de grâce.

La folie ajouta-t-elle aux malheurs de la pauvre fiancée ? Si la délivrance lui fut refusée, elle eut peut-être l'oubli. Ses proches la renièrent, tout appui disparut pour elle chez les hommes, ses semblables ; elle se réfugia auprès des puissances occultes, et le caveau funéraire sous la roche de Ghiné fut son seul asile. La nuit fut son domaine ; elle entra dans la redoutable corporation des ombres errantes... Ne mérite-t-elle pas le pardon ?

Le bon Karim se tut, et l'assemblée garda un silence prudent, tandis que, dans un coin du salon où se tenait la veillée, le jeune Melhem, le garçon obstiné dont la seule présence ce soir était un affront à la déférence due aux anciens, écrasait une larme sur sa joue brûlante.

— On ne pardonne qu'à celui qui ne fait pas le mal, dit d'une voix âpre Salim le forgeron. Or la sorcière jette des sorts !

Et il raconta comment son cousin avait souffert de la malveillance de la solitaire. Un jour, il l'avait bousculée par mégarde, en passant sur la place du marché, où, comme d'habitude, une foule de gens venaient faire leurs achats et causer un brin avant de s'en aller à leur travail. Dans cet encombrement, la chose était normale et personne, sauf elle, ne pouvait mal interpréter un tel incident. Elle n'avait rien dit, mais un long regard haineux avait suivi l'homme, qui n'y fit pas attention. Il avait eu tort, et peut-être, s'il avait couru tout de suite chez lui rompre le charme qui lui avait été ainsi jeté, par une fumigation d'encens ou de feuilles d'olivier, aucun malheur n'aurait pu l'assaillir.

Dans l'après-midi, il s'en alla chez Matta le coiffeur. Or, comme il était assis sur le fauteuil, offrant sa joue au rasoir, subitement ses yeux tournèrent dans leur orbite, sa mâchoire se détendit, sa tête tomba à la renverse sur le dossier. Matta épouvanté appela à l'aide, l'aspergea d'eau froide, lui tapa dans la paume des mains. Peine perdue. L'homme était raide comme une planche de bois. On envoya chercher Salim, le cousin. Quand celui-ci entra dans la boutique, l'affolement était à son comble. La femme du malheureux, avertie par la rumeur publique, était accourue, le visage ruisselant de larmes. Les efforts pour le ramener à la vie furent vains, et tous étaient au désespoir, quand le coiffeur envisagea la solution ultime, celle qui consiste à saigner abondamment l'homme avec un rasoir. Salim s'y opposa, faisant remarquer que le malade n'avait pas la figure congestionnée.

— Mais il est mort ! clama le coiffeur.

Ces mots eurent un effet surprenant. On vit avec stupéfaction les yeux de la victime réapparaître dans leur orbite, la mâchoire détendue se relever, la tête se redresser. Et le cousin du forgeron de dire :

— Je ne suis pas mort, que diable ! Coiffeur, avez-vous fini votre travail ? Vous êtes lent aujourd'hui. Rasez-moi bien, n'oubliez aucun repli du menton, s'il vous plaît.

Il avait entendu tous les bruits de la foule autour de lui, les gémissements de sa femme, le murmure confus des gens affolés, mais il n'y avait qu'un mot qui pouvait briser l'étreinte du sort qu'on lui avait jeté, et ce mot, Matta l'avait trouvé fortuitement et l'avait clamé sans se douter de rien. Peu après cet incident, Salim recueillit de son cousin ces détails surprenants :

— Il est heureux que vous m'ayez appelé avec les mots qu'il faut. Je me sentais emporté dans la nuit par une légion d'esprits malfaisants qui m'avaient lié les mains, les pieds et m'avaient ôté l'usage de la parole, par je ne sais quel sortilège !

Après cela, pouvait-on douter que la malédiction de la méchante sorcière ne fût pour quelque chose dans le rapt d'un vivant, en présence de tous ses amis, sans aucune possibilité de sauvegarde ? Non, quand une personne est malveillante à ce point, toute indulgence à son égard est une faiblesse.

Les invités approuvèrent mollement la conclusion du narrateur, car, bien qu'ils fussent de son avis, ils ne pouvaient pas courir le risque de s'attirer l'inimitié de celle qui s'était

faite l'alliée des djinns puissants. Ne disait-on pas qu'elle entendait, dans son antre funèbre, tout ce qu'on racontait dans les maisons du village ? Un paysan avait rompu le manche de sa charrue juste au moment où il avait prononcé son nom avec mépris devant son jeune garçon qui lui demandait comment s'appelait cette personne habillée de noir, dont la silhouette se dessinait au loin sur le coteau. Une femme avait balayé sa porte avec ostentation un jour que la sorcière était entrée pour lui demander à boire, afin de lui signifier par ce geste qu'elle ne voulait plus la voir chez elle. La nuit même, le dernier-né de cette femme était mort dans des convulsions atroces. Se protéger contre un ennemi puissant qu'on connaît et qu'on voit est une chose malaisée. Mais se défendre contre les attaques d'un adversaire invisible qui vous épie sans cesse et mobilise contre vous toutes les malices du monde infernal est une tâche surhumaine.

Le cafetier était d'avis qu'en présence des esprits malins, il fallait surtout rompre le silence et ne pas se laisser déconcerter par les questions les plus saugrenues que pouvait poser le djinn malfaisant.

— Un jour, dit-il, la sorcière avait passé dans mon café pour me demander une goutte d'alcool. J'avais bien envie de refuser, mais je n'osais pas, pour ne pas m'exposer à ses sortilèges. Mais comme je ne voulais pas qu'elle revint chez moi, je lui répondis que mon alcool se vendait très cher. Elle accepta quand même d'en prendre à un prix deux fois plus élevé que celui auquel on l'offre d'ordinaire. Comme cela, me disais-je, je serai débarrassé d'une cliente si peu honorable, et la réputation de ma maison n'en souffrirait pas.

« J'eus beaucoup de consommateurs ce jour-là, et je ne fermai ma boutique que tard dans la nuit. J'avais profité de plusieurs tournées offertes par ceux qui avaient gagné aux jeux de hasard. Pourtant je n'étais pas saoul, je vous l'assure, et je regagnai le premier étage où j'habite, au-dessus de mon café, dispos et content, après avoir compté sans difficulté – cela prouve que j'avais la tête bien en place – la recette abondante de la journée.

« Je me trouvais dans la cuisine, près de la huche à pain, quand eut lieu l'événement extraordinaire. Je vous montrerai la place exacte quand vous voudrez bien me faire l'honneur d'une visite. J'étais à un pas du mur, lui tournant le dos, et je regardais le fourneau où se dorait un gigot que nous devions manger ce soir-là. Ma femme était descendue dans la cour pour puiser de l'eau. Soudain je me sentis cloué au sol, incapable de faire un seul pas. La lumière s'éteignit. La lueur du fourneau grandit et prit l'aspect d'un globe couleur de sang. Deux mains osseuses, sorties de la muraille, me touchèrent les oreilles, une main de chaque côté, et une voix qui grinçait comme la poulie mal graissée du puits parvint à mes oreilles :

— Dis-moi, de tes oreilles, quelle est la plus lourde ?

— Sais-tu, de tes oreilles, quelle est la plus lourde ?

« Sous la sensation froide de ces mains maudites, je ne sais par quel miracle j'eus le courage de ne pas défaillir et de répondre sur-le-champ, sans hésiter une seconde :

— La droite pèse deux livres et la gauche une seule.

— Si tu sais compter, tu sais quelle est la plus lourde. »

« Aussitôt la lumière réapparut, le feu du fourneau reprit son apparence normale. Je ne sentis plus le contact des mains osseuses. Le visage pâle d'effroi, je me retournai alors lentement vers le mur d'où elles semblaient sortir. Il était absolument nu, lisse comme la peau d'un melon, et ne portait aucune trace. Le djinn était parti et j'étais délivré ; mais de toute ma vie je n'oublierai pas le contact glacé de ces mains et cette voix affreuse. Qu'Allah nous préserve des sortilèges et nous délivre de la présence de cette sorcière maudite... »

Son souhait à peine formulé, l'on entendit sonner l'horloge, lentement, douze coups espacés qui firent frissonner l'auditoire, douze coups lents, interminables, qui résonnaient lugubrement dans le cercueil de hêtre.

— L'heure de la sorcière... L'heure de Zahra, l'alliée des puissances de l'ombre..., murmura quelqu'un.

On vit alors Nouhad le tailleur ouvrir la bouche sans qu'aucun son n'en sortît, et, les yeux écarquillés, tendre la main vers la porte, vers le loquet de cette porte.

Dans le silence lourd, on vit le loquet tourner lentement... Les battements de la pendule mesurèrent le rythme de plus en plus rapide et saccadé des respirations... Puis la porte s'ouvrit insensiblement, avec peine, comme si elle était devenue aussi lourde qu'une pierre tombale. Une main aux longs doigts crochus s'agrippa au battant, et enfin dans l'entrebâillement parut une tête échevelée, une bouche entr'ouverte, un nez courbé qui ressortait seul de l'ombre, une tête noire avec deux yeux luisants, comme deux charbons ardents. Les assistants eurent un sursaut d'horreur, Ghantous le berger laissa échapper un juron..., un même cri s'échappa de toutes les poitrines :

— C'est Elle !...

Un long rire saccadé, glapisement d'un monstre de l'enfer, un ricanement sinistre qui finit en une toux d'agonie, et le fantôme noir s'abattit à terre, en dressant son visage ravagé, autour duquel tournoyèrent deux loques d'un voile de deuil. Tandis qu'un halètement de bête aux abois soulevait la maigre poitrine, les deux yeux parcoururent lentement l'auditoire figé, dévisageant les personnes l'une après l'autre comme pour les fasciner.

Puis l'on entendit une voix lointaine, horrible et pitoyable en même temps, une voix qui glaçait d'effroi et soulevait la pitié, une voix fluette qui avait peine à sortir de la bouche, tordue en un rictus effroyable :

— Quand te rejoindrai-je, ô mon fiancé adorable... Prends-moi, appelle-moi près de toi, si tu ne veux pas revenir. Maudits soient ceux qui te retiennent ! Quant à moi, qui pourrait me retenir ? Par quels sortilèges pourrais-je pénétrer au fond du gouffre où tu gis, par quels charmes pourrais-je enchaîner les dragons qui te gardent ? Trente fois j'ai vu couler ton sang dans le ravin maudit, trente années ont vu la source sacrée cracher à chaque saison ton sang vermeil...

« Ô mon fiancé, si tu voyais la douleur qui est la mienne, ton amour comme un feu puissant ferait fondre tes chaînes... Ô mon fiancé, ô Adonis, mon maître, mon souffle et ma vie, reviens au village du matin emperlé, reviens goûter à la coupe cristalline de la

lumière victorieuse... Que n'entends-tu ma voix, ô Adonis !...

La voix se tut ; le visage de la sorcière disparut dans le fouillis noir des chiffons de deuil ; le corps prostré ne bougea plus...

Les invités d'Abou-Samra, figés par la terreur, ne remuaient pas plus que s'ils avaient été transformés en statues de sel, pleins d'inquiétude sur les suites que pouvaient entraîner pour eux la présence de l'être qu'ils abhorraient au plus profond d'eux-mêmes. Ils auraient bien voulu s'esquiver, mais la masse immobile qui gisait devant la porte où elle s'était abattue, leur barrait le passage.

Il n'y avait pas d'autre issue à cette situation dangereuse que l'attente anxieuse dans le silence lourd, qui avait seul répondu à la plainte venue du fond des siècles. La pendule poursuivait son monologue dans cette salle où la vie semblait s'être arrêtée tout d'un coup.

— Il faut faire quelque chose pour cette pauvre femme, dit tout bas le scribe en s'adressant au cheikh Abou-Samra.

— Gardez-vous-en bien ! siffla haineusement le berger asthmatique. Elle est prête à lancer son venin au premier qui s'approchera d'elle !

Enfin quelque chose parut bouger dans la masse inerte ; le visage réapparut au-dessus de la maigre poitrine qui se redressait insensiblement. Les yeux devinrent moins durs, et se tournèrent du côté de Ghantous, qui commença à trembler de tous ses membres.

— Le berger sera épargné à cause de ses nombreux enfants, dit Zahra la malheureuse. Je connaissais ton oncle, pauvre Ghantous. Il venait souvent rendre visite aux roches de Ghiné, où l'image de mon fiancé reçoit chaque jour les caresses du soleil compatissant. J'aurais pu te faire beaucoup de bien, en te révélant pourquoi son cœur était attaché à ce lieu et à la grotte qui se creuse en dessous, mais je ne le ferai pas, car ton cœur est mauvais...

« Vous me craignez, vous autres hommes, continua-t-elle en s'adressant à tous. Sans cette crainte, vous m'auriez depuis longtemps fait disparaître. Je suis le Malheur éternel, je suis l'éternelle Misère, le Destin inéluctable qui frappe à chaque porte, le témoin de la Souffrance humaine, cette lépreuse qu'on ne veut ni recevoir, ni même reconnaître. Mais vous ne me craignez plus, ma Vie est finie... Le torrent de Sang est prêt à me recevoir. »

Elle s'arrêta pour reprendre son souffle et rassembler ses forces. Elle se releva avec effort, sa taille élancée se profila sur la porte, grandit démesurément, et sa tête semblait toucher au plafond de la salle. Elle dit, calmement cette fois :

— Adieu, les hommes ! Adieu, les lâches devant la vie, les lâches devant la souffrance !

Puis, en un instant, on la vit disparaître et la porte se referma sans bruit.

Comme si le sortilège qui les immobilisait était rompu, tous les assistants se mirent à bouger, et le langage mystérieux de la pendule ne se fit plus entendre.

— Il faut faire quelque chose, dit de nouveau Karim le scribe.

— Oui, mais nous n'en avons pas le courage, répondit en écho le brave Atallah, l'homme à la fiole d'arack.

— Il faut la tuer, et nous irons tous ensemble pour le faire, cria le forgeron.

— Ce n'est pas nécessaire, reprit Karim avec une grande tristesse. Vous l'avez entendue. Ce soir, elle se jettera dans les eaux de la rivière maudite. Que faire ?...

Il n'eut pas le temps de finir sa phrase. Une personne se lève soudain et se dirige vers la porte d'un pas rapide et décidé. Un cri, un cri de femme affolée :

— Melhem, reste ici ! Melhem, ne sors pas !

La porte s'ouvre et se referme derrière l'enfant.

Des cris s'entrecroisent, des gestes s'esquissent dans tous les coins de la salle, gestes de stupéfaction, de pitié, de protestation. Dans la confusion des voix, on réalise à peine ce qui vient de se passer. Melhem, le jeune garçon de quatorze ans, est allé au secours de la redoutable sorcière ! On court jusqu'à la porte de la maison pour essayer de le rejoindre, de le retenir. La mère éplorée se jette sur le divan en se tordant les bras de désespoir.

— Qui peut le poursuivre ? Qui me le ramènera ? Je donnerai mon bracelet d'or, mes bijoux... Ramenez-moi mon garçon, mon pauvre petit !

Tandis que le sage Karim essaie de consoler la pauvre femme, les invités se consultent. Personne n'ose tenter l'aventure ; tous ont hâte de regagner leur logis. N'était-ce pas trop tard ? Le garçon devait être loin. On ne saurait où aller pour retrouver ses traces.

Melhem est parti seul, et seul il courra les risques de sa folle audace, seul dans la nuit lugubre, sur les bords de la rivière de sang et de deuil.

Sous la pluie fine et glaciale, une silhouette se hâte sur le sentier qui conduit aux gorges de la rivière. De temps en temps, elle s'arrête, cherchant son chemin, puis repart aussitôt d'un pas vif et décidé. La campagne est vide, un voile de brume barre la vue. Au loin, les lumières de quelques villages perchés sur la falaise clignotent faiblement comme les regards éteints d'un moribond. Un hibou lance par intervalles son hululement sinistre. Garde-toi du malheur, audacieux vagabond, les esprits malins qui rôdent dans la nuit te surveillent, attendant le moment où un mauvais pas te jettera à terre pour t'assaillir et t'emporter. Mais l'obstiné continue sa route sans prendre garde aux cris de l'ombre. Il sait ce qu'il veut, il sait où il va. Il sera le seul à courir au secours de l'infortune. Éclatante vengeance sur ceux qui le confondent avec la foule des enfants qu'on envoie se coucher à la tombée de la nuit. Les hommes du village ont peur, ils ont raison. Mais le jeune Melhem saura montrer qu'il est capable de maîtriser la peur.

Il frissonne bien un peu. Une sourde inquiétude s'empare de lui devant les formes fantastiques qui se dressent sur sa route à la place des rochers et des arbres dont la vue lui est si familière en plein jour. Mais il se souvient de l'appel de détresse lancé par la malheureuse, appel poignant qui lui a broyé le cœur. Melhem va d'un pas décidé, malgré les embûches que lui tendent les puissances redoutables du monde invisible.

Voici la berge du fleuve sanglant. La grotte de Ghiné n'est pas loin. Quelques instants de recherche, et le garçon trouve le chemin escarpé qui l'amènera à l'endroit où la sorcière s'est réfugiée. Il gravit la pente en soufflant un peu, courbé à terre pour ne pas voir les fantômes qui le guettent. Une branche lui flagelle le dos. Il se redresse, il est

presque au sommet.

Une plainte lugubre arrive à ses oreilles. Il s'arrête de nouveau et reconnaît la voix : c'est Elle. C'est celle qu'il cherche, qui chante la complainte des pleureuses funèbres. L'épouvante le prend, il tremble comme une feuille. Reculera-t-il ? Devant la puissance de la méchante sorcière, que pourra-t-il faire, lui, faible enfant, sans aucun allié, sans aucune Force pour résister au Destin ?

Melhem fait quand même quelques pas en avant, faisant appel à tout son courage obstiné... Il arrive au sommet de la falaise et voit soudain, sur le bord du précipice, une forme noire, élancée, fantastique, environnée de ses voiles de deuil, qui tournaient autour d'elle comme des bras de damnés. Elle ne chante plus. Les bras arrêtent leur mouvement rituel. C'est l'heure de la décision. Melhem le brave arrivera-t-il à temps ? Il veut s'élancer, courir. Paralysé par l'épouvante, il reste cloué sur place, comme un de ces rochers tout près de lui qui lance vers le ciel un bras difforme. Horrifié, Melhem laisse échapper dans la nuit un cri de terreur qui est repris en écho par les rochers de la montagne :

— Zahra !

Le fantôme noir, à l'appel de cette voix juvénile, arrête son élan, semble hésiter. Le garçon reprend de toutes ses forces :

— Zahra ! Zahra !

Elle a entendu, elle tourne la tête, elle bouge, elle descend de son piédestal de rochers, elle se dirige vers lui. Melhem veut reculer, s'enfuir. Il ne le peut et voit bientôt la figure terrible, aux yeux étincelants, se dessiner dans l'ombre. Elle est là, tout près de lui. Elle étend les bras, elle approche son visage.

— C'est toi, mon Adonis ! C'est toi qui reviens ! Beau, vivant, jeune...

Son regard se fait très doux. Sa main aux longs doigts effilés effleure les cheveux du jeune homme, lui caresse le front, les joues...

— Jeune... Beau... Et moi, qui suis toute vieille, brisée par l'âge, par les malheurs...

Les larmes ruissellent sur son visage. Elle lui prend la main, la baise tendrement :

— Je ne suis plus que ta mère, une très vieille mère... Il ne faut pas m'en vouloir, ô Adonis... Je ne suis plus qu'une ruine, et c'est ton absence qui en est la cause... Pardonne-moi, j'ai trop souffert...

Elle ôte son voile, le lui met sur la tête pour le protéger de la pluie, et, le prenant par la main, l'emmène doucement vers la grotte funéraire qui était devenue l'asile de la malheureuse depuis qu'elle avait fui la malveillance des hommes.

Melhem ne résistait pas. Il valait mieux, pensait-il, laisser à la pauvre femme ses illusions, ne pas la détromper, puisque c'était le seul moyen de la sauver. Ils entrèrent dans le caveau creusé dans le roc. Elle le fit asseoir, avec un luxe de délicatesse, sur le lit de paille, lui mit un oreiller sous la tête, et s'assit à terre devant lui, en le contemplant avec la tendresse d'une mère qui retrouve son enfant après de longues années d'absence.

— Vois-tu, mon fils... C'est si doux d'avoir dans la vie un être qu'on aime et qui répond

à cet amour... J'étais seule, loin de toi. Tu tardais trop et je voulais te rejoindre. Pardonne-moi.

Elle se prit à soupirer longuement, ses yeux se remplirent de nouveau de larmes.

— Nous pourrons vivre ensemble sans inquiétude du lendemain. Ce ne sera plus comme autrefois, au printemps de notre vie. Tu as gardé intacte ta jeunesse, et moi j'ai vieilli. Mais tu seras mon fils, tu seras ma joie et mon soutien, et je vivrai de ton sourire. C'est si dur d'être seule !... Nous aurons de l'argent. L'oncle du méchant Gbantous a caché ici toute sa fortune et il est mort en emportant son secret...

Et la main de Zahra désigna une anfractuosité dans la paroi de la grotte. Elle allait reprendre son monologue quand elle s'aperçut que le jeune garçon, à bout de forces, commençait à sommeiller. Un sourire erra sur ses lèvres, un premier sourire après de longues années de tristesse. Elle se tut. Puis, laissant le petit Melhem s'étendre de tout son long sur le lit rustique, elle se mit à lui chanter d'une voix douce les berceuses les plus charmantes du vieux terroir libanais.

Quand, le lendemain, notre petit cordonnier se réveilla, il faisait déjà plein jour. Il se frotta les yeux, regarda autour de lui et fut tout surpris de se voir dans une grotte, sur un lit de paille. Personne autour de lui. Il se rappela sa folle escapade de la nuit, la méprise de la sorcière et la veillée où elle l'avait bercé avec les vieilles mélopées libanaises. Il sortit dehors : la pluie avait cessé, mais le ciel était bas et orageux. Qu'était devenue sa protégée ? Ses parents devaient être dans une inquiétude atroce à son sujet. Son devoir était accompli : il avait sauvé de la mort la malheureuse Zahra. Il lui fallait maintenant courir chez lui, afin de réconforter par sa présence sa mère et toute la famille.

Il descendait la côte d'un pas accéléré quand il vit venir à lui Karim le scribe, couvert d'un manteau de berger, un bâton ferré à la main. Le vieil ami l'arrêta, lui serra la main avec émotion et lui demanda s'il avait bien dormi sur le lit de paille de la sorcière. Devant l'étonnement du jeune gars, il lui confia que, lui aussi, était venu la nuit dernière jusqu'au rocher d'Adonis pour lui porter secours et que, devant le tableau paisible de Zahra berçant son jeune enfant, il avait rebroussé chemin pour calmer l'inquiétude de tout le monde. Melhem lui raconta brièvement son aventure, et, quand il eut fini :

— C'est très beau, ce que tu as fait là, mon fils, lui dit le sage villageois, en ne cachant pas son émotion. Tu vois bien que la bonté est toujours victorieuse de la haine. Tu as prouvé que tu étais un homme ; je n'ai pas de plus beau compliment à te faire.

Ils firent route ensemble, côtoyant la rivière aux flots rougeâtres, sur laquelle rôdaient les ombres du prestigieux passé.

— C'est là, continua Karim l'érudit, qu'autrefois les Phéniciens célébraient chaque année la mort du jeune dieu dont la silhouette est gravée sur le rocher de Ghiné.

« C'est notre Gebail, la Byblos des anciens, qui fut la patrie d'Adonis, un jeune homme d'une beauté si grande et si parfaite qu'il mérita l'amour d'une déesse, Aphrodite, qui abandonna pour le suivre l'Olympe magnifique, le pays des dieux. Ils s'aimèrent par les beaux matins de printemps, au bord de cette rivière, de la fête joyeuse du soleil et des fleurs. Ils s'aimèrent dans les soirs de nacre, où la terre offre un baiser au Ciel dans un

élan d'irrésistible tendresse. Ils furent heureux, à tel point que les autres déesses en devinrent jalouses.

« Alors qu'il chassait dans la Montagne, le jeune Adonis fut blessé à mort par une bête monstrueuse et la malheureuse Aphrodite n'arriva auprès de lui que pour recueillir son dernier soupir. Elle laissa éclater son désespoir, toute la montagne retentit de ses cris et de ses pleurs, la Nature entière s'unit à son deuil ; mais rien ne put rappeler du séjour des Morts l'amant perdu, Adonis, le plus bel homme que la Terre ait porté. Et l'infortunée déesse de se lamenter et les femmes et les hommes de toute notre Montagne de s'unir à son deuil, avec des pleurs et des gémissements. Et depuis ce temps-là, le sang du jeune dieu, à la destinée si tragique, se mêle, à chaque saison, à l'eau de la rivière. À cette vue, tous ceux qui mangent le pain de la souffrance et du malheur, tous les hommes, toutes les femmes pleurent et se lamentent et, remontant les berges du fleuve sacré, vont unir leur supplication au deuil de la nature entière, pour rappeler de l'Empire des Morts celui dont ils déplorent l'absence. Alors le Ciel compatissant leur accorde de voir leur jeune dieu sous les traits du Printemps souriant, qui fait fleurir les roses et les espérances.

« Ainsi le rythme du Monde comprend deux mesures, la Souffrance et la Joie, la Mort et la Vie, qu'il faut accepter avec courage si l'on veut vivre dans la dignité. »

Le conteur avait cessé de parler ; les deux amis marchèrent quelque temps côte à côte, songeant à ce passé fabuleux, si vivant dans la trame du présent, songeant à ce présent qui porte l'empreinte d'une humanité éternelle, tourmentée par les mêmes désirs et les mêmes élans.

À l'hiver succède le printemps, aux pleurs et à l'angoisse succèdent le sourire et la joie. La sorcière de Ghiné avait vécu ; à sa place, sur les rives du Nahr Ibrahim, la vieille rivière d'Adonis, on voit passer de temps à autre une vieille villageoise nommée Zahra, toute cassée par l'âge, qui appuie affectueusement sa main sur l'épaule d'un jeune homme, beau comme un dieu, qui l'appelle sa mère, dans lequel on reconnaît Melhem le cordonnier, objet d'estime de tous les hommes sensés, brave entre les braves de la Montagne. Un vieux berger asthmatique les accompagne quelquefois, vêtu magnifiquement, avec une veste aux broderies d'argent et un « chirwal » ^[47] tout flambant d'arabesques au fil d'or, la main appuyée sur une canne cerclée d'or : c'est Gbantous, qui a vaincu la misère, grâce au trésor du caveau que Melhem lui a remis. Dans le village, la renommée du cheikh Abou-Samra est rétablie d'une façon incontestable, grâce à son petit-fils, dont la présence lors des veillées est un réconfort pour tous. Et la communauté compte un homme de plus, un homme sur lequel on peut compter, un homme qui ne faillira pas dans les heures difficiles.

Paris, le 6 décembre 1950.

René R. Khawam.



-
- [1] Braserio.
[2] Grillage en bois que l'on met aux fenêtres.
[3] Gardes.
[4] Dieu.
[5] Pauvre de moi!
[6] Dame Ammoun.
[7] Un «Khan» est un entrepôt de marchandises. Khan-el-Mouchmouche : Khan des abricots.
[8] Le «souk» est l'endroit où travaillent les artisans d'un même métier.
[9] Le chien du gardien.
[10] Esprit malin.
[11] Pantalon bouffant.
[12] Bistrot.
[13] Voile.
[14] Blé concassé.
[15] Bistrot.
[16] Gardes.
[17] École
[18] Premier secrétaire.
[19] Esprits malins.
[20] Caravansérail, où les commerçants entreposent leurs marchandises.
[21] Lait caillé.
[22] Madame.
[23] Monsieur.
[24] Juge suprême.
[25] Pourboires.
[26] Pantalon bouffant.
[27] Grand voile noir dont les femmes s'enveloppent des pieds à la tête en Orient.
[28] Gardes d'honneur, richement vêtus, portant un sabre d'apparat.
[29] Pièce d'argent, le quart d'une livre-or de cette époque.

- [30] Frotteurs.
- [31] Robe des cérémonies, portée autrefois par les Assyriens.
- [32] Que demain tu commences ta journée par le bien.
- [33] Fonctionnaires.
- [34] Que Dieu protège cette prospérité (contre le mauvais œil, s. ent.).
- [35] La prospérité est entre les mains de Dieu.
- [36] Le «hadjy» est celui qui a fait le pèlerinage à la Mecque.
- [37] Coiffure de feutre rouge, en forme de cylindre.
- [38] Autre nom du fez, coiffure en feutre rouge.
- [39] Piécette d'argent, dixième partie du « medjidy ».
- [40] Saint.
- [41] Dame.
- [42] Manteau arabe ressemblant au burnous.
- [43] Manteau de bergère.
- [44] alcool à l'anis
- [45] La Dame Vénus (ou encore : la Dame de la fleur).
- [46] Maître.
- [47] Pantalon bouffant.